UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01088006 0

PQ
1981
D48
1764
t.3

Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by
J. B. Tyrrell Esq.

RECUEIL

DES ŒUVRES DE

MADAME DU BOCAGE

des Académies de Padoue, de Bologne, de Rome et de Lyon.

TOME III.

R 31812
R 9. 4. 79

A LYON.

Chez les Frères Perisse.

1764.

Avec Approbation et Permission.

PQ
1981
D48
1764
L.3

LETTRES

SUR

L'ANGLETERRE,

LA HOLLANDE

ET L'ITALIE.

AVIS

AU LECTEUR.

MESSIEURS PERISSE de Lyon, m'ayant mandé l'an paſſé qu'ils faiſoient un Recueil de mes Ouvrages, je leur envoyai mes corrections. Quelque temps après l'envie me prit d'y joindre des Lettres que j'avois écrites à ma Sœur pendant mes Voyages. J'en ai retranché les détails de famille & rendu le ſtyle & les récits plus exacts. Ceux qui n'ont point vu les objets dont je parle pourront, dans mes foibles eſquiſſes, prendre le deſir d'en chercher des portraits plus frappants dans les meilleurs Voyageurs, & ceux qui les connoiſſent par eux-mêmes ne ſeront peut-être pas fâchés de ſe les rappeller avec moi.

Lorſqu'on commença cette Edition je ne penſois pas à donner ces Lettres ; c'eſt pourquoi il s'y trouvera des Vers qui en faiſoient partie, imprimés peut-être déjà trop d'une fois dans le Recueil des Poéſies. J'en demande pardon au Lecteur.

LETTRES
SUR
L'ANGLETERRE.

PREMIERE LETTRE.
A MA SŒUR. (a)

A Londres ce 1 Avril 1750.

JE ne vous ai point écrit en chemin, ma chere Sœur; notre courſe a été trop agitée; nous avons eté trois jours fatigués à courir la poſte:

(a) Veuve de M. du Perron Conſeiller au Parlement de Rouen.

huit heures tourmentés sur la mer en fureur, & vingt-quatre cahotés dans un mauvais carrosse de Deal à Londres.

Vous demanderez pourquoi nous n'avons point débarqué à Douvres ? apprenez qu'une peur outrée de nous ennuyer à Calais, nous en fit partir par un temps douteux. Bientôt il ne le fut plus, les vents & la pluie redoublerent : Quoique la tempête que nous éprouvâmes mérite d'être decrite en Vers, j'en prendrois vainement la peine ; que ferois-je après nos grands Poëtes, la vérité sous ma plume ne vaudroit pas leurs fictions. Racontons donc tout simplement, que le bruit infernal des vagues, des cordages, des matelots, & mes maux de cœur continuels m'empêchoient d'exprimer mes craintes : les plus cruelles idées succédoient à mes douleurs. Quoi ! disois-je en moi-même, je ne reverrai peut-être plus ma sœur, ni mes amis que j'abandonne, & ne verrai point l'Angleterre que je vais chercher ! on blâmera mon audace, ma curiosité, & bientôt on m'oubliera.

Tandis que je me livrois à ces réflexions accablantes, le pilote vint me dire brusquement : *Vous ne pouvez entrer à Douvres que demain matin,*

la mer eſt trop groſſe ; ſi vous le voulez, on vous mettra dans une chaloupe pour vous conduire à Deal, petit port éloigné de deux lieues.

Le deſir de ſortir d'embarras nous fit accepter cette triſte propoſition. Le capitaine me prit dans ſes bras pour me deſcendre dans le batelet que les vagues ecartoient ſans ceſſe du vaiſſeau, de maniere que ſur l'échelle, un faux-pas de mon conducteur l'obligea de lâcher ſa priſe : par bonheur, au lieu de tomber dans l'onde, je me trouvai ſeule ſur ce leger eſquif au milieu des rameurs, abandonnée aux flots & mourant de peur que M. du Boccage ne pût me joindre. Il faiſoit deſcendre nos malles & me voyoit avec horreur inondée des vagues qui m'eloignoient. Ma crainte redoubloit ; les rames me ramenoient, il cherchoit à me rejoindre par de nouveaux efforts, & y parvint enfin.

Le changement de barque me remit le cœur : un moment de calme raſſura mes eſprits : une petite flotte dont il périt deux navires qui doubloient un cap pour entrer dans la Tamiſe, s'offrit à mes yeux. Ce ſpectacle d'une beauté horrible, parut un rêve à mon ame agitée. J'en ſortis par un nouveau malheur.

Dans le faux-port que nous cherchions, l'eau trop baſſe empêchoit les chaloupes d'aborder. Les matelots, ou ſi vous le voulez, des Tritons marchant dans la mer juſqu'aux genoux, nous porterent au rivage. Jugez de mon deſir vif de changer mes habits mouillés, & je n'en avois point encore d'arrivés dans l'auberge où je mourois de froid, de faim & de peur, ſeule avec ma femme de chambre, la tremblante Ducaſtel. Vingt matelots & portefaix que je n'entendois point, me demandoient pour boire; les commis viſitoient nos coffres à la Douane, où mon compagnon de voyage les maudiſſoit & pour les hâter les paya. Enfin au bout d'une heure, je me ſéchai; mais dans le trouble du vaiſſeau déjà bien loin, nous avions oublié nos proviſions de bouche: le lieu en fourniſſoit peu, notre logement chétif étoit pourtant meilleur qu'on ne le trouveroit en France dans un pareil endroit. Le ſouper, le lit nous parurent excellents. Pour peindre des gens heureux, on dit *tels que des voyageurs après l'orage.* Les vieux proverbes ſont toujours vrais; mais notre bonheur s'acheta trop cher, je ne vous le ſouhaite point: il fut ſuivi du hazard propice de trouver

près de cette Bourgade un carrosse à louer qui nous mena dîner à Cantorbery, où nous vîmes la Cathédrale très grande, très gothique, élevée sur une Eglise souterraine encore plus obscure, & qui m'en paroît plus propre aux Saints Mysteres. Les Druides, les Prêtres païens éclairoient peu leurs temples & avoient raison. Ceux de la chrétienté, excepté les modernes, se ressemblent tous, ainsi je ne vous parle pas plus au long de l'Eglise de Cantorbery.

Nous quittâmes cette cité antique pour gagner Rochester où nous couchâmes & mangeâmes d'excellentes huîtres. Le matin on nous servit pain, beurre & thé quoique nous n'en voulussions point. Les voyageurs qui se trouverent avec nous, nous dirent que l'usage étoit de payer ce déjeûner & de se faire faire à manger, sans avoir faim, pour l'honneur des auberges, bonnes, à la vérité, cheres & bien servies. Les Anglois dans des moments de feu poétique qu'ils appellent *moments d'amour*, y charbonnent des vers sans nombre sur le mur des salles à manger. En voici de dignes du lieu & du sujet que pour vous faire rire je m'amusai à

mettre en françois en attendant longuement que les chevaux fuſſent mis.

Damon dit en mangeant d'un Cheſter (*b*) plein
de mites,
Tel que Samſon, j'en tue un mille en un moment:
Il eſt vrai, lui répond Mélites;
Tu te ſers du même inſtrument.

Rocheſter qui eſt fort peuplé, a une lieue de long & un port conſidérable. De là juſqu'à la capitale, on trouve des campagnes ornées de la plus fraiche verdure; beaucoup de troupeaux d'une taille plus grande que les nôtres, & des payſans en apparence bien plus opulents. Les hôtelleries & les maiſons de plaiſance ſont propres ſans magnificence. Nous en remarquâmes une plus ornée vis-à-vis Greenwich, d'où l'on découvre une forêt de mâts qui couvrent la Tamiſe. Un ſot qu'on excitoit un jour à les admirer, ſe plaignit de ce qu'ils l'empêchoient de voir la riviere.

Au pied du côteau qui la domine, un fauxbourg long, très mal pavé, mal bâti, conduit

(*b*) Fromage renommé en Angleterre.

à la cité qui ne l'eſt guere mieux. Dans la nouvelle ville où nous habitons du côté de la Cour, les rues ſont plus larges, les maiſons mieux décorées. Quand nous aurons vu ceux qui les habitent je vous en parlerai.

SECONDE LETTRE.

A Londres ce 8 Avril 1750.

JE vous ai promis, ma chere Sœur, d'amuſer la ſolitude de votre château, du récit de mes actions. Notre amitié vous les rend importantes. Ma vie eſt auſſi agitée que la vôtre eſt tranquille: la toilette, les meſſages, les viſites m'occupent ſans ceſſe. Quinze ou vingt Dames des plus qualifiées m'ont fait la grace de me prévenir. L'uſage ici eſt que celles à qui on eſt recommandée prient leurs amies d'aller voir l'étrangere avant qu'elle leur ſoit préſentée. Mylady Allen & Madame Cleveland, femmes de beaucoup d'eſprit à qui Monſieur de Chavigni, ci-devant notre Miniſtre à Londres, a eu la bonté

d'écrire en ma faveur, ont bien voulu me conduire. J'ai d'abord rendu mes devoirs à notre Ambaſſadrice qui nous a fait l'honneur de nous prier à dîner pour le lendemain. Nous nous ſommes rendus à ſes ordres, & tâcherons de captiver ſa bienveillance. Son merite égal à ſa naiſſance, & ſon rang lui donnent tous les agrémens qu'on peut lui procurer ici. Des aſſemblées de jeu brillantes qui commencent à ſept heures & finiſſent à onze, y rempliſſent la ſoirée. Les Anglois ont pris nouvellement cet uſage d'Italie ; mais ils n'en ont point les grands palais, ce qui met fort à l'étroit leurs cercles nombreux. Le matin, des déjeûners charmants par la propreté, l'élégance des mets & des uſtenciles qui ſervent à les aprêter, raſſemblent agréablement les gens du pays & les étrangers. Nous en avons fait un aujourd'hui chez Mylady Montaigu, dans un cabinet tapiſſé de Pekins peints, & garni des plus jolis meubles de la Chine : une longue table couverte d'un linge tranſparent, mille vaſes brillants y préſentoient caffé, chocolat, biſcuits, crême, beurre, pain rôti de cent façons & du thé exquis. Vous ſaurez qu'on n'en prend de bon qu'à Londres,

La maitreſſe du logis très digne d'être ſervie à la table des dieux, le verſoit elle-même ; c'eſt l'uſage : & pour le remplir l'habit des Dames Angloiſes juſte à leur taille, le tablier blanc, le joli petit chapeau de paille leur ſied à merveille, non-ſeulement en chambre, mais au mail à midi au parc de S. James, où elles marchent comme des Nymphes. Ce parc vaſte & champêtre que leurs charmes embelliſſent, eſt, ſur-tout à midi, leur promenade favorite. Elles brillent moins le ſoir aux aſſemblées & le matin à la Cour, habillées à la Françoiſe. Je ne ſais pourquoi toute l'Europe a la bonté de prendre nos modes, dont on ne peut ſuivre la viciſſitude, même dans nos provinces, que les étrangers ne reçoivent que fort tard & jamais de la même façon qu'on les a portées à Paris. Chaque pays à ſa langue, ſes mœurs, ſes idées, & devroit avoir ſa maniere de ſe vêtir, toujours plus convenable à la taille qu'une parure d'emprunt ; mais on trouve ici nombre de perſonnes, dont la magnificence, les manieres & le merite ſont de tous pays, entr'autres Mylord & Myladi Cheſterfield qui nous accablent de bontés. Mylord, après avoir rempli avec diſtinc-

tion les plus grandes places de l'Etat, (loin de les regretter) dans la vie paisible, en jouit mieux de lui-même & de ses amis : il a voyagé dans toutes les Cours & n'en a pris que le bon ; une plus grande connoissance des hommes, plus d'agrement dans la conversation, la facilité de bien parler diverses langues, une bibliotheque choisie, les meilleurs tableaux pour orner son palais, & le desir de le bâtir dans un bon goût d'architecture.

On doit me mener aux spectacles, & voir les monuments publics : je vous en entretiendrai incessamment. M. du Boccage m'aide à faire mes observations ; que n'êtes-vous aussi avec moi ! la sagacité, l'agrément de votre esprit fixeroient toujours le mien sur les objets dignes d'être décrits. Je vous manderai ingénument nos actions & nos remarques : vous en voulez un compte fidele, vous aurez même jusqu'aux lettres qu'on m'écrit. J'en reçois à l'instant une en vers d'un amant de quatre-vingt-six ans que j'ai à Montauban, qui me croit à Paris & ne m'a jamais vue. Je vous l'envoie & ma réponse. Un jour de repos que j'ai pris m'a donné le temps de la faire, & vous en avez plus qu'il

n'en faut pour la lire. Le Vieillard me cajole ainſi :

Charmante fille d'Apollon,
Déjà ſur notre heureux rivage,
Mes Vers ont célebré ton nom.
Je déplairois à la raiſon
Si je le chantois davantage.
De notre derniere ſaiſon
L'indifférence eſt le partage;
Mais en contemplant ton portrait,
Je crois qu'amour me garde un trait
Qui reſpecte trop peu mon âge.
Quand je te lis, quand je te vois,
Certain trouble agite mon ame,
Et je me ſouviens qu'autrefois
De ce trouble naiſſoit ma flamme.
Sur le Tarn (c), loin de ton ſejour;
De ton âge au mien la diſtance;
(Sans que la vertu s'en offenſe)
Permet de te parler d'amour;
Mais de cet aveu ſans myſtere
Les malins enfants de Cythere

(c) Riviere qui paſſe à Montauban.

Comme toi riront à leur tour.
Dans mon hyver tout me rappelle
Que l'amoureuſe Philomele
Jamais ne chante qu'au printemps
Et je ſoupire en mes vieux ans.
Je vois dans tes yeux l'etincelle
Du feu qui brille en tes écrits ;
Et de ta touche noble & ſûre
Malgré moi mon cœur eſt épris.
Quand tu retraces la peinture
De ces jardins toujours fleuris ,
Où le Maître de la nature
Pour Adam ſema ſans meſure
Les dons , les biens les plus chéris ;
Leurs charmes ſont ſi bien décrits
Que je maudis le premier homme
Dont le deſir pour une pomme
De ce ſéjour nous a proſcrits.
J'abhorre encor plus ſon audace ,
En conſidérant le tableau
Des maux qu'entraina ſa diſgrace
Si terribles ſous ton pinceau.
DU BOCCAGE , quelle eſt ta gloire !
Le talent joint à la beauté
Te donne au temple de Mémoire

Une

Une double immortalité
Dans la fleur de mes ans quand l'amour m'a flatté,
L'eſprit ſans les attraits n'etoit point mon affaire,
Les attraits ſans l'eſprit n'auroient pas ſu me plaire,
Mais ſi de voir le jour je m'etois moins hâté,
Jugez ce que j'aurois pu faire
De mon cœur, de ma liberté !

RÉPONSE.

Quelle erreur, bravant le danger,
Me conduit vers l'aſtre polaire,
Tandis qu'au midi dans Cythere
LA MOTHE, votre ame ſincere
Sous mes loix cherche à ſe ranger !
Dans vos champs cheris de ſa mere,
L'Amour n'eſt jamais étranger,
A tout âge, on aime, on ſait plaire.
Des doux Zéphirs, le vol léger
En bannit la raiſon auſtere
Et la laiſſe au nord voyager.
Son haleine, y glace la terre ;
Des feux, d'un deſir paſſager,
La foible ardeur n'y dure guere.
Là, jamais la mer en colere,

Comme à Seſtos, n'a vu nager
Un Léandre amant téméraire.
J'aimerois pourtant l'Angleterre
Si j'y pouvois voir mon berger.
D'un Céladon octogénaire
Vainement ſe rit le vulgaire,
Plus il réſiſte à s'engager,
Plus ſa conquête eſt belle à faire.
Prudent, moins ſujet à changer,
Il ſoupire & ſert ſans ſalaire.
Si la ſageſſe trop ſévere
Contre lui, reclame ſes droits,
L'exemple autoriſe mon choix,
A l'Aurore Titon ſut plaire.
Une Muſe du ſang des Rois,
Choiſit pour berger Saint Aulaire (*d*).
De ſon goût ſûr, prenons des loix;
Aimons ſans honte, ſans myſtere

(*d*) Le Marquis de Saint Aulaire, de la Cour de Madame la Ducheſſe du Maine, conſerva juſqu'à cent ans tout l'agrément & la délicateſſe de ſon eſprit. Peu de temps avant ſa mort la Princeſſe curieuſe d'un fait qu'il lui cachoit en reçut pour réponſe :

La Divinité qui s'amuſe
A vouloir ſavoir mon ſecret,
Si j'étois Apollon, ne ſeroit point ma Muſe;
Elle ſeroit Théthys & le jour finiroit.

Un Nestor dont les tendres chants
Conservent leur force premiere,
Et qui du nom de sa bergere
Illustre mes foibles talents.

TROISIEME LETTRE.

A Londres ce 15 Avril 1750.

LA bienveillance dont on nous honore ici, ma chere Sœur, nous en rend le sejour fort agréable. Hier, je dejeûnois chez Mylady Shaub, le Prince de Galles y vint sous un autre nom; j'étois avertie, & lui donnai le plaisir de me croire trompée. Il me fit la grace de me questionner obligeamment sur différents objets, de me demander mes ouvrages, & de m'accorder le temps d'appercevoir qu'il est fort instruit de la Littérature Françoise : l'Angloise ne lui est, sans doute, pas moins connue. Après la conversation, ce Prince chargea la Maitresse de la maison de me présenter le lendemain à la Cour de la Princesse. Je m'y suis rendue ce matin.

Les bontés de ſon Alteſſe Royale m'auroient raſſurée, ſi on pouvoit l'être vis-à-vis deux cents ſpectateurs. Que nos têtes ſont foibles ! Hier, un fils de Roi déguiſé ne m'intimidoit point, aujourd'hui il en badinoit avec moi & m'en impoſoit : je vois que ce ne ſont pas les Rois qu'on craint, mais la foule qui les environne.

Cette auguſte aſſemblée ſe tient à une heure, les Dames en cercle, les Hommes derriere en triple rang. Leurs Alteſſes, ſuivies des jeunes Princes, viennent par une porte & reſſortent par l'autre, après avoir parlé aux perſonnes à qui elles daignent faire cet honneur. Cette cérémonie fatigante dure environ une heure. Le temps d'attendre avant & après, fait qu'on s'aſſied volontiers au retour. Je me repoſe en vous écrivant, & me rappelle ce que je veux vous dire des ſpectacles.

L'Oratorio, ou Concert pieux nous plaît beaucoup. Les paroles Angloiſes (*e*) y ſont chantées

(*e*) Cette langue paroît fort propre à la Muſique. L'ingénieux Adiſſon dit que ſa briéveté convient au peu de goût que ſes compatriotes ont pour les longs diſcours, que ſon ſifflement eſt comme un inſtrument à cordes, & les ſons prononcés des autres langues comme des inſtruments à vent.

par des Italiens, & accompagnées d'une multitude d'inſtruments. Hendel en eſt l'ame : il y paroit précedé de deux flambeaux qu'on poſe ſur ſon orgue. Mille mains l'applaudiſſent, il s'aſſied, auſſi-tôt le coup d'archet le plus precis ſe fait entendre. Dans les intermedes il joue ſeul ou avec l'orcheſtre des Concerto de ſa compoſition, admirables par l'harmonie & l'execution. L'Opera Italien en trois actes nous amuſe moins. La longueur du recitatif declamé, fait trop acheter quelques jolis airs qui le terminent. La ſalle eſt belle. Les Acteurs de cette annee ſont mediocres. Leurs repreſentations finiſſent avec l'hyver : celles des Comediens Anglois durent toutes les ſaiſons. Ils rendent les rôles ſubalternes plus naturellement que les François. Chez eux un favetier, une ſoubrette en ont réellement les propos & l'habit. Le Baron des Anglois, Garric leur grand Acteur héroique & comique, a l'expreſſion la plus touchante & la plus vraie. Dans leurs Tragedies, la déclamation nous paroît chantee ; mais je n'en puis bien juger ; obligee, pour entendre une piece au théâtre, de porter le livre, en liſant je perds l'action des Acteurs ; quand je les regarde

je ne les entends plus. Ils ſe plaiſent dans les petites Pieces à mettre ſur la ſcene un François ridicule. D'abord ſa poudre exceſſive, ſes tabatieres, montres, boëtes à mouches toujours en main, ſes révérences ſans nombre nous parurent une caricature outrée. Peu à peu nous aperçûmes avec chagrin, qu'elle n'a encore que trop de reſſemblance. Nos Actrices l'emportent ſur les étrangeres dans les rôles nobles & dans la maniere de ſe mettre. Nous en avons actuellement de meilleures que les plus vantées ici. Nous vîmes hier une groſſe Cléopatre qui ne ſeroit bonne qu'à jouer un rôle de nourrice.

Comme les hommes ſont par-tout les mêmes, le théâtre de Londres, quoique fort différent du nôtre, y reſſemble pourtant en pluſieurs points; mais il eſt ici des ſpectacles dont nous n'avons nulle idée, je ne vous parle point des courſes de chevaux, des combats de coqs & de gladiateurs, je laiſſe aux hommes à décrire ces terribles plaiſirs, & m'arrête ſur des objets plus riants, tels que les jardins de Faxhall (*f*) & de Renelash que préſentent les bords char-

(*f*) On écrit Vauxhall & Renelagh.

mants de la Tamiſe. Là, le matin, pour un shilling (*g*), un Entrepreneur fournit muſique, pain, beurre, lait, caffe, thé, chocolat: le ſoir illumination, concert & tout ce qu'on peut deſirer en le payant au-delà du shilling. Quelquefois il s'y donne des bals de nuit à une guinée, mais pour ce prix on y trouve tous les mets, ſymphonies ſouterraines, foire, chants, danſes & maſcarades auſſi élegantes que les parures des divinités de nos fêtes d'Opera. Les Dames ne ſe démaſquent point. Les bals ſont rares dans ces lieux d'aſſemblée; mais chaque jour des perſonnes de tout rang, de tout âge, dans un joli negligé & rarement parées, y viennent de toutes parts charmer leurs ennuis. Ce qui y paroit un phénomene aux yeux François, eſt l'ordre, le ſilence au milieu de la multitude, & chez nous le plus grand bruit importune dans la plus petite aſſemblée. M. de Fontenelle (*h*) aſſure que de ſon temps, on ne parloit point tous enſemble. Comme il y avoit

(*g*) Monnoie d'environ 24 ſols; une guinée vaut 24 livres.

(*h*) Sage bien différent des autres vieillards. C'eſt la ſeule choſe que je lui aie entendu louer du temps paſſé.

moins de gens à moitié inſtruits par les Journaux & les Dictionnaires, peut-etre moins de ſots ſe croyoient en droit d'empêcher d'entendre les gens d'eſprit.

Vous connoiſſez la rumeur que nos cochers font quand ils s'accrochent, ces rencontres nous ſont arrivées dans les plus petites rues de Londres avec des charretes enormes : là, chacun deſcend de ſon ſiege, porte les roues, les dégage avec des peines incroyables ſans prononcer une parole inutile.

Paſſons de Faxhall à Renelash où on ne fait pas plus de bruit. Les jardins qui y ſont moins ornés, offrent au milieu des boſquets une ſalle voûtée de cent pieds de diametre à trois rangs de loges ; une natte ſur le plancher y facilite la promenade ; un fourneau à quatre faces entouré de baluſtrades où la chaleur vient ſans être trop ardente, s'éleve au centre & fait oublier l'hyver. Cette magnifique enceinte m'a plu au point de la preferer à la parure ſéduiſante des jardins de Faxhall. Peu de perſonnes m'approuvent, mais j'ai un fort appui, Mylord Cheſterfield eſt de mon avis; il m'a demandé de chanter le lieu qu'il m'aide

à défendre : le desir de lui obeir m'en a fait entreprendre le portrait. On y trouve de la ressemblance, du moins on m'en flatte ; vous ne pouvez en juger, mais je vous l'envoie pour vous donner une idée des amusements de ce pays-ci.

VERS SUR RENELAGH.

Muse qui charmes mes loisirs,
Viens rendre aux François la peinture
De ces jardins où les plaisirs,
Les ris, la paix & les desirs
Toujours dans leur juste mesure
Rassemblent tous les agréments
Que l'art ajoute à la nature.
C'est là, qu'au bord d'une onde pure
Londres au son des instruments,
Voit tous les soirs, malgré les vents,
Mille lampes (*i*) dans la verdure
Eclairer mille amusements.
Pour peindre à la race future
Faxhall & ses enchantements

(*i*) Les lumieres sont entourées de globes de cristal.

De Voltaire il faudroit les chants,
Et d'Albane la touche ſûre.
Mais vous, Rénélash, lieux charmants,
Souffrez qu'une main plus obſcure,
Par amour pour vos monuments,
En crayonne ici la ſtructure.
Dans votre moderne parure
On voit la grandeur du vieux temps;
Sous un dôme orné de ſculpture
Vos balcons par compartiments
En trois ordres d'architecture,
D'un vaſte cirque ont la figure.
Au centre un feu perpétuel
Du printemps rappelle l'abſence,
Et l'idole de cet Autel
Eſt la liberté ſans licence.
Ce lieu rempli de ſa puiſſance
Ne fut point un temple païen,
C'eſt l'ouvrage d'un citoyen,
D'un Vitruve en deſſeins fertile
Qui du bien public fait le ſien
Et joint l'agréable à l'utile.

Dans ce ſéjour élyſien
Où d'Hendel brille l'harmonie,

Par les échos l'orgue embellie
S'unit au chant italien :
Tandis qu'à l'oreille ravie
Un Paccini chante ſi bien,
Du goût tout y prévient l'envie :
Le commerce par ſon génie
(Des deux mondes l'heureux lien)
Y joint aux dons de la patrie
Le the qu'un Chinois offre au Tien (k),
De Moca, la liqueur chérie,
Et ce noir breuvage indien
Que l'Eſpagnol nomme ambroiſie.
Le plaiſir ſous les mêmes toits,
Y confond les rangs & les droits ;
Oui, ces lieux feconds en merveilles,
Des grands, du peuple & du bourgeois,
Charment l'œil, le goût, les oreilles.

Grece, orgueilleuſe de tes jeux,
Cede à Rénélagh la victoire,
Dans tes champs, l'athlete poudreux,
Vainqueur inhumain & fougueux,
D'un vain laurier tiroit ſa gloire.

(k) Principal Dieu des Chinois.

Ici, mille objets enchanteurs,
A l'œil fripon, tendre ou volage,
D'un pas noble, leger & ſage,
Sous des chapeaux ornés de fleurs,
Y cherchent pour ſeul avantage
Le prix que donnent au bel âge,
Les ris, les graces, la beauté.
De là naît cette volupté
Qu'on rencontre ſelon Lucrece
Dans une molle oiſiveté;
Selon Zenon chez la ſageſſe.
Ce vrai bonheur tant ſouhaité
Qu'à definir chacun s'empreſſe
Sans l'avoir connu, ni goûté.
L'Anglois en ce cirque vanté,
Semble en trouver la douce yvreſſe;
Du moins le fils de la richeſſe
L'ennui, dans ces lieux l'a quitté;
Comus; en bannit la triſteſſe.
Comme au rivage du Léthé,
L'oubli du temps s'y boit ſans ceſſe,
Dans le ſein de la liberté.
Là, le politique entêté
Calme ſon feu contre la France,
Du Parlementaire irrité

Philis adoucit l'eloquence,
Le marchand toujours agité
Des mers craint moins la violence,
L'amateur de l'antiquité
Du préſent ſent la jouiſſance,
La vieille, en ſavourant ſon thé,
Voit, ſans regrets, Hébé qui danſe,
Et la courtiſanne en gaieté
Prend le maſque de la prudence.

Fuyez jeux de Flore (*l*) où jadis
Rome étala ſon opulence,
Londres proſcrit votre indecence;
Sans goût, ſans pudeur, vos Laïs,
A Plutus y livroient leurs charmes;
Dans la debauche & le mépris,
A la courſe, aux combats des armes,
De vils vainqueurs gagnoient le prix;
Et dans les fêtes que je chante,
L'amour vrai, délicat, ſecret,
Vient couronner l'amant diſcret
Et la beauté vive & touchante

(*l*) Jeux qu'on célébroit à Rome en l'honneur de Flore fameuſe courtiſanne.

Qui ſemble y briller à regret ;
Mais en ce temple où tout l'enchante,
Ce Dieu, ne ſait à quel objet
Donner la palme triomphante.

QUATRIEME LETTRE.

A Londres ce 25 Avril 1750.

JE ne vous ai encore rien dit des monuments de Londres, ma chere Sœur, commençons par S. Paul. Cet édifice bâti en pierre de Portland, qui réſiſte à la fumée deſtructrice du charbon de terre, a cinq cents pieds de longueur, cent de large à l'entrée, deux cents vingt-trois à la croix (*m*). Une petite place ornée d'une médiocre ſtatue de la Reine Anne conduit au portail. On y monte par un perron de douze

(*m*) S. Pierre de Rome en a deux cents vingt-ſix de large à l'entrée, à la croix quatre cents quarante-deux, hauteur cinq cents ſoixante-dix-huit, longueur ſix cents ſoixante-neuf. Notre Dame de Paris, longueur quatre cents huit, largeur cent ſoixante-huit; les tours ne ſont élevées que de deux cents.

marches ſous un périſtile de ſix colonnes de quarante pieds Le ſecond ordre, touche la corniche du Temple; & du rez-de chauſſée au haut du dôme, on compte trois cents quarante pieds. Un léger droit ſur le charbon de terre a preſque ſuffi pour élever en quarante années cette vaſte architecture, moins immenſe pourtant, dit-on, moins belle & plus peſante que S. Pierre de Rome ſon modele.

Au-delà de cette Cathédrale, eſt la fameuſe Tour bâtie par notre Guillaume le Conquerant. Cette fortereſſe a un mille de circuit, & renferme les priſonniers d'Etat, les archives, la monnoye, la ménagerie de bêtes feroces, & l'arſenal où les armes artiſtement rangées forment ſur les murs des ſoleils, ſerpents, têtes de Méduſe & autres formes bizarres. Dans cette ſalle ſont en grandeur naturelle les figures reſſemblantes de trente ou quarante Rois à cheval armés de toutes pieces.

Les Heros à qui Londres éleva des ſtatues, n'y peuvent briller que par leur renommée, & non par l'art des Sculpteurs. Leur chef-d'œuvre eſt la ſtatue equeſtre de Charles I. en bronze, vendue a la livre dans les guerres civiles par

les Parlementaires. Le chaudronnier qui l'acheta, l'enterra & la rendit enſuite à l'Etat qui la remit à Charingcroſſ, petite place où ce Monarque infortuné, ſemble encore regarder la fenêtre de Whithall d'où il deſcendit ſur l'échafaud. Un incendie conſuma ce palais que Jacques I. commença à rebâtir d'une belle architecture. Il n'acheva que la ſalle des feſtins où ſon apothéoſe eſt peinte ſur le plafond par Rubens. S'agit-il de ſe voir au nombre des Dieux? Un Roi chrétien oublie un moment qu'un ſeul regne dans le Ciel. Les murs, d'un côté repreſentent l'union des trois Royaumes faite ſous le même Roi; de l'autre l'envie, l'héréſie & la diſcorde gémiſſantes enchaînées. Le Cardinal de Volſei ceda ce palais à Henri VIII. Le Prince régnant auroit beſoin de l'achever. Sa demeure, malgré les embelliſſements qu'on y a faits, eſt peu logeable & ſans décoration extérieure. Ses prédeceſſeurs habitoient Weſtminſter. Les débris de ce grand palais gothique brûlé dans le XVI. ſiecle, ſubſiſtent encore. L'Egliſe qui en reſte contient les tombeaux des Rois & des hommes, de la nation, célebres en tout genre.

Les

Les honneurs donnent plus d'émulation que les penſions. Les Anglois, moins riches en fondations pécuniaires pour les gens de Lettres que nous, ſavent mieux les flatter. On fait plus naître de talents en les diſtinguant qu'en les nourriſſant. Trop d'aliments les appéſantit ; l'encens eſt une ſubſtance légere & ſpiritueuſe qui les anime & les fortifie. L'eſpoir d'un tombeau à Weſtminſter, excite vivement à ſe diſtinguer de ſon vivant. Ce terrein renferme auſſi les cendres des gens ſinguliers, tels que Thomas Parr (*n*) dont l'inſcription porte qu'il mourut âgé de cent cinquante deux ans en 1635. & vécut ſous dix Souverains, depuis Edouard IV. juſqu'à Charles I. Nous y vîmes encore les ſtatues en cire de pluſieurs Rois, dans leurs vrais habits de cérémonie, tels qu'étoit hier le Roi George dans la grande ſalle du Palais de Weſtminſter. C'eſt là où s'aſſemble le Parlement, & les femmes y ſont admiſes le jour qu'il ſe ſépare. Notre étonnement fut grand, nous croyions entrer dans le lieu le plus auguſte, le nom ſeul

(*n*) J'ai lu, il n'y a pas long-temps, dans la Gazette que ſon petit-fils venoit de mourir dans le Comté de Cork à cent trente-deux ans.

nous en faiſoit frémir : nous comptions y voir les cent ſoixante & dix Pairs, tant Eccléſiaſtiques que Laïcs de la Chambre Haute, rangés dans le maintien le plus auſtere ; point du tout : nous les trouvons pêle-mêle en robes rouges ornées d'hermines, ſuivant leur dignité, & ne ſachant où s'aſſeoir, ayant cédé leurs places aux Dames, dont une foule très parée rempliſſoit la ſalle, à l'exception d'un petit cercle gardé pour le Roi qui arrive au bruit du canon, ſe place ſous un dais ſur ſon trône, la couronne en tête, le Prince de Galles à ſa droite, le Duc de Cumberland à ſa gauche, entouré des grands Officiers du Royaume : l'un porte le ſceptre, l'autre l'épée ; & un député des cinq cents cinquante-huit membres de la Chambre des Communes, vient à la Barre faire ſa harangue. On propoſe quelques Actes du Parlement, le Roi répond par le Clerc de la Chambre en vieux françois, *ſoit fait ainſi qu'il eſt requis*, *le Roi le veut*, ou *vous remercie de votre bénévolence*. Enſuite le Souverain prononce lui-même un diſcours aſſez court, les deux Chambres lui rendent graces, & Sa Majeſté s'en retourne au bruit du canon dans des grands carroſſes dorés, les

ſeuls qui le ſoient ici, où de belles voitures ne le ſeroient pas long temps.

La ville eſt ſale & mal pavée par la diſette du grès, dit-on, & parce qu'un peuple libre pave comme il lui plaît chacun devant ſa porte: il faut ſouvent depaver pour rajuſter les tuyaux des fontaines; toutes les maiſons en ſont fournies par les eaux de la Tamiſe qu'une pompe à feu éleve. Les Dames vont en chaiſe à porteurs entre des bornes & les murailles où marchent les gens de pied. Le ſoir deux rangs de lanternes attachées à des poteaux aux deux côtés de ces trottoirs, éclairent les rues, & leur donnent un air de fête. Les maiſons ont un étage à moitié ſous terre qui oblige à monter quelques degrés pour arriver aux portes étroites, ainſi que les cours, où les carroſſes ne peuvent entrer, & remiſent par des rues de derriere. Les laquais reſtent dans un poële au bas de l'eſcalier de peur de le ſalir, & une bande de toile ou d'etoffe empêche que les maîtres n'ôtent le poli des marches. Nulle antichambre ne précede le ſallon d'aſſemblée orné de petites glaces & ſouvent ſuivi d'un ſeul cabinet. Une douzaine de prétendus palais qui

ne seroient à Paris que de grandes maisons, & où nos opulents trouveroient bien à refaire, sont à citer dans Londres; mais il y a plusieurs places quarrées assez vastes. A tout prendre, quoique le luxe soit grand chez les Anglois, ils sont encore à cent ans du nôtre qu'ils imitent & qui perd toute l'Europe. Leurs chambres n'ont presque point de fauteuils : des chaises hautes, peu rembourrées leur suffisent. Les femmes sans rouge & toujours lacées (comme jadis en France) aiment ces sieges, & ressemblent dans leurs habits de Cour (troussés comme on les portoit à Marli) aux portraits de nos grandes meres, elles en ont aussi l'accueil affable & les bonnes mœurs ; si ces belles ne nous paroissent pas quelquefois assez maniérées, les nôtres le sont souvent à l'excès, & l'art que plusieurs mettent à cacher un leger défaut de la nature, leur fait faire mille grimaces.

On voit ici un plus grand nombre de femmes dans les assemblées & au spectacle, qu'à Paris ; elles y vont dans leur ariere saison sans crainte de montrer leurs rides, les meres y menent toutes leurs filles, qui vivent dans le monde & y sont moins contraintes que nos jeunes Demoi-

ſelles. Hier chez le Duc de Bedford j'eus le plaiſir de voir la Comteſſe de Yarmouth que je trouvai d'une figure charmante : l'aſſemblée étoit des plus brillantes ; un rang de tables de jeu aux deux côtés d'une vaſte gallerie, formoient un coup d'œil rare à Londres où les appartements ne ſont pas grands. Ceux du Duc de Richemont, où nous avions dîné, ſont fort agreables par la vue de la Tamiſe & la richeſſe des ornements ; mais ſa magnificence ne ſert qu'à relever la noble ſimplicité de ſes manieres. Son goût pour les Lettres l'a determiné à confier l'education de ſes enfants à M. Tremblay, Genevois celebre par ſes découvertes ſur le polype (*o*). Revenons à la Ducheſſe de Richemont, qui joint aux qualités aimables le ſoin le plus particulier de ſa maiſon. Elle même prepare ſes filles pour les faire inoculer, & pendant l'opération va s'enfermer avec elles chez un apoticaire, de peur que ſes enfants au berceau, nourris ſous ſes yeux, ne gagnent la petite vérole avant l'âge propre à la mieux ſupporter.

(*o*) Petit animal aquatique, ſi on le coupe en pluſieurs parties, chacune des parties devient un polype entier.

Peu de nos meres (*p*) du bel air se priveroient ainſi pendant ſix ſemaines des plaiſirs pour le bien de leur famille. Je vous donne ce détail comme un échantillon des ſoins maternels des Dames Angloiſes de tout rang. La ſatisfaction qu'elles y trouvent vaut bien la recherche vaine des amuſements qui nous occupent ſans nous ſatisfaire.

Qu'heureuſe eſt une beauté ſage !
La meſure de ſes deſirs
Eſt celle de ſon héritage ;
Son ſeul devoir fait ſes plaiſirs ;
Son époux chéri les partage.
Ses enfants, des leur plus bas âge,
Sont ſes plus doux amuſements.
Ses ſoins, ſes vœux, ſes ſentiments,
N'ont d'objet que leur avantage.
Sa raiſon, non les châtiments,
Des ſiens, lui captive l'hommage.
Toujours au gré de ſes ſouhaits,
La Baucis dont je peins l'image,

(*p*) Pluſieurs de nos Dames par leur courage reſpectable en ce genre viennent de détruire ma reflexion vieille de dix ans.

Des beaux ans fait le court voyage.
Quand le temps flétrit ſes attraits,
Qu'avec plaiſir elle enviſage
Les travaux que ſes mains ont faits !
Des biens dont elle perd l'uſage,
Un doux repos la dédommage,
Elle en jouit, & ſans regrets
Du temps elle éprouve l'outrage,
Ainſi la vertu meurt en paix.
Ici, contemplons au contraire
Le triſte ſort d'une beauté
Qui veut briller, régner & plaire ;
Dans le ſein de la volupté,
Rien n'a droit de la ſatisfaire.
Chez Thalie, aux feſtins, au cours,
Le dégoût la pourſuit ſans ceſſe.
Pour ſe captiver les amours,
Dans le printemps de ſa jeuneſſe,
La parure occupe ſes jours ;
Mais le poiſon de la molleſſe,
Bientôt en altere le cours.
Si des déſirs la folle ivreſſe
Lui fait oublier ſon devoir,
D'un époux jaloux, ſans tendreſſe,
Elle redoute le pouvoir.

Son amant, ſans délicateſſe,
La flatte & trompe ſon eſpoir.
Ses enfants, qu'elle aime & néglige,
Lui rendent ſans goût les reſpects
Que ſa fantaiſie en exige ;
Ses eſclaves lui ſont ſuſpects.
Quand de ſon teint, la fleur fanée,
Loin de charmer, bleſſe les yeux,
Dans ſa vieilleſſe abandonnée
Le monde lui ſemble odieux.
La mort qu'elle redoute approche,
Ses maux que rien ne peut guerir,
Du paſſé lui font un reproche :
Qui veut ainſi vivre & mourir ?

CINQUIEME LETTRE.

A Londres ce 25 Mai 1750.

JE reçois à mon lever, ma chere Sœur, les plus jolis préſents du monde : de Mylady Montaigu la ſuperbe & nouvelle édition de Milton in 4° ; de Myladi Allen deux petits vaſes

d'agathe ; & du Duc de Richemont un ananas qui m'embaume. C'eſt un fruit nouveau pour moi qui n'en ai vu que de confits. Tant de bontés dont on m'accable & m'honore, me ſont d'autant plus flatteuſes que les Anglois paſſent pour ſinceres dans leurs marques de bienveillance. On les accuſe à tort de peu fêter les etrangers. Je ne puis croire que leurs faveurs nous ſoient reſervées. Nous reſſemblons peu, il eſt vrai, aux François revoltes contre toute opinion qui ne leur eſt pas familiere. Au contraire, plus les uſages s'eloignent des nôtres, plus notre curioſite eſt ſatisfaite. On ne va point dans un pays pour y porter ſes modes ; mais pour y voir des mœurs nouvelles. Admirons ſur-tout combien l'eſprit patriotique regne plus ici que parmi nous. Sous la Reine Elizabeth, Gresham, marchand de Londres, y bâtit à ſes dépens la Bourſe, un college, cinq hôpitaux, & laiſſa des fonds pour nourrir les priſonniers. Hervée, qui s'apperçut le premier que le ſang circule dans nos veines, donna ſa maiſon & ſon bien à la Faculté de médecine. Le Chevalier Midleton, chagrin de voir un quartier de la ville privé d'eau, y fit, à frais immenſes, paſſer

une riviere. Le Chevalier Cotton a légué à l'Etat la Bibliotheque de Weſtminſter; celle du Duc de Norfolk eſt à la Société Royale fondée par Charles II. M. Folk en eſt preſident; notre ſage Fontenelle m'a recommandée à ſes ſoins ſous le titre flatteur de ſa fille: jugez comment j'en ſuis reçue. Il mena hier M. du Boccage à une de ſes aſſemblées, nous donna à dejeûner avec ſa fille qui eſt jolie, & nous montra ſur le plan de Londres (où il travaille) que cette capitale eſt pied pour pied de la grandeur de Paris. Il en croit auſſi le nombre des habitants égal. Ils diſent que leurs murs, bâtis par Conſtantin, ſe ſont accrus au point d'avoir trente milles de tour. L'incendie de 1666 y conſuma treize mille maiſons de bois, S. Paul & d'autres Egliſes. La perte fut eſtimée deux cents millions de France. En trois années dix mille maiſons furent rebâties, & cent édifices publics de pierre ou de brique: on profita de cette circonſtance pour faire élargir les rues. Les riches citoyens voulurent embellir les quartiers détruits; mais leurs foibles efforts montrent que leur goût d'architecture & d'ornements étoit encore bien borné; s'il s'eſt depuis un peu étendu, leurs

ſciences de calcul & leur commerce ont pris bien plus d'eſſor.

Je croyois que l'eſprit philoſophique étoit beaucoup plus répandu chez les Anglois ; nous fumes fort étonnés, l'autre jour, de voir dix mille perſonnes courir à leurs maiſons de campagne, ou coucher dans les champs de peur d'un tremblement de terre qui avoit été prédit par un ſoldat. Cette plaiſanterie a coûté quelque temps de priſon à ce prophète pour le punir de la ſottiſe des crédules. Sa prédiction eût, je crois, moins épouvanté Paris. Malgre ce reſte de ſuperſtition les livres de raiſonnement ſont de grands progrès chez les Anglois ; mais la méthode dans leurs écrits, la bonne architecture, la peinture & la ſculpture y ſont encore dans l'enfance. Ils ont pourtant une belle colonne d'ordre dorique de deux cents pieds ſur quinze de diametre érigée en memoire du terrible incendie dont je viens de vous parler. Une des inſcriptions attribue ce deſaſtre aux Papiſtes. La conſpiration des poudres ſous Jacques I. eſt encore un des forfaits dont les Calviniſtes les chargent. Le monument érigé en memoire de l'embraſement eſt à droite

en arrivant par le pont de Londres, où reſtent les gros vaiſſeaux.

De l'autre côté, la riviere offre mille bateliers prêts à conduire les paſſagers d'un bout de la ville à l'autre. Ils prirent, dit-on, dans la Tamiſe, en 1200, un homme marin, le nourrirent ſix mois à terre & le rejetterent à l'eau. En 1606. la marée qui y remonte d'une maniere tres-ſenſible y apporta & remporta une baleine. Les mariniers dans leurs joûtes y forment quelquefois un beau ſpectacle par le concours du peuple qui borde les rivages.

En remontant la riviere on trouve Chelſea fameux par un magnifique hôpital, une manufacture de porcelaine, & les cabinets du Chevalier Sloane les plus renommés de l'Europe pour l'hiſtoire naturelle. Nous y avons parcouru quatorze chambres pleines de livres & de raretés, & vu dans le jardin un crâne de baleine qui ombrage une table de douze couverts. Ce curieux Vieillard veut léguer ces fruits abondants de ſes recherches à la Societé Royale deja riche en ce genre. Le docteur Mead fameux médecin poſſede auſſi des tréſors littéraires. Il nous a montré les deſſeins enluminés de toutes les peintures antiques

à freſque conſervées de l'ancienne Rome ; une belle collection de tableaux des diverſes écoles, la tête d'Homere rechappée de l'incendie de Corinthe, des Bronzes Egyptiens, & les portraits des grands poëtes & des célebres philoſophes de ſa Nation, ornements dignes d'un bon citoyen. Il nous preſenta du chocolat fait à la Mexicaine. Je m'accoutume facilement à ces mets étrangers, & même à la cuiſine ſimple des Anglois dont nous avons ſi mauvaiſe opinion ; leur groſſe viande, leur pudding en gâteau, leur poiſſon moins cher qu'à Paris, dont on ſert à chaque repas, leurs poulets à la ſauce au beurre ſont excellents. Ils font du vin ſans raiſin comme nous en faiſons de cériſes, reſſemblant au bourgogne, & dans des corbeilles de jonc ou d'argent des petits morceaux de pain à peu près comme on ſert le pain bénit ; la portion de ſix me ſuffiroit à peine. On m'avoit dit qu'ils régaloient rarement les voyageurs ; moi je les trouve religieux obſervateurs des loix de l'hoſpitalité. Nous n'avons encore paſſé que deux jours ſans être engagés à dîner. Le matin eſt long, on ne ſe met à table qu'à quatre heures.

Les hommes sortent de bon matin en froc à pied ou à cheval, & dinent au retour souvent à la taverne, six heures sonnent, le moment de la toilette est passé, la plupart vont à la comédie incognito ou à Faxhall ; il n'est nécessaire de se parer que pour l'opera & les dîners où on est invité. Les Seigneurs ont un caffé où un Entrepreneur leur fournit pour trois cents louis chacun par année, la lumiere, le feu, les rafraîchissements, & des tables le soir assez bien servies pour y gagner des indigestions : le jeu y est ordinairement assez gros pour perdre sa fortune. Ces associations sont environ de cent personnes, nul postulant n'a la faveur d'y être admis que l'élection par scrutin ne soit unanime ; & quiconque s'y comporteroit mal ensuite en seroit banni. Les gens de tout étage ont ainsi des coteries où ils s'imposent des loix selon leur goût : il en est une actuellement où il n'est permis de parler de suite qu'un petit nombre de minutes ; un boulanger fort éloquent qui y préside tient une montre & un marteau dont il frappe aussi-rôt que le temps donné expire ; chacun écoute en silence & le desir d'exprimer sa pensée y rend l'orateur très

concis. Nos conteurs auroient souvent besoin d'une telle contrainte. Des gens du bel air curieux d'assister à cette assemblée y ont été admis aux mêmes conditions. La noblesse Angloise n'usurpe jamais ni titres ni écussons, & le peuple marque plus de déférence que le nôtre aux grands, quoiqu'ils ne l'exigent pas. Les Odes & les Prefaces qu'on leur adresse sont au moins aussi pleines de louanges que celles de nos écrivains.

Dans des repas d'Amateurs des Lettres nous n'avons pas manqué de célébrer les ingénieux Auteurs de Tom-John & de Clarisse. En revanche on m'a bien demandé des nouvelles du pere de Marianne & du Payſan Parvenu. Bradley le fameux Astronome est toujours l'honneur de la Société Royale. Le Parnasse n'a plus ici ni Shakespear ni Adisson (q). J'y ai trouvé Madame le Prince de notre ville de Rouen, qui fait de tres-bons Traités pour l'éducation des jeunes personnes & les met avec

(q) Des Dames qui ont connu ce divin Moraliste m'ont dit que la gaîté de son humeur ingénieuse le rendoit charmant dans la Société; mais ne l'étoit que par intervalles.

ſuccès en pratique. Un Italien nommé Maty y donne un Journal fort eſtimé de toute l'Europe. Vous ſavez dans quelle faveur y ſont les Voltaire & les Monteſquieu ; hier chez Mylord Cheſterfield nous bûmes à leur ſanté après un feſtin peu philoſophique, c'eſt-à-dire, peu frugal : Ce docte Comte a le malheur d'avoir un Cuiſinier François. Les Seigneurs (apparemment par l'avis des Médecins intéreſſés à leur perdre l'eſtomac,) prennent de ces empoiſonneurs. Notre luxe inſenſé corrompra peu à peu toutes les Nations ; mais nous ne les verrons pas au point où ce venin nous a mis, il nous anéantira avant leur chûte.

Vous qui chériſſez la vie frugale de vos bergers, vous applaudirez aux déclamations que je ne puis quelquefois m'empêcher de réïterer ſur le faſte & la molleſſe. Cette haine m'eſt héréditaire : mon pere l'a toujours eue, je prends la liberté de lui en faire mon compliment, je vous prie de le lui préſenter pour me tenir lieu de lettre.

A MON

A MON PERE.

Tes mains formerent ma jeuneſſe,
Minerve doit guider mes chants :
O toi ! qui ſut des ton Printemps
Livrer ton cœur à la ſageſſe,
Tu poſſedes dans la vieilleſſe
La ſante de tes premiers ans.
Pour rendre tes repas friands
Ton appétit a plus d'adreſſe
Que Moutier (r) dont la main traîtreſſe
Sert la Parque en flattant des Grands
Le goût perdu par la molleſſe ;
Diogene en traits médiſants
Par orgueil les blâmoit ſans ceſſe.
Simple, ſans art, doux ſans ſoupleſſe,
Toi, qui ne cherches nul encens
A te louer chacun s'empreſſe.
Sans mépriſer l'or & les rangs
Du repos, tu fais ta richeſſe :
Non ce repos qu'aima Lucrece,
Ni l'auſtere paix qu'au vieux temps
Zenon vantoit tant à la Grece ;

(r) Cuiſinier fameux.

Mais ce doux calme exempt d'ivreſſe
Qu'un homme ſain & de bon ſens
Retrouve au lieu d'une maîtreſſe,
Quand l'hyver a glacé ſes ſens.

Comme vous ignorez l'Anglois, je ne vous envoie point les Vers qu'on a la bonté de compoſer ici à ma louange; mais pour amuſer votre ſolitude ou l'ennuyer encore, je vous accable des miens. Voici un mot de remercîment que je viens de faire à Madame de Montaigu (s) ſur l'édition de Milton qu'elle m'envoie & ſur mes Ouvrages qu'elle m'a demandés.

Montaigu, tes dons précieux
M'aſſurent de ta bienveillance,
Les miens peu dignes de tes yeux
Te prouvent mon obéiſſance.
Aïnſi par-tout on voit les Dieux
Recevoir des chants ennuyeux
Pour les biens que leur main diſpenſe.
Tes bienfaits me ſont plus flatteurs

(s) Parente de la fameuſe Mylady VVortheley Montaigu.

Que les tresors de la fortune,
Toujours aveugle en ses faveurs
Elle prodigue les honneurs
A ceux dont la voix l'importune ;
Mais tes regards doux & perçants
Du vrai mérite ont la balance ;
Je juge aussi par tes présents
Qu'ils ont souvent de l'indulgence.

SIXIEME LETTRE.

A Londres ce 12 Mai 1750.

VOus vous plaignez, ma chere sœur, de ce que je ne vous parle point de ma santé ; elle est si variable que le bien ou le mal que je vous en manderois n'existeroient plus quand vous recevriez ma lettre. Les livres vous instruiroient mieux que moi du Gouvernement Anglois, dont vous voulez que je vous dise un mot ; mais ne vous apprendroient pas à la verité ce que j'en pense : il me semble que les divers partis necessaires pour la balance du pouvoir accoutument trop cette Nation à l'esprit con-

tentieux, d'où naît la mauvaiſe foi dans les diſputes, & tout homme conſtant dans ſes ſentiments ne peut reſter fidele au même parti qui ſouvent en change à la longue. N'a-t-on pas vu les Whigs & les Torys ſoutenir alternativement le pour & le contre, de façon que l'hiſtoire ne ſait comment caractériſer leurs prétentions. Il en fut de même en Italie des Guelfes & des Gibelins & en ſera toujours ainſi des grandes factions. Ici l'amour de la liberté paroit rendre ſes défenſeurs eſclaves. Les membres de la Chambre-Haute comme héréditaires, n'ont pas beſoin de brigues pour être élus; mais leur crédit ne s'éleve au Parlement qu'à proportion des créatures qu'ils ont dans la Chambre-Baſſe; le beſoin d'y faire élire leurs freres ou leurs amis les oblige à ménager la multitude dont la voix eſt comptée.

Dans les villes où les élections ſont prêtes à ſe faire, celui qui regale & enivre le mieux quiconque ſe préſente dans les cabarets ouverts à ſes dépens, obtient le plus de ſuffrages pour le candidat qu'il protege. Quand les concurrents ſont opiniâtres & opulents, la dépenſe eſt immenſe. Si le Parlement de Paris étoit électif, nos Dames par leurs brigues y placeroient

nombre de poſtulants. Ici elles ont peu d'influence dans les affaires, mais peuvent porter la Couronne & gouverner la Nation ; les femmes des Pairs ont des ſieges & des ornements diſtinctifs dans les grandes cérémonies ; les nôtres (chez un peuple renommé pour la galanterie) n'y ont aucun rang marqué, le Trône leur eſt interdit & même les places des Academies. Laiſſons ces contradictions dont l'univers eſt plein pour revenir aux guinées que les Mylords prodiguent pour les élections : ils ſont comme forcés (quoiqu'abſents de leurs châteaux) d'y entretenir une table pour la nobleſſe voiſine. Voyez quel ſoin on a de captiver l'amitié de ſon canton ! Une Dame de la Cour dont j'admirois l'autre jour la toilette, me dit : s'il prenoit fantaiſie à un de mes fermiers de dejeûner deſſus ; pour le gagner, il faudroit bien le ſouffrir. Nous plions en France ſous les grands, les Anglois devant le peuple : en revanche, les ſubalternes ont beſoin de la protection des Lords & leur rendent ici un volontaire hommage. De ce beſoin mutuel, naît le meilleur des gouvernements s'il étoit poſſible d'en retrancher les abus : mais d'où ſont-ils bannis ? Le monde

en eſt plein ; nos voiſins du moins à force de réſiſter au joug ſe rendent difficiles à mener & ſe conſervent le droit de choiſir nombre de leurs conducteurs.

Le Maire de Londres, chef d'une juriſdiction étendue, ſe fait par l'election de la ville : ſon regne d'un an eſt court, mais brillant : un grand palais bâti pour le loger & qu'il n'habite point, lui ſert pour les cérémonies. Le jour de ſa réception il y régale les Seigneurs & la famille Royale. En 1356 un Maire nommé Picard, eût l'honneur de voir à ſa table quatre Monarques : Edouard III. Roi d'Angleterre, le malheureux Jean Roi de France, David II. Roi d'Ecoſſe, & un Luſignan Roi de Chypre.

Les Souverains à Londres, ſont regardés ſous un autre point de vue qu'à Paris. La liberté qui rend les peuples moins courtiſans, y admet auſſi toutes ſortes de religions, Presbytériens, Anabaptiſtes, Catholiques, Epiſcopaux, Juifs, &c. Nous fumes l'autre jour à l'aſſemblée des Quakers. Je pris l'habit ſimple des Quakereſſes, en imitai la gravité, & fus ainſi placée du côté des femmes. S'il s'en trouve parmi elles d'éclairées d'une lumiere prophétique, elles ſe levent comme

la Pythie, font mille contorſions & prêchent ſur un marchepied au lieu de trépied. Nous ſouhaitions fort d'en voir une dans l'enthouſiaſme ; mais le S. Eſprit ne nous fit entendre que des hommes qui rendoient très-mal ſes inſpirations, & répétoient toujours la même choſe ſans ſuite ; peut-être les profanes doivent-ils n'y rien comprendre. Nous fumes du nombre : leur prononciation lente nous rendoit pourtant leur Anglois facile à entendre. De l'aſſemblée des Quakers, nous allâmes à la Synagogue des Juifs, d'où les cris affreux de leurs prieres Hébraïques nous firent fuir au plutôt.

Après vous avoir entretenue de ce qui nous a le plus frappés dans Londres pendant le trop court ſéjour que nous y avons fait, parlons de nos petits voyages aux environs.

Nous dinâmes hier à trois lieues de la ville chez le Lord chef de Juſtice, dont l'habit & les manieres nobles & ſimples ſont d'un vrai Sénateur. Sa femme convient à ce portrait, & même leur château bâti dans le même goût. La ſtructure en eſt reguliere ; les chambres vaſtes ſont ſolidement meublées ; la ſalle à manger (à la maniere de nos peres), préſente deux grands buffets ornés d'une

nombreuſe argenterie, & la table une chere bonne, ſans ragoûts & abondante. Le parc immenſe renferme (ſelon l'uſage du pays) des troupeaux de daims, dont la chair tendre peu eſtimée en France, eſt fort recherchée des Anglois. Nous avons d'autres mets, d'autres mœurs, d'autres préjugés : la médecine même eſt ici ſi différente de la nôtre que ne concevant pas que cent lieues de diſtance la puiſſe ainſi changer, je ſerois tentée de la regarder comme une ſcience ſyſtématique. En Italie, le bouillon de bœuf eſt préferé pour les malades ; en France celui de veau, à Londres de mouton ; perſonne n'y fait uſage de la viande qui ſert à faire du bouillon, on la trouve trop cuite, & le bouillon de celle qu'on cuit pour en manger ſe jette ordinairement. Les homars, les crabes, les gros radix, comme propres à la digeſtion, ſont ſervis ſur toutes les tables : les Medecins, qui ſont fort chers, ordonnent peu de ſaignées, jamais de lavements ; l'émétique des mourants ſont les veſſicatoires ; la biere eſt leur boiſſon, & leur nourriture du pain & du beurre ; en Hollande le fromage & le thé, en Irlande des topinambours, mets commun des habitants du

pays : ils n'en meurent ni plus ni moins. En parcourant le monde, les livres & la vie, on voit que tous les moyens de se divertir, s'user, se guérir, se loger, se nourrir, se gagner, se tromper reviennent à peu près au même. Il est donc inutile, direz-vous, de prendre la peine de voyager ? Pardonnez-moi, il est bon de s'assurer de ce que la raison nous faisoit soupçonner : on voit qu'en effet les deux extremes sont par-tout presque semblables : le besoin de pain parmi le peuple & d'honneurs chez les courtisans les réduit aux mêmes bassesses ; mais dans l'etage mitoyen la nature humaine moins gênée, suivant la culture ou le terrein, varie assez les especes ; mais adieu, on m'arrache à ma morale pour me mener à Kinsingtown maison de campagne du Roi à la porte de la ville. Il faut donc vous quitter.

SEPTIEME LETTRE.

A Londres ce 16 Mai 1750.

NOus en ſommes à Kenſingtown, ma chere Sœur. Le dehors en eſt peu régulier & bâti de brique. On entre par une eſpece de dortoir qui conduit à un aſſez grand eſcalier peint par un Anglois de peu de talent ; mais qui entend la perſpective au point que ſes figures ſemblent vraiment regarder par-deſſus la baluſtrade. Les appartements ſont grands & bien meublés. Des tableaux du Baſſan & du Tintoret ornent une des galeries ; l'autre montre les portraits des Rois & Reines depuis Henri VIII. De là, l'œil admire de grandes pieces d'eau plates & des boulingrins fort vantés par la beauté du gazon. Toutes les allées, au lieu d'être ſablées, en ſont couvertes ; malgré le ſoin journalier de le raſer & paſſer au roulot, il mouille les pieds dès la moindre humidité, & fait reſſembler ces jardins à des près d'un beau verd bien nivelés & plantés en patte d'oie, ſans ſtatues & ſans vue. Un mont artificiel entouré

de pins y ſemble propre à découvrir la plaine ; mais le Belveder qui le couronne tourne inutilement ſur un pivot, les arbres l'offuſquent & le terrein ſec qui les nourrit n'offre rien d'agréable à la vue. Viſitons les autres Maiſons Royales.

En remontant la Tamiſe pour les chercher, on voit le pavillon & la belle terraſſe de M. Vaneck fameux Banquier, chez qui les étrangers ſont magnifiquement reçus. Plus loin ſe découvre Richemont, maiſon du Roi, où il dine quelquefois. Une vaſte terraſſe couverte de gazon qui regne ſur la riviere en fait le principal ornement ; les boſquets nombreux & agreables préſentent une grande place appellée la Forêt, où pour mieux imiter la nature, l'art a planté ſans ordre de grands arbres, tantôt droits, tantôt courbes, l'un à moitié mort, l'autre entouré de buiſſons. Le parc plein de daims & de toute ſorte de gibier, ſeroit une ſimple prairie ſi le goût ne l'avoit varié & diviſé en terres labourées, ou relevé en monticules entourées de pieces d'eau qui communiquent à la Tamiſe. Ces canaux menent à une grotte dont les pierres brutes au dehors forment en dedans une voûte ornée de ſculpture. Le fameux Merlin

Conſeiller du Roi Arthur, cru fils d'un génie & d'une fille des hommes, y trouve auſſi ſon antre, à l'imitation de celui qu'il habitoit dans le Comté de Galles ſon pays. La feue Reine amatrice des ſouterrains, en fit conſtruire un en labyrinthe où des allées étroites, obſcures & tortueuſes conduiſent les curieux. On y rencontre des figures de voyageurs qui ſemblent marcher en tremblant vers la caverne. Une porte baſſe, gothique & pleine d'hiéroglyphes mene à ce lieu terrible où l'on deſcend par un chemin de rocaille couvert de mouſſe. L'Enchanteur eſt aſſis devant un trépied chargé de livres de magie & de ſpheres armillaires. Anne de Boulen, & la Reine Eliſabeth le conſultent accompagnées de leurs nourrices ſujets convenables aux puériles myſteres. Vis-à-vis ces lieux, de l'autre côté de la riviere, regne Sion, vaſte château des Ducs de Northumberland à quatre faces, flanqué de quatre tours. La médiſance hérétique dit, que là, jadis, logeoient des Moines qui viſitoient un Couvent de Filles à Richemont par une voute encore exiſtante ſous la Tamiſe.

Cette belle riviere arroſe Hamptoncourt bâti par le Cardinal de Volſei, Miniſtre & favori de

Henri VIII. Guillaume III. habita ce château & l'embellit; quatre cours entourées de bâtimens, y contiennent quinze cents chambres magnifiquement meublées : dans une des plus vastes sont les sept fameux cartons de Raphaël représentant les Actes des Apôtres; Louis XIV. en offrit en vain deux millions. Non-seulement l'intérieur des appartemens satisfait la curiosité, mais la campagne y présente à la vue des dehors enchanteurs. Un grand canal traverse les jardins du parc plantés d'ifs comme nos anciens parterres passés de mode ici. Il y a quelques bosquets dessinés dans notre goût moderne que les Anglois trouvent trop symmétrisé. Ils préfèrent aux eaux jaillissantes les eaux plates, comme plus naturelles, & les promenades tortueuses aux allées droites dont l'œil voit aussi-tôt la fin. Ils font même serpenter les canaux pour leur donner un air de vérité, & en ombragent inégalement les bords revêtus de gazon & d'arbres courbés tels que la nature en produit. Nous avons vu un charmant ruisseau artificiel de cette espece chez Mylord Burlingtown près de Londres. Ses jardins sont vastes & bien ornés : sa maison est, dit-on, en diminutif le palais renommé du Marquis

Capra à Vicence, fait sur les desseins du Palladio ; mais les proportions d'un édifice élevé réduites régulièrement en petit, perdent leurs graces, & ne font plus le même effet.

Les Anglois voyagent beaucoup en Italie, y prennent le goût des colonnes, des frontons ; mais ils réduisent ces colosses antiques en portiques & châteaux de Pygmées. Mylord Burlingtown a dépensé trois millions à l'embellissement de ses jardins, & à bâtir auprès de sa maison son petit palais Italien plein de raretés précieuses. Il lui reste encore trois cents mille livres de rentes qu'il dépense dans la retraite à faire travailler des Artistes.

Ici les Seigneurs mieux pourvus de richesses que les nôtres, s'en servent pour satisfaire leurs goûts particuliers, & dépensent moins en valets, habits, pagodes & bijoux : le besoin qu'ils ont de s'instruire pour briller au Parlement, les détourne des vains amusements qu'exige en France la nécessité de plaire. Dans nos Cours l'intrigue des femmes & des Ministres est le seul moyen de parvenir ; il faut donc devenir souple & s'y livrer aux Arts d'agrément. A Londres, la fermeté d'esprit, l'éloquence mâle, menent

aux honneurs : pour les obtenir, il faut donc lire, relire les anciens, ſe nourrir de leurs ſages maximes ; & pour briller dans le miniſtere, étudier la politique. Ainſi, l'envie de s'élever, qui porte nos grands à la frivolité, les plonge ici dans l'étude. Ils cherchent, en voyageant, à perfectionner leur raiſon déjà exercée dans les livres ſouvent juſqu'à l'âge de vingt ans aux Univerſités de Cambridge & d'Oxford. Je pars inceſſamment pour cette ville ſavante, dont je vous rendrai compte au retour.

HUITIEME LETTRE.

A Londres ce 30 Mai 1750.

VOus me paroiſſez, ma chere Sœur, contente de la ſanté de ma mere, de la vôtre, & de mon exactitude à vous ecrire. Votre lettre qui m'en aſſure, m'a fourni une très-agréable lecture à notre arrivée d'Oxford. Deux Chevaliers Anglois nous accompagnoient dans ce petit voyage. Nous paſſâmes d'abord par Windſor dont M. Pope chanta ſi bien la Foret.

Le Duc de Cumberland y poſſede une maiſon de chaſſe, qu'une longue avenue ſépare du château royal placé ſur un côteau, d'où on découvre une plaine vaſte & féconde qu'arroſe la Tamiſe. Depuis Guillaume le Conquerant, les Rois n'ont ceſſé d'embellir ce ſéjour favoriſé de la nature. Edouard III. qui fit d'une jarretiere de la Comteſſe de Salisbury une marque de diſtinction, y fixa le chapitre de cet Ordre, & bâtit le château d'un goût ancien fort agréable à l'œil. Apprenez mon foible pour le beau gothique tel que notre S. Oüen de Rouen. Peu de perſonnes l'aiment autant que moi; mais mon goût a pour appui des gens dont le ſeul avis eſt préférable à la multitude. La chapelle de Windſor où furent enterrés Henri VIII. & Charles I. eſt de cette romaneſque architecture. La hardieſſe de la voûte plate ſurprend les connoiſſeurs, & le plein-chant de l'Egliſe accompagné de l'orgue, fut à mon oreille une mélodie céleſte. Le ſoir & le lieu ajoutoient à mon illuſion. J'aurois volontiers paſſé la nuit à entendre les Matines. On me tira de mon enchantement pour m'en procurer un autre. La terraſſe du château au clair de lune me parut admirable. Cette lumiere

douce

douce embellissoit l'architecture, faisoit briller la Tamise, & me formoit des paysages lointains que mon imagination prolongeoit à l'infini. J'eus peu à en rabattre le lendemain. Cette spacieuse terrasse jouit d'une vue charmante. Les appartements du château sont vastes & bien meubles. Dans la salle de S. Georges où se fait le festin des Chevaliers de la Jarretiere, un tableau represente Edouard surnommé le Prince Noir qui mene à son pere Edouard III, notre Roi Jean & deux autres Rois jadis prisonniers à Windsor. On y vante aussi des cheminées & des quadres ornés d'un bois blanc découpé en fleurs, en animaux de toute espece avec une adresse inconcevable. L'ouvrier de ces chef-d'œuvres vivoit sous Elisabeth, qui s'attacha à décorer les beaux lieux que je décris.

Nous les quittâmes à regret pour aller au fameux château de Blenheim, bâti aux frais du Parlement pour célebrer les victoires de Marlborough; une prodigieuse colonne de marbre où ses hauts faits sont décrits, en perpétue la memoire. Ces monuments qui coûterent vingt millions a la Nation, l'honorent autant que le Heros qu'ils immortalisent. Les tapis-

ſeries, les peintures du Palais repréſentent les actions du Duc ; la bibliotheque en galerie ſans tableaux ni dorures, & dont la ſeule ſtatue de la Reine Anne décore le fond, eſt ſculptée de bon goût : une colonnade conduit à la Chapelle où regne un ſuperbe Mauſolee de Marlborough ; tout l'édifice d'une riche & vaſte architecture, eſt trop bas, trop peſant ; défaut ordinaire de Wanbrouk qui en donna le deſſein, ce qui lui valut cette épitaphe où l'Auteur fait alluſion à l'uſage ancien de ſouhaiter aux morts que la terre leur fût légere ; M. Pope ou le Docteur Swift s'exprime ainſi :

Lye heavy on him Earth ; for the
Laid many a heavy load on thee.

Terre, peſe autant ſur lui qu'il mit de poids ſur toi.

Les Anglois excellent dans l'art de polir l'acier. Woodſtock près de Blenheim, eſt l'endroit où s'en font les plus beaux ouvrages. On en préſente aux étrangers qui y paſſent, ils en achetent ordinairement & partent le lendemain pour Oxford. Ce fut notre marche, nous y arrivâmes de bonne heure. Cette ville con-

ſacrée par le grand Roi Alfred, à l'éducation de la jeuneſſe, ne montre aux regards que ſuperbes colleges, bibliotheques, jardins, docteurs en bonnet quarré, ecoliers en robes, boutiques & marchés pour fournir à leurs neceſſités. Tout ce qui peut diſtraire de l'étude, comme jeux, ſpectacles, beautés faciles, en eſt exactement banni. On reſpire une morale pure dans l'air ſain du pays. Tout y enſeigne les ſciences & la vertu. Le théâtre en dôme bâti par Sheldon Archevêque de Cantorbery, où ſe font les exercices publics de l'univerſité, en eſt un des beaux édifices. Près de là, s'éleve un riche bâtiment où ſe trouvent des cabinets de chymie, de médailles, & d'hiſtoire naturelle, on y voit les marbres antiques d'Arundel, l'exacte imprimerie de Clarendon, & un théâtre d'anatomie où l'on montre le ſquelette d'une veuve de dix maris, pendue à trente-ſix ans pour en avoir empoiſonné quatre.

Ce qui me déplut dans cette docte cité pendant le peu de ſejour que nous y fîmes, fut d'y ſentir au mois de Mai un vent de Décembre qui me déchira la gorge, d'y trouver un pavé pointu qui me rompit les pieds, & d'y voir ces marbres de Paros ou d'Arunde-

jettés ſans ſoin au fond d'un caveau humide. Dans la recherche des reſtes precieux de la Grece & de Rome, les Anglois ſeroient-ils, comme les conquérants ou les amants, avides d'acquerir à grands frais l'objet de leurs deſirs & prompts à le negliger quand ils le poſſedent ? Nous blâmons auſſi leur maniere de diſtinguer par une robe plus ou moins riche la naiſſance des écoliers d'Oxford. Chez les Muſes, les rangs doivent être égaux. Eſprit, beauté, force, richeſſe & ſante ſont des biens dont il eſt plus permis de ſe vanter que de la nobleſſe, parce qu'ils peuvent être utiles aux autres : mais que leur ſert l'antiquité d'une race ſans merite ? Pour réprimer la vanité toujours trop prompte à naître, il ſeroit bon de l'accoutumer dès la jeuneſſe à ſe nourrir du ſeul encens que la vertu lui attire. Ce precepte eſt bon pour mes Neveux que j'embraſſe. Vous me mandez que le Chevalier entre dans les Mouſquetaires : ſi j'aime à donner des leçons, il me fournira, ſans doute, de quoi m'exercer : en attendant j'en prends moi-même en étudiant les hommes & les livres. Tous ceux de la bibliotheque d'Oxford ſont enchaînés par rang ſur les pupitres vis a-vis

des bancs. La methode eſt bonne, du moins on n'en enleve que l'ame, le corps reſte. J'ai vu chez le Chevalier Sloane une maniere facile de conſulter pluſieurs volumes à la fois. C'eſt une grande roue ſur deux pivots entouree de dix ou douze pupitres qui tournent au gre du lecteur aſſis ſur ſon fauteuil, ſans que les livres puiſſent ſe fermer ni s'échapper. Ces deſcriptions rempliſſent mon temps & mon papier, au point de m'obliger à remettre au premier jour la fin du récit de notre petite courſe hors de Londres. Adieu.

NEUVIEME LETTRE.

A Londres ce 4 Juin 1750.

JE ne puis differer plus long-temps, ma chere Sœur, a vous achever le recit de notre voyage d'Oxford. Nous en partimes le ſoir & nous égarâmes en cherchant Châteauvert, qui n'en eſt pourtant eloigné que de trois milles. Le Baron Schutz, Maitre de la Garderobe du Roi, à qui il appartient, & la Baronne nous avoient

fort priés d'y paſſer quelques jours. Le lieu où nous les trouvâmes, eſt embelli par l'art & la nature, & leur politeſſe nous le rendit fort agréable. Nous nous y promenâmes beaucoup. Nos hôtes nous firent d'abord viſiter un petit temple antique, un obéliſque & autres ornements de leurs jardins, & nous menerent ſur des tapis de gazon au bord d'un ruiſſeau naturel, qui, par mille détours, ſe perd dans une grotte de rocaille où ils l'ont forcé de ſe rendre. D'un petit mont que leurs mains ont auſſi formé, ils nous montrerent l'habitation de Milton que je ſaluai avec la reſpectueuſe admiration qu'il m'inſpire. Et pour connoître au vrai les mœurs du pays, notre curioſité ne ſe contenta pas de parcourir les palais des Seigneurs voiſins; nous examinâmes les cabanes des Bergers & les maiſons des Fermiers. Ils ſont bien meublés, bien vêtus, bien nourris; les plus pauvres villageoiſes prennent le thé, ſont bien corſées en toiles peintes, le chapeau de paille ſur le tête, & le mantelet décarlate ſur les épaules. Leurs maris s'enivrent en paix & en liberté, peu de bâtiments leur ſuffiſent, leurs beſtiaux couchent

à l'air ſans craindre les loups bannis du pays, & les grains y paſſent l'hyver en meule ſans ſe gâter. Vos métairies vous ruinent en bâtiments; mais il ſeroit difficile de faire goûter a nos payſans cette économie. Tous les hommes ſe plaignent ſans ceſſe de leurs uſages & ſe revoltent contre qui veut les changer : nous traiterons cette matiere à loiſir; continuons notre courſe.

Nous nous arrêtâmes un moment pour contempler une collection de grands hommes peints par Wandick, dans un aſſez beau château bâti par le fameux Clarendon ayeul de Mylord Hyde : vous l'avez vu à Paris, où il prit le goût de le meubler à la Françoiſe. Sa ſœur la Ducheſſe de Queensbury renommée par ſon eſprit & ſa beauté, daigne m'honorer de ſa bienveillance. Voici un trait de ſon caractere. Un jour elle diſtribua, dit-on, des vers de Pope que le Roi deſapprouvoit au point de lui mander de ne plus paroître à la Cour. La Ducheſſe, loin de s'affliger, répondit : " Je ,, rends graces à Votre Majeſté de m'en bannir, ,, les ſoins que j'y rends depuis long-temps me ,, fatiguent & me gênent. ,, Quelle diſtance de ces courtiſans aux nôtres! C'eſt ce que ce récit

veut vous dire. Il m'écarte beaucoup de notre route ; je la reprends pour arriver à Staw à deux milles de Buckingham chez Mylord Cobham. Son château qui n'a rien de magnifique eſt ſi vaſte que joint à l'orangerie, on lui donne mille pieds de face ſur les jardins qui y répondent par leur immenſité. Nous y marchâmes trois heures conduits par un guide ſans avoir tout vu. On y trouve peu de figures de marbre, elles ſont rares chez les Anglois ; mais au lieu de multiplier comme nous, l'image des Dieux du Paganiſme, que doit anéantir le Chriſtianiſme, ils immortaliſent leurs Grands Hommes : les ſtatues élevées en leur honneur, ſont comme une ſemence capable d'en produire à l'infini. Les beaux lieux que nous parcourions préſentent au bout de chaque allée (ornée de charmilles, de houx panachés & d'autres arbriſſeaux,) tantôt un belveder, tantôt un obéliſque, des moulins, un cirque, les champs élifées, des colonnades, un joli temple à l'amour, avec cette inſcription :

Nunc amet qui nondum amavit,
Quique amavit, nunc amet.

Un monument dédié à l'Amitié, où le maître du château mit tous les buſtes de ſes illuſtres amis ; un temple Calviniſte en architecture gothique où ces vers de Corneille ſont graves au frontiſpice :

Je rends graces aux Dieux de n'être pas Romain
Pour conſerver encor quelque choſe d'humain.

Une colonne de ſoixante-dix pieds élevée par une Arthemiſe en mémoire d'un Cobham. Le temple de la vertu qui de toutes parts paroît tomber en ruine. Le ſalon du ſommeil où ſe liſent ces mots autour d'une guirlande de pavots :

Cum omnia ſint in incerto, fuge tili.

Une pyramide d'Egypte en petit dans toutes ſes proportions. Un hermitage fait d'argile & de racines d'arbres, meuble d'un lit de mouſſe, de vaſes de terre, d'inſcriptions latines qui rappellent la vertu des Anachoretes qui ſe formoient une Venus de neige pour éteindre leurs bouillants deſirs, ou de ceux qui pour s'éprouver, comme Robert d'Arbriſſel, dormoient entre deux jeunes bergeres. Des deviſes choiſies

caractériſent avec goût chacun de ces petits édifices. Des obeliſques, des grottes, décorent les pieces d'eau. On voit ſortir d'un mont artificiel les pins, les arbriſſeaux que les rochers produiſent, & par des crévaſſes s'échappent trois ſources qui ſerpentent, forment un grand lac & ſe perdent dans des ſouterains de rocailles où leur chûte fournit des bains: le mugiſſement des eaux effrayant & agréable en fait le charme. Du presbytere d'une Egliſe Catholique on a formé l'antre des Sybilles dont les inſcriptions répondent au deſſein. Une colline nommée la Paroiſſe, transformée en Parnaſſe, renferme Apollon, les Muſes, les eaux d'Hippocrene. Au dos d'un temple fait pour célebrer & repréſenter les ſages de la Nation, on lit en vers Italiens cette inſcription à la mémoire d'un voyageur Ultramontain, que je traduis ainſi:

Ci gît qui vint en Angleterre,
Non pour y chercher un tréſor,
Mais pour y ſubſiſter ſans or
Des biens qu'y prodigue la terre.
Il n'éxigea de ſes amis
Pour louanges que des careſſes.

Si chez les Grands il fut admis,
Ce fut ſans brigue & ſans baſſeſſes.
A leurs ordres toujours ſoumis,
Jamais il n'encenſa leurs vices,
Et ſans être dévot zélé
Il couroit ſouvent aux offices.
Si pour ſuivre d'un pas réglé
Les loix qu'inſpire la nature
On eſt philoſophe aujourd'hui,
Qui le fut jamais plus que lui?
Tendre amant, vif, jamais parjure,
Ami fidele & bon gardien;
Dans ſa jeuneſſe il eut pour bien
Une poſterité nombreuſe,
Vit leur deſtin pareil au ſien,
Et pour finir ſa vie heureuſe
Chez un Hermite retiré
Y vécut, mourut honoré,
De ſes pareils il fut l'exemple.
La flatterie, ami lecteur,
Ici ne lui fit point un temple.
Celui qui reçut cet honneur
Des humains ne tint pas ſon être,
Ce fut un Chien cher à ſon maître.

Je ne finirois pas à décrire les beautés des jardins de Staw : la maiſon Chinoiſe au milieu d'un lac ; celle de Venus que le goût forma du plus bel aſſemblage de rocailles. Le temple de Diane d'ordre dorique qu'on acheve de bâtir a la Grecque, & tant d'autres monuments ſouvent plus ingenieuſement inventés par le Seigneurs du lieu, que bien executés par les Artiſtes, mais toujours ſurprenants par leur multiplicité & l'argent qu'ils ont coûte.

De cette habitation du Souverain, nous paſſâmes à quelques lieues de là dans celle du Chevalier Lee, neveu du Lord Chef de Juſtice qui voulut bien être le compagnon de nos courſes & nous garder chez lui quatre ou cinq jours. Le lieu eſt beau, bien ſitué. On y vit en liberte dans l'opulence & la ſimplicité, avec les ſoixante dix mille livres de rentes du maitre du château ; un François auroit beaucoup plus de faſte. Des la ſoupe ou le pudink, on boit le punche chaud. Après le deſſert (ſur-tout à la campagne) la nappe s'enleve & les femmes ſe retirent. La table eſt d'un beau bois des Indes fort liſſe ; des petites jattes qui le ſont autant, ſervent de ſoucoupes aux

bouteilles & les font pirouetter au gré des convives. Ils choiſiſſent, dans le nom des vins gravé ſur une plaque d'argent enchaînée au col du flacon, la liqueur qu'ils préferent, & la boivent d'un air grave comme par penitence, en ſe portant pourtant la ſanté des gens fameux ou des belles à la mode : cela s'appelle Toſter. Ce mot & cet uſage viennent d'une maîtreſſe, de je ne ſais quel Roi, qui ſe baignoit : un des courtiſans avala par galanterie une taſſe d'eau du bain de la deeſſe, chacun en but à ſon tour, le dernier dit je retiens la rôtie, pour faire alluſion à l'uſage du temps, de boire avec une rôtie au fond du verre. Toſter veut dire rôtir. Voilà l'etymologie du Toſt Anglois dont vous avez, ſans doute entendu parler. Il eſt plus d'uſage à Londres dans les tavernes, & même dans celles où les Seigneurs s'aſſemblent qu'à leur table en cerémonie, du moins je le crois, & pourrois bien me tromper dans mes remarques. Je reſte ici trop peu pour y ſati faire ma curioſité & la vôtre ſur les mœurs du pays; notre départ pour la Hollande eſt prochain.

LETTRES
SUR
LA HOLLANDE.

DIXIEME LETTRE.

A la Haye ce 20 Juin 1750.

JE ne vous ai point écrit depuis Londres, ma chere Sœur, afin d'avoir plus de choſes à vous mander.

Nous nous trouvâmes ſi mal de notre trajet de Calais à Douvres, que nous n'avons oſé en

riſquer un plus long d'Harwich en Hollande. Une mer calme nous a ramenés à Calais reprendre notre berline. En paſſant par Dunkerque, je me rappellois le temps malheureux où la ſupériorité des Anglois nous força à le détruire : il eſt à craindre que notre peu de ſoin de la Marine ne nous replonge un jour dans un pareil abaiſſement ! Ypres m'a remis auſſi en mémoire les maux que nous fit ſon Evêque Janſenius, il y mourut de la peſte pour le punir d'avance, ſans doute, des tracaſſeries qu'il a cauſées. Tout périt, tout paſſe : Gand, cette demeure des anciens Comtes de Flandres, cette ville immenſe, eſt à moitié dépeuplée. Les temples remplis de tableaux dès grands maîtres, conſervent encore un air de majeſté gothique. Après les avoir admirés, nous voulûmes nous promener, le cocher de remiſe nous fit tourner dans un quarré de rues où ſans ceſſe nous revoyions les mêmes carroſſes & demandions toujours quand nous ſerions au cours. On nous dit, vous y roulez depuis une heure ; & cela s'appelle balocher. Cette mode venue d'Eſpagne au temps que les Dames y vivoient dans la contrainte, fait encore leur amuſement à Madrid : je le crois ; mais

je

je ne balocherois gueres pour mon plaiſir. Le lendemain de cette lente promenade, nous primes le chemin d'Anvers par la tête de Flandres. La peur de l'ennui nous eſt toujours funeſte, il falloit paſſer l'Escaut, fort large en cet endroit & alors fort agité : le Bac etoit à l'autre bord, comment l'attendre peut-être deux heures ? Nous preférâmes de laiſſer notre carroſſe avec nos gens & de nous confier imprudemment à un leger eſquif. Les flots nous firent faire mille ſauts périlleux, nous empêcherent de joindre le rivage, & nous obligerent de monter, par une echelle, de la barque dans un vaiſſeau attaché au port, choſe tres embarraſſante. Nous arrivâmes enfin, & n'ayant point de voiture, nous traverſâmes la ville à pied, & en vîmes mieux les pignons gothiques des maiſons plus hautes qu'à Gand & en meilleur état. Malgre ma foible ſanté, mon heureuſe habitude de marcher & de fuir la molleſſe, l'habit Anglois court & juſte à la taille que je porte en route, me rendent propre à vaincre les difficultés qui s'y rencontrent. J'atteignis donc aiſément mon auberge avec un appetit qui m'auroit fait trouver le poiſſon d'Anvers

excellent, quand même il ne le seroit pas; & le lendemain nous en visitâmes les Eglises & les tableaux précieux & bien conservés.

Cette patrie de Wandick & de Rubens, qui possede encore un fameux peintre en camayeux nommé Smitt, est à présent moins féconde en bons artistes. Le commerce y languit depuis que celui d'Amsterdam & de Roterdam prospere. Nous gagnâmes cette derniere ville par le Mordick, où nous laissâmes notre voiture, pour nous mettre dans une barque dont le conducteur est la meilleure figure à peindre en Caton qu'on puisse trouver. Le vent étoit fort. Pour nous rassurer, il ne manqua pas de nous conter le malheur du Prince d'Orange noyé en 1711. sur cette petite mer où nous étions cependant bien mieux que dans l'affreux chariot de poste qui nous roua jusqu'à la Meuse. Nous la passâmes deux fois dans un bac pour nous rendre à la patrie d'Erasme dont nous voyions la statue des fenêtres de notre auberge.

Roterdam est riche, bien peuplé, bien bâti, coupé de larges canaux rafraichis des eaux de la Meuse qui porte les plus grands vaisseaux jusqu'au sein de la ville. Le mélange des mâts, des

arbres qui bordent les canaux, des clochers, des belvederes nous surprit agréablement. Nous ne le fûmes pas moins de ce que nous trouvâmes chez M. Bischop marchand de fil en détail, qu'il vend lui-même en robe de chambre de calmande dans la plus chetive boutique. Pour contenter notre curiosité ce vieillard nous conduisit d'un air brusque & pensif par un petit escalier très obscur dans une chambre entourée de vilaines armoires d'où il sort des trésors. Ce sont cent boëtes remplies des meilleurs tableaux Flamands, vases antiques d'or & d'émail, porcelaines du Japon, le plus beau service de Saxe que j'aye vu, nombre de mignatures en fleurs & fruits bien rendus par un pâtissier; charmants payságes de la main d'un cuisinier, qu'un verre optique étend, approfondit à l'infini. Le maître de ces chef-d'œuvres a sa maison du dimanche aussi pleine de raretés; mais aussi vaste que sa boutique est serrée. Cette singularité vous montre bien les mœurs d'un pays où le citoyen riche sans faste, ne sacrifie pas au plaisir de jouir, un seul des instants qui peuvent accroître sa rustique opulence.

En quittant Roterdam, nous passâmes à Delft où résonnoit dans l'air un carrillon de mille cloches à l'unisson. Nous y vîmes les tombeaux de Grotius & de l'Amiral Tromp & celui d'une femme & d'un époux morts à cent ans dans le même mois après en avoir passé soixante & quinze de bon accord. Ne doutant nullement de la possibilité d'une longue & tendre union conjugale, nous nous arrêtâmes peu à ce monument, & fûmes plus curieux d'en voir un magnifique élevé à la memoire du Prince d'Orange assassiné à Delft. Le sculpteur a représenté à ses pieds un chien mort de douleur de sa perte. Que de leçons les attributs qui décorent ces monuments du néant des grandeurs humaines, donnent à l'homme qui pense !

Ces réflexions nous occuperent pendant trois lieues d'un chemin charmant qui conduit au plus beau village de l'Europe. La Haye, d'où je vous écris, est un assemblage de places, de belles promenades, de canaux un peu bourbeux, de palais plus propres que bien construits. Les Ambassadeurs, les Députés des Etats, & la plus riche Noblesse les habitent. Nous comptions n'y voir que le Ministre de France ; mais Mylord

Chesterfield, sans nous en avertir, nous avoit fait la grace d'ecrire en notre faveur au Comte d'Olderneſſ Ambaſſadeur d'Angleterre. Je n'ai vu perſonne de ſa Nation avoir mieux ce que nous appellons l'air du monde. Son mérite repond a ſa magnificence, & ſes bontés pour nous paſſent ce que je vous en dirois. La beauté de la Comteſſe, ornée d'une ſimplicité noble & polie dans ſes manieres, n'eſt pas plus facile à peindre. Je n'avois point apporté d'habit convenable pour la ſuivre à la Cour de la Princeſſe, où ſon intention obligeante étoit de me preſenter. Notre miniſtre mena mon compagnon de voyage au Stadhouder. L'une & l'autre Alteſſe lui firent l'honneur de lui parler & aux diverſes perſonnes du cercle dans chaque langue de leurs pays auſſi facilement que ſi toutes leur fuſſent naturelles : leurs enfants les apprennent avec ſuccès & montrent d'heureuſes diſpoſitions. Cette Cour fait comme les autres, joue, ſe promene, s'ennuie, va à la comedie Françoiſe dans un aſſez joli théâtre & au concert Italien.

Les aſſemblées ſont ici telles qu'à Londres & nous avons le bonheur d'y trouver le même

accueil. L'Ambaſſadeur d'Eſpagne Del Puerto, nous donna hier un repas de quarante couverts & du meilleur goût. Notre dîné d'aujourd'hui chez le Prince de Naſſau ne l'étoit pas moins. C'eſt ici qu'on boit le vrai vin du Cap, le nôtre eſt factice. Le bien que me fait la fatigue, me donne la force de la ſoutenir. Comment ſuffire à tant de plaiſirs ? je me preſſe d'en jouir, le temps de partir d'ici approche, nous ne comptions pas y revenir, Mylady Oldernefſ en ordonne autrement, & nous fait la grace de vouloir que nous y repaſſions quand nous aurons viſité les autres villes de la Hollande. Chacun nous en prie, je cede volontiers à de ſi douces inſtances. Ce matin nous avons fait deux lieues pour voir Riſwick château fameux par la paix de 1697, & nous partons ce ſoir pour Amſterdam d'où je vous écrirai s'il m'eſt poſſible ; les routes, les amuſements me laiſſent à peine le temps de poſer le pied à terre.

Moi, dont l'ame ſemble créée
Pour chérir la paix qui me fuit,
Je vis agitée, entourée :
Vous, dont l'eſprit plaît & ſéduit,

Vous, que les Graces ont parée
De ce charme que chacun ſuit,
Souvent dans vos champs retirée,
Vous vivez, ſans joie & ſans bruit.
Le cercle étroit où vous réduit,
La raiſon qui vous rend docile,
Par un ſentier triſte & facile,
Vous mêne à l'eternelle nuit.
Comme vous le temps m'y conduit;
Mais pour trouver ce ſombre aſyle,
D'un champ rabotteux & fertile
Je parcours le vaſte circuit.
Des deſtins divers ſont nos guides;
Si les monts, les torrents rapides
Offrent des dangers, des terreurs,
Au pied de cent rochers arides
Le verd des prés, l'émail des fleurs
Enchantent l'œil des voyageurs;
Mais qui traverſe dans la plaine
Des chemins ſûrs & peu riants
A moins de plaiſir, moins de peine:
Tel eſt le ſort qui nous entraine!
Un nombre égal d'heureux moments,
D'ennui, d'eſpoir, d'amour, de haine
Des mortels partage les ans.

Enfin cette vie n'eſt qu'un court pelerinage, je vous traduis à ce ſujet une Fable qui m'a paru bonne ce matin dans le Spectateur. Un Derviche voyageant en Perſe arrive a la capitale; & dans l'idee que les grands du pays epuiſent ſouvent leurs treſors pour bâtir & fonder des caravanſeras, il prend le palais du Roi pour une de ces magnifiques auberges. D'un eſprit diſtrait il en traverſe la premiere & la ſeconde cour, monte les galeries, y poſe ſa valiſe & s'en fait un chevet. Un des Gardes l'apperçoit, l'inſtruit du lieu qu'il profane & veut à l'inſtant l'en chaſſer. Pendant le debat le Monarque paſſe, ſourit de la mepriſe du voyageur, & lui demande comment il peut prendre la demeure d'un Souverain pour une hôtellerie. Sire, dit humblement le Derviche, j'oſe vous faire une queſtion; quels etoient les maîtres de ces beaux lieux avant votre Majeſté. Mon pere, mon ayeul & tour à tour tous mes ancêtres, lui repond le Roi; & après vous, ajouta le Derviche, à qui ces toits immenſes ſont-ils deſtines; au Prince mon fils, ſans doute, s'ecrie le Monarque étonné; ah! Sire, reprit le Pelerin, une maiſon qui change ſi ſouvent d'hôte a le beau nom d'un palais; mais n'eſt en effet qu'un vrai caravanſera.

ONZIEME LETTRE.

A Amſterdam ce 30 Juin 1750.

ON trouve par toute la Hollande, ma chere Sœur, des barques qui partent d'heure en heure ſans attendre perſonne. Nous en primes une pour Leyde, & voulions en arrivant, y voir le fameux Muſchembrock ; mais il eſt âgé, la nuit venoit, ſon lit l'appelloit : de peur de l'incommoder, nous paſſâmes le ſoir chez M. Lallemand Profeſſeur de Phyſique. Il fit pour nous amuſer pluſieurs experiences, une entr'autres ſur le nouvel aimant artificiel pareil en force au naturel, & ſur la catapulte des anciens auſſi puiſſante, dit-on, que le canon pour abattre les murs d'une ville aſſiégée & plus facile à tranſporter. Ces machines ſatisfirent nos yeux, un bon ſouper notre eſtomac, & le lendemain matin, la ſalle d'Anatomie offrit à notre curioſité un chat, un ſinge des Indes avec des ailes, une main de nymphe marine, & le ſqu.lette d'un jeune homme qui dans le dix-

ſeptieme ſiecle avala un couteau en voulant ſe défaire d'une arête qui l'étrangloit. Pour lui ôter ce morceau de dure digeſtion on lui ouvrit l'eſtomac, il vecut huit ans après l'opération.

Au nombre des merveilles, on montre près de la Haye le lieu où Mathilde accoucha jadis de trois cents enfants par châtiment de la ſtérilité qu'elle ſouhaita à une pauvre femme. A Leyde on conſerve auſſi un pain transformé en pierre pour punition d'une fille qui en refuſoit à ſa ſœur dans une famine. L'Univerſité de cette ville ſe vante d'avoir eu nombre de ſavants de tous pays & de divers genres, tels que Grotius, Heinſius, Voſſius, Burmannus, Scaliger, Deſcartes, Saumaiſe, Gronovius, Grævius, Bayle, Baſnage, le Clerc, &c. En 1512. Fréderic de Tolede dans le ſac de Roerden n'épargna que l'érudit Hortenſius. L'antiquité nous fournit de pareils exemples. La ſcience bonne à tout, peut même, vous le voyez, ſauver nos jours. Les Muſes, dit Ciceron (*a*) nourriſſent la

(*a*) *Adoleſcentiam alunt, ſenectutem oblectant, ſecundas res ornant, adverſis ſolatium & perfugium præbent, non impediunt foris, pernoctant nobiſcum, peregrinantur, ruſticantur.*

jeuneſſe, rejouiſſent la vieilleſſe, rendent la fortune plus agréable, conſolent dans l'adverſité, preſentent un azyle aux malheureux, ne nuiſent point aux affaires, veillent, voyagent & cultivent les champs avec nous. Ce ſage Conſul a raiſon, je le ſens : l'étude, les travaux plus ſurement que les plaiſirs, des heures font des moments. La vie oiſive au contraire coule comme un fleuve paiſible, préſente toujours la même ſurface, & n'offrant à l'eſprit ni crainte, ni ſurpriſe, le livre à la langueur : dans l'occupation, le temps eſt un torrent dont l'agitation reveille l'ame, en bannit le ſouvenir des maux paſſés, la peur de l'avenir, les ennuis préſents, & l'enivre enfin de deſirs & d'eſpoir notre unique reſſource.

Du fameux Muſée, qui m'a conduit à cette réflexion, nous paſſâmes au jardin des plantes. Le caffe qu'on y cultive dans des ſerres chaudes porte un fruit tel qu'une ceriſe. Le thé bou a la feuille ronde, le verd l'a pointue ; celle du cannelier reſſemble au laurier, les cannes à ſucre, eſpece de roſeau, l'ont étroite & longue. Ici l'art domte la nature, les fruits de tous climats y meuriſſent ; nous y mangeons actuellement d'excellents melons à côtes, des ananas,

des raiſins, de groſſes pêches murs avec des poëles à grands frais à la vérité. Il n'eſt pas rare d'y voir des jardins médiocrement grands dont l'entretien coûte douze & quinze mille livres. Les ouvriers y gagnent juſqu'à quatre livres par jour, emploient une partie de leur temps à fumer, à prendre du thé, du caffe, & les maitres ſont obligés d'en donner aux domeſtiques. Ces liqueurs ſe vendent dans les places publiques comme à Paris *la limonnade à la fraîche*. Il eſt ſingulier que l'Europe entiere ne puiſſe vivre agréablement que de mets étrangers; noix de Cacao, ſucre d'Amérique, fèves d'Arabie, feuilles d'arbriſſeaux de la Chine. Ces climats reculés doivent-ils fournir nos pays fertiles de vaſes, de linge, d'habits? &c. Nous plaignons ces pauvres Européens, diſent les Chinois, que la ſtérilité de leur terrein oblige à mettre toute leur induſtrie à conſtruire de beaux & bons vaiſſeaux pour venir de ſi loin dans nos ports chercher leurs beſoins.

Les uſtenciles des Indes abondent ici. Tout ſe trouve en Hollande & rien n'y croit: les quatre éléments y manquent; l'air marécageux en eſt mal ſain, le mauvais goût de l'eau me

force d'en boire de Briſtol auſſi chere que le vin ; faute de bois, on y brûle de la tourbe. La terre n'y paroit qu'un bourbier deſſeche par des digues toujours prêtes à rompre. Un travail aſſidu & penible les ſoutient, ſur-tout pres de Harlem, on y paſſe ſur une écluſe où la mer eſt plus haute d'un côte que de l'autre. Cette ville n'a de remarquable que le grand bruit des orgues de ſon Egliſe dont les tuyaux ont la groſſeur d'un homme.

Trois lieues au-delà regne Amſterdam capitale entourée de trois larges canaux bordes d'arbres qui laiſſent l'eſpace d'une rue & d'un trottoir juſqu'aux maiſons decorees de marbres, de peintures & de riches tapis; mais la propreté la plus ſcrupuleuſe y brille plus que le vrai goût d'architecture. Là, trois cents mille habitants toujours en action, raſſemblent par induſtrie les treſors de deux mondes. Quantité d'edifices publics y charment la vue ; on n'oſe les couronner de hauts clochers, les fondements s'appuient ſur un terrein trop ſablonneux. Dans un de leurs temples ſe voit le tombeau de Ruiter qui de Matelot devint Amiral. Apres avoir ſoutenu dix voyages aux Indes & huit batailles

navales, il fut tué dans les mers de Sicile en combattant contre notre Duquesne, autre héros de fortune ; il en est peu d'une autre sorte dans la marine : ce métier veut une pratique continuelle que l'attachement de nos gens de qualité pour les plaisirs & pour la Cour ne permet gueres. Les Hollandois doivent à leurs forces maritimes de grandes possessions en Asie. Pour se conformer aux expressions emphatiques du pays ils y prennent ces titres „ Souverains de „ Java, Amboine & autres Isles, Commandeurs „ de toutes les mers du monde, Protecteurs „ des Rois & Princes de l'Europe, Modérateurs „ suprêmes de toutes les affaires de la Chré- „ tienté. „ Leur Compagnie des Indes a cinquante navires en mer, cinquante mille hommes de troupes de terre, gagne des sommes immenses, & la nôtre a toujours perdu depuis dix ans qu'elle fait ce commerce.

Je croyois ne rencontrer de mendiants ni en Angleterre, ni en Hollande, il y en a par-tout, & pour l'honneur & le bonheur de l'humanité on n'en devroit voir nulle part qu'aux hôpitaux destinés à les nourrir. Dans Amsterdam se retrouve aussi, au milieu de beaucoup de

Religions permiſes, les querelles de parti qui nous déſolent depuis long-temps ; neuf Egliſes Janſéniſtes & treize Moliniſtes s'y ſont établies. Ces controverſiſtes ne s'allient point entr'eux & ſe déteſtent plus qu'ils ne haïſſent les Calviniſtes & les Luthériens. Le deſir que tant de ſectes tolerées ont réciproquement de s'édifier contribue peut-être à maintenir ici des mœurs ſeveres. Les ſpectacles y ſont rares, les plaiſirs peu recherchés : l'amour y trouve ſans doute ſa place ; mais ſon ardeur ſubjugue à peine le froid & la vertu des belles. L'oiſiveté n'oblige point leurs époux à chercher des amuſements hors de leurs foyers. Ils regrettent trop les moments derobés aux affaires.

Chez un de ces laborieux Banquiers, j'ai eu le bonheur de rencontrer trois hommes de mérite en divers genres ; Mrs. de S. Sauveur Conſul de notre Nation (*b*), Tronchin fameux Médecin, & le Chevalier de Jaucour, auſſi connu par ſon ſavoir que par ſa naiſſance. Il voyage ſans faſte & n'en eſt que plus reſpecté. Ces ſages daignerent ſacrifier un de leurs moments a nous montrer le cabinet de

(*b*) A préſent à Peterſbourg.

M. Grankam riche en tableaux Flamands, poſſeſſeur du plus beau morceau de Wanuzzen (c) que j'aye vu : les Manufactures de Soieries, la belle Maiſon de Campagne de M. Pinto homme de lettres & de goût, & l'Hôtel de Ville bâti ſur treize mille pilotis, en belle architecture moderne de cent dix pas de longueur ſur quatre-vingts de large, mais trop baſſe. La garde bourgeoiſe fait la nuit ſa ronde autour de cette maiſon dépoſitaire des ſommes immenſes de la banque. Les ſalles obſcures y ſont ornées des portraits des principaux Bourguemeſtres peints en partie par Wandick, Rembrandt & Rubens. Les Senateurs élus par le peuple gouvernent la ville & envoient des députés, ainſi que les ſix autres provinces, aux Etats provinciaux qui en envoient enſuite à la Haye aux Etats généraux. Le Stadhouder, dont la dignité eſt héréditaire même juſqu'aux filles, n'y a point de voix, mais beaucoup de crédit. Il gouverne par influence ; envain voudrois-je vous faire comprendre cette ſorte d'autorité, on m'aſſure qu'elle ſe ſent même très-vivement, & ne peut s'expliquer. Avant la derniere guerre les mêmes

(c) Excellent Peintre de fleurs.

familles

familles qui se conservoient tour à tour les places électives de Bourguemestres, destinoient aux armes la jeunesse dépourvue de toute capacité pour les affaires & sans émulation. L'ignorance régnoit dans les troupes, la discorde au senat : pour l'en bannir ils prirent des fers. La province d'Amsterdam vouloit conserver l'ancienne République, les autres l'emporterent & remirent à leur tête la Maison d'Orange. Le bon ordre qu'elle voudroit mettre dans l'Etat n'a point fait baisser les denrees excessivement cheres ici ; les impôts nécessaires à l'entretien des digues excedent le revenu des terres, & le commerce y tombe par la foule des gens qui s'en mêlent par toute l'Europe. Les habitants d'Amsterdam pensent eux-mêmes que la splendeur de leur pays déjà dechue, ira toujours en declinant ; mais le port au coup d'œil, n'annonce point cette chûte : des vaisseaux de toutes Nations y portent l'abondance.

En voguant hier vers la Nort-Hollande, nous admirions la foret de mâts qui couvroit le rivage. Pour le gagner nous voulûmes essayer de la seule voiture jadis en usage ici ; imaginez-vous un corps de carrosse sur un traîneau pareil

à ceux qui transportent les marchandises dans les villes de commerce. A présent, plusieurs achetent du Gouvernement la permission d'avoir des roues ; mais les traîneaux subsistent toujours. Nous nous servîmes d'une de ces voitures ; un grand cheval à collier, mené à pas de bœuf par un homme à pied à la portiere, nous tira en arrachant le pavé jusqu'au rivage ; mais un joli bateau que nous y primes nous conduisit légérement à Sardam village où le Czar Pierre a passé deux ans déguisé en charpentier pour apprendre la construction des vaisseaux de guerre. Un jour Sa Majesté prit par mégarde les outils d'un de ses brutes compagnons qui s'en vengea par des injures : ce Monarque-Ouvrier, loin de s'en plaindre avoua son tort & voulut être puni. Que ne devoit-on pas attendre d'un Prince aussi juste que courageux. On peut, aux lieux que je decris, lui rendre l'hommage dû à ses vertus, y baiser les traces de ses pas. Les rues pavées de briques y sont plus propres en tout temps que la vaisselle la mieux lavée. Les femmes y transportent sur le dos leurs maris quand elles n'ont point de pantoufles à leur donner pour

les empêcher de salir le plancher. On écure jusqu'aux étables à vaches, où leur queue est retroussée de peur qu'elles ne la salissent. Les servantes par toute la Hollande ne voudroient point d'un maître qui ne permettroit pas de porter le samedi tous les meubles au grenier pour laver la maison du haut en bas, & chaque jour les vitres, les murailles dedans & dehors ; on les repeint souvent, & les volets & chambranles des portes pour leur conserver un air de nouveauté. Les petits carreaux de fayance qui tapissent l'auberge où nous logions à Sardam, plaisent à la vue, & les perches, les anguilles cuites à l'eau qu'on y mange charment le goût. C'est ce qui s'appelle Water-fish.

Après le diner, nous allâmes voir une multitude de moulins à papier, à scier des planches, à broyer la moutarde & toutes sortes de grains. Ici les machines agissent comme des hommes, & les hommes comme des machines. L'épaisse structure du peuple ne semble point faite pour penser. En avançant dans la Nort-Hollande, on trouve par-tout la même industrie, la même propreté, le

même goût pour le jardinage. Les habitants du Nord aiment tant les fruits & les fleurs dont la nature leur eſt avare, que les regiſtres d'Alcmaer diſent qu'en 1737. une vente publique de cent vingt oignons de tulippes monta à deux cents mille livres. Ces Bataves preſque créateurs de la terre qu'ils cultivent, l'accroiſſent aux dépens de Neptune & la conſervent malgré lui. Quand l'onde en fureur paſſe ſur les digues, là, leur induſtrie en arrête l'effort par un nombre infini de grandes voiles qu'ils oppoſent aux flots; & ſans doute quelques paroles magiques. Chaque contrée à ſes fables. Ils pretendent qu'au quinzieme ſiecle une troupe de jeunes filles prirent dans des roſeaux au bord du Zuiderzée une femme marine, lui apprirent à filer & à faire la revérence; mais que malgré leurs ſoins & leur babil, elle reſta muette comme un poiſſon. Ce terrein merveilleux donna naiſſance à la maiſon d'Horn & à Schoutten qui ſans être ſorcier fit le tour du monde, & découvrit en 1616. au-delà du détroit de Magellan, un paſſage qui porte ſon nom. Voilà tout ce que j'ai raſſemblé dans ce canton. Nous allons à Utrecht faire une nouvelle récolte pour vous en faire part à notre retour à la Haye.

DOUXIEME LETTRE.

A la Haye ce 4 Juillet 1750.

J'En ſuis à notre voyage d'Utrecht, ma chere Sœur. Pour joindre cette ville en partant d'Amſterdam on fait huit lieues ſur un large canal environné de jolies maiſons de campagne, & trois lieues avant d'arriver on le voit exactement borde des deux côtés de châteaux peints, de ſtatues dorées, de grottes en rocailles, & de charmilles taillées au croiſſant. Oui, pour voguer aux demeures des Fees, les Romanciers n'imaginent point de plus riants rivages.

J'avois beſoin de ces enchantements pour charmer mes ennuis. La voiture d'eau me paroit toujours triſte & lente : chacun me dit, la tranquillité y régne, je réponds, on en jouit encore mieux au tombeau, & nul ne veut l'y chercher.

Apres avoir ainſi cheminé douze heures ſans mouvement nous arrivâmes donc à Utrecht, patrie de la ſavante Schurtmann, morte à cent

ans dans l'autre ſiecle : ville célebre par ſon dernier congrès, ſon cours magnifique, la place de S. Jean, la Cathedrale & le théâtre Anatomique où l'on conſerve un canot d'ecorce d'arbre long & pointu qui contient un petit Eſquimau dans l'attitude où il fut pris au détroit de Davis, lié dans un trou au milieu de ſon bateau, de façon qu'il ſemble en faire partie : le reſte eſt couvert & peut ſe renverſer ſans que l'eau y pénétre. Comme le mot *centaure* nous préſente l'idée d'*homme-cheval*, il en faudroit un pour ſignifier *homme-bateau*, tel que notre très petit navigateur armé de deux courtes rames. Ses dents, ſes cheveux, ſon bonnet exiſtent encore. Quand il ſe vit en mains étrangeres, dit ſon hiſtoire, il ne voulut plus manger & mourut de douleur.

Près de cette relique, on montre dans une grande ſalle, l'intérieur & l'extérieur du temple de Salomon, tel que le dépeint l'Ecriture. Hors de la ville eſt un Couvent qui renferme huit Chartreux en fuite pour le Janſéniſme. Le P. le Sellier Capucin, homme d'eſprit, vit retiré dans la ville avec un de ces anachoretes qui a paſſé dix-neuf ans dans la Nort-Hollande,

ſeul & nourri de lait par indigence, il s'en porte fort bien. Notre promenade avec eux fut la premiere que je fis de ma vie entre un Chartreux & un Capucin. Il nous accompagnerent juſqu'au fauxbourg, où nous vîmes la fameuſe manufacture à filer la Soie, de Wanmole, qui d'un ſeul moulin à eau, fait mouvoir quinze cents dévidoirs & remplit les baſſins d'un ſuperbe jardin orné de ſtatues de marbre & de grottes de coquillages les mieux aſſortis. La plus grande eſt en colonnades, chapiteaux, corniches, dômes ornés de buſtes, de monſtres, de cornes d'abondance remplies de fleurs, de fruits, le tout repreſenté au naturel en nacre, pierres precieuſes & corail. Les caſcades, les jets d'eau qui en ſortent font un merveilleux effet, & les parterres ſablés de porcelaine briſée forment en ces beaux lieux un émail tres-agréable.

Après les avoir parcourus, nous prîmes pour retourner à la Haye une caleche qui nous mena par un chemin ſerré au bord d'un canal où l'on tombe ſi le cocher eſt mal adroit. Le nôtre nous fit paſſer auſſi vîte que le vent cent ponts étroits ſans garde-foux. Nous gagnâmes

ainſi à bon port un beau village où Myladi Olderneſſ, pour ſe promener, ſans doute, eut la bonté de venir nous prendre avec une barque dorée de la Republique, un excellent dîner, de la muſique & la meilleure compagnie. Vous jugez que les ſix lieues qui nous reſtoient à faire nous parurent courtes ; & en arrivant, quoiqu'il fut tard, malgré mon négligé exceſſif, la compagnie m'obligea d'aller au concert public où je reçus l'accueil le plus flatteur. Apres la muſique Italienne nous fumes encore invités à un immenſe ſouper. Les plaiſirs, vous le voyez, ne me manquent pas ; mais je leur manque. Tant de biens me demandoient plus de force ; le ſommeil m'en rendit pourtant aſſez pour viſiter le lendemain un Baron de Groningue curieux à voir : il n'a point quitte ſa robe de chambre depuis dix-neuf ans. La crainte qu'on ne veuille l'empoiſonner le rend farouche ; mais à la recommandation de Mylord Cheſterfield qui l'a aſſuré que je ne reſſemble point à une Brinvilliers, il daigna me recevoir. J'arrivai donc dans ſon beau jardin, j'étois fort parce, M. Dairoles Miniſtre d'Hannovre me donnoit la main, & mettoit en doute ſi le Baron voudroit

paroitre. A l'inſtant il ſortit de ſa grotte d'un air ſauvage qui s'adoucit en s'approchant. Ma figure benigne le raſſura. *Muſe*, me dit-il, *mon idée ſur vos traits ne vous reſſemble point ; quoi ? l'étude n'a point flétri vos charmes ! quelle agréable ſurpriſe !* Vous jugez de ma réponſe ; il mit le comble à ſes galanteries en me récitant par cœur la moitie de mes Amazones.

Pour diſſiper l'etonnement que je lui marquai ſur le choix des pieces dont il chargeoit ſa memoire ; il me dit : *Votre Tragedie dans le goût grec me charme par la ſimplicité du ſujet.* ,, M. le Baron, m'écriai je, vous l'aimez par ,, ſes defauts ; ceci reſſemble à l'amour ; puiſſe ,, votre indulgence pour les perſonnes que le ,, Comte de Cheſterfield vous recommande, ,, vous donner le même aveuglement pour tous ,, mes Ouvrages. ,, Après ce preambule, il me fit aſſeoir, ſe tint debout loin de moi & m'étonna par ſa mémoire, ſa volubilité, ſes connoiſſances infinies ſur la littérature ancienne & moderne en toutes ſortes de langues, même ſur nos nombreuſes & inutiles brochures. Je l'ecoutai une heure & pris congé de lui, bien réſolue de vous en entretenir.

On veut absolument m'arrêter ici pour une brillante pêche de Saumon qu'on doit faire sur la Meuse. J'ai peine à résister ; mais mon Mentor qui doit avoir plus de force, me presse de retourner au pays de Caux où ses affaires l'appellent. A mon arrivée je vous rendrai compte du reste de mon voyage.

TREIZIEME LETTRE.

A Tosse ce 20 Juillet 1750.

NOus voilà bien plus près de vous, ma chere Sœur, mais trop loin ne pouvant encore aller vous joindre. Le petit château de mon beau-pere, après la vie agitée dont nous sortons, me paroît fort solitaire. J'ai tout le temps de rassembler mes idées & de vous dire ce qui m'a frappé la vue en revenant ici.

Nous partîmes de la Haye le 8 à midi. Plusieurs Dames eurent la bonté de venir me dire adieu, & l'air sincere des politesses dont elles m'accablerent me donna mille regrets ; mes yeux

ſe mouillerent ; je montai triſtement en caleche. Bientôt arrivés à Rotterdam, nous nous y embarquâmes le ſoir dans un yacht pour éviter d'aller en chariot de poſte rejoindre notre carroſſe au Mordik. Après avoir paſſé ce bras de mer la nuit, nous reprimes au point du jour la poſte ; traverſâmes Anvers, Malines & arrivâmes à quatre heures après midi à Bruxelles le long d'un large canal bordé de belles avenues. Notre courſe rapide m'avoit donné la migraine, le ſouper la calma, le lit m'en guérit, & le lendemain nous parcourûmes les remparts de la ville : la plaine qu'ils dominent en rend la vue fort agreable. La place de l'Hôtel de ville eſt ſpacieuſe. Ce bâtiment gothique ſoutient une tour de trois cents ſoixante pieds & contient une vaſte ſalle des Etats parée de ſuperbes tapiſſeries ; l'une repréſente l'abdication de Charles V. & non ſes regrets ni la joie de ſon fils Philippe II. qui prend poſſeſſion de l'Eſpagne & des Pays-bas. On voit de l'autre côté l'etabliſſement de la Toiſon d'or par Philippe le Bon. La Cathédrale fort ornée, ainſi que toutes les Egliſes de Flandres, conſerve un beau tableau de Rubens,

Jesus-Christ prêchant ses Apôtres. Le château de l'Archiducheſſe a eté brûle ; mais ſur les colonnes qui entouroient la cour, les ſtatues de bronze des anciens Comtes de Flandres ſubſiſtent encore. Le Prince Charles habite un palais antique plus grand que commode. Cette Alteſſe eſt mieux logee à l'Opera : ſon balcon bien imaginé fait face au théâtre, de façon qu'en ſe chauffant, on voit tout ce qui s'y paſſe dans la glace de la cheminée. La ſalle ſpacieuſe a quatre rangs de loges. Le concert public Italien où nous fûmes eſt fort reſſemblant à ceux de nos Provinces. Les belles Dames du pays ſont, dit-on, en campagne. Un Libraire nous a montré des cabinets de la Reine Chriſtine ornés de figures de pierres precieuſes. Un des deux renferme une pendule dont un lion de bronze garde l'entrée : ſes yeux de diamants ont un mouvement relatif au balancier ; un carrillon ſort de ſa gueule, & ſon pied bat les heures. Les Comtes d'Aremberg, Taxis, d'Egmont, Grimbergue, ont de beaux hôtels en cette ville. Dans les fontaines publiques on en remarque une ou quatre Nymphes verſent l'eau par leur ſein que leurs doigts preſſent ;

une autre où un enfant pisse avec effort l'eau qu'il donne. Cette attitude singuliere lui valut de magnifiques habits de divers Princes. Louis XV. même dans la derniere guerre, en donna un très riche au petit Maniquet, c'est ainsi qu'il se nomme.

Ne connoissant que l'extérieur de Bruxelles, je ne vous dis rien des mœurs de cette capitale. En la quittant, nous allâmes à Enghien. Ce château du Duc d'Aremberg n'a de remarquable que ses jardins vastes & bien plantés. Le Duc travaille encore à l'embellir. Une colonnade élevée au milieu des eaux sur un pain de sucre découvre presque toutes les allées du parc qui y aboutissent & forment un charmant point de vue. Nous parcourûmes avec plaisir ces lieux enchantés, & reprîmes la poste pour Tournai belle & grande cité qu'habiterent jadis quelques-uns de nos Rois. Le canal qui la traverse a de plus que ceux des autres villes, une balustrade de fer pour garde-foux & des arbres aux deux bords qui forment une jolie promenade. La Cathédrale est grande, a cinq clochers & de riches chanoines. Les fortifications en furent endommagées dans la derniere guerre.

On montre l'endroit de la brêche où une ancienne Princeſſe d'Epinoi reçut jadis une bleſſure au bras en défendant la place pour ſon époux malade. Je n'oublie pas les traits de bravoure des Dames qu'on me raconte ; mais un ſeul jour paſſé à Tournay, ne me permet pas de vous parler des habitants.

En traverſant les campagnes de la Flandres, ce vaſte cimetiere de preſque toutes les troupes de l'Europe, on ne voit au lieu de châteaux que des Abbayes. Nul pays n'en a tant, ni de ſi hauts clochers, ni un ſi grand nombre de villages ornés, & de villes bien bâties. Douai en eſt une jolie & bien fortifiée. Nous vîmes à Arras une place capable de contenir dix mille hommes en bataille. Si les colonnes qui l'entourent étoient plus hautes & mieux proportionnées, ce ſeroit une enceinte remarquable.

Aux lieux où nous arrivons je demande toujours s'il n'y revient point d'eſprits ; auſſi-tôt on m'en raconte une hiſtoire épravante : enſuite je m'informe des miracles ; vous penſez bien qu'Arras m'a montré la ſainte Chandelle apportée par la Vierge au douzieme ſiecle à l'Evêque Lambert pour guérir une fiévre qui

dévoroit ſon troupeau. On en avale quelques gouttes, la guériſon ſuit & le remede eſt intariſſable. Chaque lieu ſe vante d'une protection particuliere du Ciel. A Douai une Hoſtie tombée ſe releva jadis, & Jeſus-Chriſt reparut au berceau ſur l'Autel, homme fait ſur la Croix, & reſſuſcité ſur l'arc-en-ciel qui la couronne : à Tournai, S. Martin redonna la vie à un mort. Tous les Princes portent leur offrande à l'image miraculeuſe de Hall. Henri VIII. peu avant de ſe ſéparer de l'Egliſe gratifia cette Vierge d'un Soleil de vermeil d'un poids immenſe : les Proteſtants même ont recours à l'étole de S. Hubert contre la rage : ſans la diminuer on en tire ſans ceſſe des fils qu'on inſere dans la peau comme pour inoculer la petite vérole, le mal ſe guérit ainſi ſans retour. A Tongres S. Materne Evêque, mort en 128. âgé de cent quinze ans, eſt cru fils de la veuve de Naïm reſſuſcité par Jeſus-Chriſt. Les miracles de Lille, grande & belle ville, ne me reviennent point à la mémoire ; notre chemin ne nous y conduiſoit pas pour nous rendre ici ; mais nous y fîmes un voyage dans la guerre précédente, en allant voir le camp

de Dunkerque. Je vous parlai alors du port de cette ville & des marais de S. Omer.

Dans un amas d'eaux qui de tous côtés s'y rendent, ſe trouvent des iſles flottantes : on les tire par une corde à ſon gré comme des bateaux ; l'arrangement qu'on leur donne, le beau verd qui les couvre, la quantité de beſtiaux qui y pâturent, forment un ſpectacle que je me rappelle ici volontiers. Nous comptions retourner inceſſamment à Paris ; mais la goutte de mon compagnon de voyage nous enchaînera quelque temps ; pour la chaſſer plus vîte, je l'exorciſe ainſi :

Quitte nos toits, goutte maudite,
La ſageſſe y fixe ſa cour.
Va, redoutable paraſite,
Ronger l'opulent qui t'irrite
Par le vin, le luxe, & l'amour.
Ce ne fut point au ſein d'un Scythe,
Mais bien au lit d'un Sybarite
Que jadis tu reçus le jour.
Que viens-tu faire en ce ſéjour ?
L'exercice, un repas d'Hermite,
En chaſſent l'humeur qui t'excite ;

L'étude

L'étude en bannit à ſon tour,
L'ennui qui rend par-tout viſite.
L'amitie fille du merite
Ici nous charme, & nul detour
N'y maſque un dehors hypocrite :
Sans voluptés & ſans atour,
Le plaiſir dans nos bois habite,
Tu te mépreuds, goutte maudite,
Fuis de nos foyers ſans retour.

Je tâche d'amuſer votre ſolitude, & le plaiſir de vous ecrire enchante la mienne. Si je vous avois, j'oublierois qu'on peut être mieux que dans un coin du pays de Caux où je gèle ſouvent malgre l'eté. Adieu, puiſſe cette immenſe Lettre vous faire perdre ſans regret un de ces moments que je voudrois paſſer avec vous !

QUATORZIEME LETTRE.

A Dieppe ce 30 Juillet 1750.

POur achever de guérir la goutte, ma chere Sœur, nous ſommes venus paſſer quelques jours dans notre petit palais maritime. Notre amuſement eſt d'en orner le jardin d'une ſtatue de l'Amour; le loiſir de la ſolitude me la fait chanter, & me donne l'envie de vous envoyer mes rimes. J'habille des ornements outrés de la poéſie une vérité que vous aimeriez peut-être mieux toute nue.

Une Fée, au bord de nos mers
Fit un réduit où la verdure
De Flore emprunte ſa parure
Et ſemble braver les hyvers.
Dans les échos l'onde y murmure.
Les chants de l'habitant des airs,
Y forment de brillants concerts.
Un mont où l'art ſert la nature,
Y préſente en architecture

Cent portiques d'arbriſſeaux verts :
Oui, pour y charmer la ſageſſe
La Fee épuiſa ſon adreſſe ;
Mais qui peut reſiſter aux Dieux !
L'Amour enfin s'en rendit maître,
Sous des myrthes dans ces beaux lieux,
Son image vint à paroître :
Bientôt par de plus doux ſoupirs,
Gémit la tendre tourterelle ;
Tous les cœurs forment des deſirs,
Tout prend une forme nouvelle ;
Les vents ſe changent en zéphyrs,
La roſe naiſſante eſt plus belle,
L'air ſe rechauffe, & l'oranger
Ne s'y trouve plus étranger.
La bergere de ce boccage,
Sourit, folâtre, & moins ſauvage,
En eſt plus chere à ſon berger.
Que dans ces paiſibles retraites
Leurs ardeurs toujours ſatisfaites,
Se renouvellent ſans changer !

Avant que de quitter le rivage que je vous decris, je viens de répondre au beau preſent que Mylord Cheſterfield m'a envoyé : ce ſ..t

les buſtes des quatre plus grands poëtes d'Angleterre, Mylton, Dryden, Pope & Shakeſpear; liſez mon remerciement trop peu digne, par malheur, de ſon attention flatteuſe.

A MYLORD CHESTERFIELD.

J'attendois mon retour ici, Mylord, pour vous rendre graces des dons précieux que vous eutes la bonté de m'annoncer en Hollande. La ſolitude, diſois-je, me fournira des expreſſions dignes du ſujet. J'eſpérois que vos grands hommes m'apprendroient à répondre à un de ceux qui les apprécie le mieux, & qui joint à leur mérite littéraire celui d'homme d'état & de citoyen de toutes les Nations. Dans cette idée je reprochai vivement à ces buſtes célebres d'avoir paſſé la mer ſans le vôtre; je préférerois, leur dis-je, à la repreſentation de vous autres Morts fameux, l'image de l'illuſtre Vivant qui vous envoie. Ses traits me rappelleroient ſans ceſſe ſes marques de bienveillance, & l'eſpoir de jouir encore un jour des charmes de ſa converſation. Mylton, avec des yeux éteints qu'anime toujours une ame inſtruite

du paſſé & de l'avenir (comme le ſont ordinairement ces inſpirés juſques dans l'empire des ombres) me répondit ainſi ; (ſes trois compagnons l'écoutoient avec reſpect.)

Vous, qui ternîtes mes merveilles,
De vos deſirs immoderés
Ne fatiguez plus mes oreilles.
Les Grands, ſous des lambris dorés,
De Cheſterfield ont la peinture ;
Mais ſes traits par-tout révérés,
Ne ſont point faits pour la parure
Du toit ſimple où vous demeurez.

Je crus que le tort que j'avois fait à ce grand Poëte lui dictoit ces vérités dures ; mais je n'eus gueres plus de faveur des autres.

Dryden en riant s'écria,
Quoi ! foible Muſe, ta folie
Eſt d'imaginer qu'un génie
Dont la ſagacité régla
Les intérêts de ſa patrie,
Qui vient de bannir la manie

Du vieux ſtyle (*d*) qu'elle adopta
Pour calculer l'an qui varie ;
Qui, loin de la Cour qu'il orna,
Cheri des arts qu'il protégea
Brille par ſa philoſophie,
De tes deſirs s'occupera.
Rentre en toi-même & t'humilie.
L'Auteur d'Hamelet ajouta,
Un ſage m'envoie en Neuſtrie
Pour guider tes chants qu'il goûta.
Abandonne-tu Calliope
Pour Melpomene ? ah ! crains déjà,
Qu'au trot ton Pégaſe ne chope ;
Dans ce travail de Pénélope,
Evite Charybde & Sylla :
Fuis les Madrigaux d'Opera
Et les ſentences par ſyncope
Que jadis le bon goût ſiffla.
Sur les enclumes du Cyclope
Refais tes vers que chez Procope
Le juſte cenſeur critiqua :
Sous la fable qui l'enveloppe

(*d*) Mylord Cheſterfield a le plus contribué à la réformation du Calendrier Anglois.

Qu'au dénoument ton plan galope :
Aux noirceurs de Catilina
Prefere la tendre Merope,
Rodogune, Alzire & Cinna.
Dans l'albâtre qui s'anima,
Sous une figure d'Eſope,
Une autre voix m'apoſtropha.
Tout eſt bien, dit le fameux Pope,
Et ſans deſirer au-delà
Jouis des faveurs de Stanhope (e) :
Ta vanité s'en nourrira.

Je crus ſur leur parole, Mylord, que de demander votre portrait étoit trop oſer. Je me borne donc à vous faire mes très-humbles remerciements, & pour publier ma vénération pour vos preſents & pour les grands Auteurs qu'ils repréſentent, je les deſtine à l'ornement de ma petite bibliotheque de Paris. Mon empreſſement pour m'y rendre, n'empêche pas que mes ſentiments ne s'accordent avec les vôtres, Mylord, quand vous daignez me ſouhaiter à Londres ou à Greenwich. L'envie

(e) Nom de la Maiſon de Mylord Cheſterfield.

d'y retourner m'occupe ſouvent & me donne l'eſpoir de vous y aſſurer de nouveau de ma reſpectueuſe reconnoiſſance, &c.

La premiere Lettre que vous m'écrirez adreſſez-la-moi à Forges. En nous en retournant à Paris j'y boirai des eaux pour me rafraîchir & paſſer en campagne le reſte de l'automne.

QUINZIEME LETTRE.

De la ſeconde Saiſon de Forges 1750.

NOus puiſons depuis huit jours aux ſources de la ſanté, ma chere Sœur, la foule n'y eſt pas ſi grande que dans la premiere ſaiſon. Par politeſſe, plus que par curioſité, chacun s'empreſſe à me faire des queſtions ſur mon voyage, & n'écoute gueres la réponſe; ainſi va le monde. Souvent le lendemain les mêmes perſonnes me font les mêmes demandes. J'y fais même réponſe qu'on a peut-être peine à croire; l'ignorance rend les hommes trop crédules ou trop peu; & quand on leur raconte des choſes fort

éloignées de leurs uſages, ils en doutent preſque toujours.

Ou leur confiance paroît plus aveugle, c'eſt dans les louanges & les remedes qu'au hazard on leur prodigue. Le premier de ces antidotes calme les foibleſſes d'eſprit nées de la vanité; l'autre, les maux du corps par l'eſpoir de les guérir.

Comme les maladies infinies qu'enfante l'intemperance amene de toutes parts du monde aux eaux, & que nul n'a le courage d'y chercher le vrai remede dans la ſobrieté & le travail, tous preferent de ſe ſoumettre au caprice des Medecins qui y regnent ſouverainement. Leur peu de connoiſſance d'une machine à regler dont ils ne peuvent examiner le dérangement que quand la mort en arrête les reſſorts; leurs diverſes opinions ſur les moyens de retarder notre fin & de remettre l'équilibre dans les liqueurs, font que j'ai peine à ſuivre exactement leurs ordonnances. Ainſi je bois l'onde minérale ſans la préparation uſitée des ſaignées & des purgations, & m'en trouve bien. Je dine beaucoup & ſobrement chez moi, rarement chez les autres où les convives auſſi nombreux que les mets animent trop l'appétit.

La compagnie eſt également agréable & moins dangereuſe à la promenade. Là, pour en meriter la bienveillance, je marche & danſe même tant qu'on veut : voilà mon régime. Celui de nos Dames eſt tel qu'à Paris, ces belles ſont auſſi embarraſſées de tuer le temps dans l'inaction & auſſi ſoigneuſes de leur parure, même les dévotes. La ſeule difference apparente eſt que celles ci ſont ſans rouge, veulent une chere plus recherchée, des ſieges plus commodes, & vont tous les jours à la Meſſe ; mais leur intérieur peut être très different des mondaines, & je n'en doute pas : il eſt plus facile de devenir réellement ce qu'on veut paroître que de porter un maſque qui laiſſe toujours appercevoir les taches qu'il cherche à diſſimuler. La vérité aſſure tout ce qu'on éleve ſur ſes fondements ſolides ; les impoſtures au contraire cherchent à ſe ſoutenir l'une par l'autre & tout l'édifice s'écroule ; revenons à nos eaux minérales peut-être auſſi ſalutaires ; mais moins agréables que celles des pays étrangers. Les Dames Angloiſes trouvent mille amuſements à Bath & à Thumbridge & des logements bâtis exprès pour les recevoir ; comédies, bals, caffés, muſique,

tout y raſſemble non-ſeulement les infirmes, mais encore les gens qui cherchent à perdre leur ſante dans les plaiſirs. Forges en offre rarement, eſt mal ſitue, les maiſons y ſont etroites & peu commodes : enfin ce ſont les habitations des bourgeois du lieu un peu étendues pour les louer aux etrangers. Mais vous me demandez la vie qu'on y mene : Vos remerciements flatteurs ſur mes longs récits, & mon loiſir me permettent d'emprunter le ſtyle des Muſes pour vous ſatisfaire.

O Vous ! dont le tendre ſuffrage
Anime aujourd'hui mon pinceau,
Puiſſe-t-il vous rendre l'image
Des paſſe-temps de ce hameau !
Pour y ſuivre la loi commune,
Sans ſoif on y boit beaucoup d'eau ;
Par une viſite importune
Chacun ſe rend un compliment
Qu'au même inſtant le cœur dement.
Malgre cette fauſſe apparence
On ſe plairoit en ce ſejour,
Si la fâcheuſe mediſance
N'y flattoit l'envie a ſon tour.

Nos buveurs d'eau comme à la Cour,
Se critiquent sans se connoître,
S'abordent, & pour entretien
Se parlent & ne disent rien.
Tels que les habitants du cloître
Vivent ensemble sans s'aimer,
Partent souvent sans s'estimer;
Mais de la médaille tournée
Considérons le beau côté;
Voyez quelle diversité
Abrege en ces lieux la journée.
Pour occuper la matinée
Chacun boit sans nécessité;
Le jeu, la danse, la gaieté,
Y rempliſſent l'après-dinée.
Sous des toits où la vanité
A l'utile se voit bornée,
Par le goût & la propreté
La bonne-chere est rafinée;
La table en sa simplicité
Par l'exercice assaisonnée,
Sans art se change en volupté.
Ainsi le laboureur gîté,
Sous sa cabane environnée
De l'orge qu'il a moissonnée,

Las du fardeau qu'il a porté,
Savoure un repas apprêté
Par la Baucis que l'hymenée
Reunit à sa destinée :
La faim, dans sa frugalité,
Rend son ame plus fortunée
Que le festin le plus vanté
N'enchante un Crésus degoûté.
A Forges, la nature ornée
Par sa noble rusticité,
Charme une femme importunée
Du faste & de l'oisivete ;
Pour y trouver la liberté,
Une Abbesse d'ennui fanée,
Y vient sans besoin chaque année ;
Les Grands dechus d'autorité
S'y plongent dans l'obscurité.
Ici la jeunesse effrenée
Par les plaisirs est amenée :
L'amour y conduit la beauté,
Et la vieillesse surannée
En vain y cherche la santé.

Dès que je serai dans la capitale, ma chere Sœur, je vous promets de ne vous plus accabler

de mes vers. Vous vous êtes peut-être repentie de m'en avoir demandé. Les nouvelles intarissables du pays où je vais, ou plutôt les expressions de mon amitié, si je ne craignois de vous en fatiguer, suffisent pour remplir mes Lettres. Adieu.

LETTRES
SUR
L'ITALIE.

SEIZIEME LETTRE.

De Turin ce 25 Avril 1757.

Vous desirez, ma chere Sœur, un récit de mon voyage d'Italie tel que je vous en fis un il y a sept ans de celui d'Angleterre. Je fus toujours esclave de ma parole ; mais la tâche est plus longue & plus difficile ; des critiques

de tout genre parlent de ce beau pays ; qu'ajouterois-je à leurs recherches ? Si je me borne à vous faire mon hiſtoire, notre amitié vous la rendra intéreſſante ; mais vous ennuyerez ceux à qui vous voulez lire mes Lettres. Il eſt vrai que l'affectation de parler toujours de ſoi, traitée de vanité dans toute autre occaſion, doit perdre cette épithete dans une correſpondance qui n'a d'autre but que de ſe communiquer l'une à l'autre les choſes qui nous concernent & nous affectent le plus. Tâchons donc, en vous inſtruiſant de ce qui me regarde, de vous amuſer des merveilles dont je ſerai le plus frappée. Cent perſonnes regardent le même objet & l'enviſagent ſous divers points de vue ; puiſſe ma maniere de voir, ajouter quelqu'agrément à vos lectures ſur les lieux que je ſuis en train de parcourir !

La derniere fête de Pâques M. du Boccage & moi nous partîmes déjà fatigués des préparatifs du voyage, blâmés de ceux qui nous connoiſſent une ſanté délicate, fâchés de quitter nos amis & la maiſon charmante que nous habitons, pleins du deſir de voir des choſes nouvelles, & malgré l'inquiétude des dangers de

de la route, fort empreſſés de partir. Vous connoiſſez ces mouvements contradictoires. Dans ce tumulte de nos idées & des embarras de Paris, nous le traversâmes en ſilence. A peine avions-nous paſſé la porte que le vent, la grêle, la neige nous inondent juſques dans notre carroſſe à l'Italienne. On nous l'avoit garanti bon pour mille lieues; nous crûmes du moins que ſi les charnieres joignoient mal, le train ne romproit pas ſi-tôt. Dès la premiere poſte une petite roue caſſe, deux heures ſe paſſent à la raccommoder, quel début de voyage! Du temps des augures nous ſerions retournés ſur nos pas; mais, dans notre pretendu ſiecle philoſophique, nous gagnâmes bravement Fontainebleau; il fallut y reſter pour y faire faire des roues: jamais jours ne me parurent ſi longs, ne me contrarierent tant, que les deux que nous paſſâmes en un lieu dont la ſituation & le majeſtueux déſordre m'auroient, dans toute autre circonſtance, arrêtée agréablement. Pour me deſennuyer, je m'entretins avec un vieillard qui m'apprit que dès Louis le Jeune, ce château étoit le rendez-vous de chaſſe des Rois: S. Louis s'y retiroit pour prier, & François I. pour

exercer ſon amour des beaux Arts ; il y fit venir de Bologne le Primatice, eleve de Jules Romain pour travailler à l'embellir, & le renvoya à Rome modeler le Laocoon, la Colonne Trajane, &c. Ce Monarque vouloit la mettre en marbre à Fontainebleau. Par ſon ordre la ſtatue équeſtre de Marc-Aurele fut imitée de celle du Capitole & placée dans la Cour des Fontaines conſtruite par Philibert de Lorme : Pillon ſculpteur de la belle Fontaine des Innocents l'orna de buſtes ſous Charles IX. Fréminet, ſous Louis XIII. peignit la voûte de la Chapelle. Henri IV. forma le canal. Chaque Prince s'empreſſa de décorer ce charmant ſéjour ; leurs différents deſſeins en font la belle irrégularité. Je m'y promenai long-temps, attendant toujours le moment de partir & le maître de la poſte m'aſſurant toujours qu'il lui étoit défendu de déſigner la meilleure route pour gagner Lyon. Nous préférâmes, ſans ſavoir pourquoi, celle de Bourgogne, & la trouvâmes bonne. Elle n'a rien de remarquable que Dijon bien bâti, bien peuplé, patrie des Boſſuet, Crebillon, Rameau, Buffon, &c. Les vignobles qui abreuvent délicieuſement toute l'Europe, enrichiſſent le pays

juſqu'à Mâcon, où les Payſannes ſont joliment vêtues; mais la route eſt mal ferrée, & le chemin de Moulins vaudroit peut-être mieux l'hyver; celui de Bourgogne n'entre point à Lyon par une belle porte. De longues rues étroites conduiſent au brillant quartier de la ville; nous y reſtâmes trop peu pour en parler, j'en remets la deſcription à mon retour. Nous y prîmes des voiturins, ſuivant l'uſage, la poſte deviendroit inutile dans des ſentiers rudes & montueux. Une bonne chauſſée nous conduiſit pourtant juſqu'aux Alpes. Nous dînâmes au Pont Beauvoiſin, limite du Dauphiné & de la Savoye, où j'appris à table qu'on y garde cent ans des fromages de lait de chevre, eſtimés au point d'être deſtinés aux noces; que le pain s'y cuit pour un an, au moins pour ſix mois; & que l'habitant des vallées quoiqu'affligé de goîtres, comme ceux des hauteurs, les traite, avec mépris, de montagnards, & ne s'allie point avec eux.

Après avoir franchi les bornes de la France, on parcourt, au bord d'un précipice où mugit un torrent ſerré entre deux rochers, un chemin étroit taillé ſous le roc. Un garde-fou, tantôt

de pierre, tantôt de bois, souvent rompu, fait pour tranquilliser les Princesses qu'on conduit à Turin, y rassure un peu les yeux effrayés. Près de Chambery, le Duc Charles Emmanuel, fit couper dans le rocher, une voute de quatre-vingts pieds de haut, d'un quart de lieue de long, ou d'espace en espace deux voitures peuvent passer : une inscription faite en 1670. éternise le bienfait de ce Prince. Les bonnes actions des Rois se gravent sur l'airain, les nôtres sur le sable, notre gloire en est plus grande, nous faisons le bien sans espoir de récompense ; mais s'agit-il de raisonner ? nous voyageons.

En sortant de ce détroit, où les cavernes qu'on rencontre ressemblent à l'habitation des Gorgones, nous trouvâmes des cascades qui tombent de cent pieds de rochers en rochers & forment des torrents qu'on traverse sans cesse sur des ponts tremblants. On suit ainsi, haut & bas, sur des bords escarpés & pierreux, le cours des eaux qui d'abord creusa ces chemins. Le château de Chambery, où demeuroient les anciens Ducs de Savoye, n'a rien de remarquable. Montmélian est une forteresse détruite :

nous y dinâmes & vînmes coucher à Aigue-Belle par une deſcente étroite & rapide. Nous paſſons ordinairement à pied ces pas dangereux. La dureté des routes m'avoit rompu la tête. La fatigue m'obligea de reſter un jour dans ce mauvais gite dont la perſpective eſt une haute montagne couverte de chaumieres baſſes où l'on paſſe l'hyver ſous la neige. La vallée ſerrée n'offroit à la vue au milieu de la riviere qu'un rocher énorme, ſec, iſolé & tombé des monts.

Nous fûmes de là à S. Jean de Maurienne. On y trouve un pont ; un cruel chemin de cailloux mene enſuite à S. Michel où l'Ambaſſadeur de Sardaigne envoyé en Eſpagne, eut la bonté de m'avertir de me faire porter trois lieues avant le Mont Cenis. Cet avis me fut fort utile. M. Du Boccage ſe repentit de ſa bravoure d'avoir reſté en carroſſe ; mes porteurs plus vites que ſon voiturin, m'emporterent ſur une chaiſe à bras par monts & par vaux, ſeule avec un laquais à cheval, inondée d'un orage, étouffée d'un rhume, & dans une crainte, un chagrin tels que vous l'imaginez bien. Que j'ai d'obligation a mes montagnards ! Ils pouvoient me mener où ils auroient voulu. Leur bonne foi me

conduisit à Lanebourg où j'attendis une heure mon compagnon de voyage avec une mortelle inquiétude. Il avoit ainsi que moi, franchi le cruel pas du Termignon. Nous soupâmes bien avec de mauvais mets, & dormîmes mieux sur un lit de fer, qu'un oisif sur le duvet. Pendant notre sommeil, on démontoit nos voitures pour les faire passer, à dos de mulet, le Mont Cenis que nous escaladâmes dès le matin en porteurs. J'en pris six pour me rassurer. Malgré la neige où ils enfonçoient jusqu'à la moitié des jambes, je trouvai qu'on m'avoit exageré le péril du passage; mais quoiqu'avertie, ne redoutant pas assez le froid qui y regne en tout temps, j'étois trop peu vêtue, le verglas me coupoit le visage, & mon enrouement m'empêchoit de me faire entendre de mes porteurs; sans les Moines charitables qui rechauffent les passants au haut du Mont, je serois morte. Un lac voisin m'eût offert de bonnes truites, s'il n'avoit été gelé; mais j'étois trop malade pour les regretter; à peine eus-je assez de courage pour m'applaudir de n'avoir point à passer une montagne que je vis s'élever comme un coloſſe sur les épaules de celle que nous franchissions. Je m'empaillai le

mieux que je pus pour gagner la vallée. Que vis-je au fond de l'abyme incommenſurable que je cotoyois ? Un torrent noir & bourbeux, s'y précipite en mugiſſant, & blanchit d'écume les rochers qui lui font obſtacle. Je ne doutai plus que ce ne fut le Cocyte, la longueur des échelles que je parcourois, mes porteurs qui reſſembloient aſſez à des démons me confirmerent dans l'opinion que je deſcendois aux enfers; les ſecouſſes de la chaiſe m'avoient donné la migraine, mes yeux éblouis de la neige & de la rapidité de l'eau, en conſidérant ce gouffre, croyoient y voir mille ſpectres errants. On ne peut ſe faire une juſte idée des hautes montagnes qu'on ne les ait parcourues. Les points de vue terribles & charmants qu'on y rencontre, ſont faits pour nourrir l'imagination des Poëtes; mais leurs tableaux n'en peuvent rendre la réalité, & me dégoûtent de vous la crayonner. La deſcription des Alpes de l'ingénieux Haller digne de les peindre, tombe plus ſur la felicité des habitants de la Suiſſe ſa patrie, que ſur le tableau de cent rochers dont la cime couverte d'une neige éternelle arrête les nues, les force à ſe diſſoudre & à creuſer des abymes où les eaux

raſſemblées courent de toutes parts fertiliſer les plaines. Que dire après les Poëtes latins dont ces Monts frappoient ſans ceſſe la vue ? . . Mais j'ai tant fait de vers ! Vous ne me pardonneriez pas de n'en point griſonner ſur un ſi beau ſujet. Eſſayons :

Ces rochers entaſſés, de loin, ſemblent aux yeux
Un monde de géants prêts d'envahir les cieux.
Autant que l'eau du Styx deſcend au ſombre abyme,
Les Alpes, vers l'Olympe, oſent porter leur cime.
Phœbus y brille envain, l'eté qui ſuit ſes pas
N'a jamais ſur ces Monts amolli les frimats.
Ils ombragent la terre, ils portent les nuages ;
Leur ſein battu des vents enfante les orages ;
Un éternel hyver y regne, & les ſaiſons
Refuſent aux humains d'y meurir les moiſſons.
Il eſt pourtant des prés où les fleurs, la verdure
En ces ſauvages lieux étalent leur parure.
Là, le bruit des torrents fait mugir les échos,
Dans des gouffres, leur cours, précipite les eaux,
Et ce cahos d'objets dont l'aſpect épouvante
Par d'horribles beautés fixe l'œil qu'il enchante.

L'envie de vous décrire le labyrinthe des Alpes, (dont je ne vous donne qu'une foible

eſquiſſe,) me fait oublier d'arriver à Turin. On paſſe par Rivoli maiſon de plaiſance où Victor Amédée après ſon abdication finit triſtement ſes jours. De ce beau château, une avenue d'ormes de ſept milles de long, de cent pieds de large, conduit à la ville reguliérement bâtie & bien fortifiée. Sur les côteaux voiſins les maiſons de campagne dominent le Pô qui baigne les remparts plantés d'arbres. J'admirai cette promenade en arrivant, & mon mal de tête me permit le ſoir même de voir notre aimable Ambaſſadeur le Chevalier Chauvelin que je connoiſſois anciennement. Depuis trois jours que je ſuis ici, j'ai le bonheur de ne le point quitter, ni le Marquis Caraccioli Plénipotentiaire de Naples dont la plaiſanterie ſérieuſe a beaucoup d'agrément. Je l'avois fort goûté à Paris, & l'inſtant où l'on ſe retrouve loin des lieux où l'on s'eſt vu a bien des charmes. Je vous parlerai en abregé de ceux de cette ville.

Le palais du Roi a peu d'apparence ; mais l'intérieur eſt fort orné. Les quatre éléments de l'Albane décorent la chambre du lit. On vante dans les cabinets la femme hydropique de Girardou, beaucoup de bons tableaux flamands

& d'excellentes mignatures. La façade du palais du Duc de Chablais, eſt d'une elegante architecture, la vaſte ſalle d'Opera d'une bonne coupe, & la cour de l'Univerſité bien bâtie. Le Roi veut y faire fleurir les Arts. Il a pour antiquaire un homme de mérite nomme Bartoli qui cultive auſſi la poéſie. Croiriez-vous que les premiers vers dont on m'a honoree à mon entrée en Italie ſont en Anglois de Mylord Barnewell, ſi je n'oſe vous traduire mes louanges, j'oſe vous les envoyer en original.

Amongſt the honours, Wondring Europe pays
To Milton father of immortal lays;
If owght can touch his happy ſoul below
It is the glory he receiv'd from you.
Now Brittain With you Should divide his crown:
For had you not, to make his beauties Known
In your ſoft linguage turn'd his noble theme,
Her greateſt Bard had got but half his fame.

Je compte revenir à Turin & vous en parler plus au long à la fin de mon voyage : notre Ambaſſadeur a eu la bonté de me faire promettre d'y paſſer quinze jours. Son mérite, ſon caractere,

contribuent également à l'y faire adorer. Hier, au cours où je vis beaucoup de brillants carrosses & de jolies Dames, une d'elles pour lui faire plaisir, jetta des vers dans sa voiture où j'étois: il s'empressa de les lire & les prit pour un impromptu; point du tout: c'étoit un compliment que M. de Voltaire eut la galanterie de m'envoyer il y a dix ans avec sa Sémiramis. Comment se trouve-t-il ici? je n'en sais rien, je ne vous l'ai point donné ni à personne: puisqu'il est connu je m'en glorifie, le voici:

J'avois fait un vœu téméraire
De chanter un jour à la fois
Les graces, l'esprit, l'art de plaire,
Le talent d'unir sous ses loix
Les Dieux du Pinde & de Cythere.
Sur cet objet fixant mon choix
Je cherchois ce rare assemblage,
Nul autre ne put me toucher,
Mais je vis hier Du Boccage
Et je n'ai plus rien à chercher.

DIX-SEPTIEME LETTRE.

A Veniſe, deux jours avant le Carnaval de l'Aſcenſion 1757.

APrès avoir quitté Turin, ma chere Sœur, nous paſſâmes ſept bacs & des champs ombragés & fertiles ſouvent couverts d'eau. Le ris qui y croît, veut un terrein humide : on l'aſſeche par des foſſés qui bordent le chemin juſqu'à Milan dont vous trouverez par-tout la deſcription. La Cathédrale eſt d'un beau gothique revêtue en dehors & en dedans de marbre du pays, décorée de ſix dômes, de trois cents ſoixante colonnes & de quatre mille ſtatues la plupart de bonne main. Pour marque de la beauté de celle de S. Barthelemy, on y grava ces mots :

Non me Praxiteles; ſed Marcus finxit Agrati.

Je le traduis ainſi :

Marc-Agrati me fit, non le Grec Praxiteles.

Le temps noircit ces chef-d'œuvres à meſure qu'on travaille depuis trois cents ans à grands

frais à finir ce vaſte édifice. Les cloux du cheval qui ſervit aux triomphes de Conſtantin en ornent la voûte ; on les deſcend & les remonte en pompe une fois l'an. Les ſouterrains conſervent le richiſſime tombeau de S. Charles, patron de l'Egliſe. Il eſt un autre tréſor dans la bibliotheque Ambroiſienne donnée au public par le Cardinal Borromée neveu de S. Charles ; c'eſt un ſavant manuſcrit écrit de la main gauche de Léonard de Vinci peintre & génie univerſel, mort entre les bras de François I.

Cette grande ville ſuit plus qu'aucune d'Italie, dit-on, l'uſage de nos amuſements. J'ai le bonheur d'y être recommandée à la Comteſſe Simonetti protectrice de tout ce qui vient de Paris, qui y fait faire ſes habits, en parle bien la langue, en a toute la politeſſe, & eut celle de nous prêter ſa loge à la comédie. Sa magnificence parut dans la maniere dont elle étoit éclairée & pourvue de rafraîchiſſements. Cette Dame me permit de la ſuivre au cours, où, pour la premiere fois j'y vis ſe promener ſans ſe mouvoir, nous arrêtâmes devant une Egliſe dans une place. Notre immobilité m'étonna : je pris la liberté de demander

ce que nous attendions ainſi que les autres carroſſes arrêtés. Nous prenons le frais, me dit-on, à la maniere de preſque tout le pays. Nous voulûmes deviner la ſource d'un tel uſage, & imaginâmes que jadis la contrainte des Italiennes le fit naître. Le prétexte de chercher l'air donnoit occaſion de parler à la portiere aux Chevaliers galants qu'on n'auroit pu voir chez ſoi ; & quoiqu'aprèſent la liberté y ſoit entiere, la mode née de la contrainte ſubſiſte encore : notre converſation ſur ce chapitre fut longue. Ma bienfaiſante conductrice, non-contente de m'inſtruire des mœurs du pays, de m'admettre à ſa table, à ſon cercle, voulut encore que nous allaſſions coucher, en partant, à ſon château de Vaprio où nous fîmes trop bonne chere, & jouimes de la plus charmante ſituation. Une orangerie en terraſſes qui s'étend le long du château, y regne ſur un canal navigable pour tout le commerce de Milan; & trente pieds au deſſous, choſe rare, coule l'Adda, riviere qui n'eſt ſéparée du canal ſupérieur que par un mur de douze pieds d'épaiſſeur. Au bord de l'autre rive, s'élevent deux villages pleins de jolies maiſons : au-delà

une riche plaine, des bois & de riants côteaux menent en cercle l'œil aux Alpes, dont le sommet couvert de neige entremêlée de nuages, forme dans le lointain le plus admirable tableau.

En quittant cette belle demeure, nous trouvâmes un chemin dur, excepte trois lieues que le noble Erizzo a présent Ambassadeur à Paris fit accommoder pendant son gouvernement de Bergame, ancienne ville abondante en foires & en arlequins. Ensuite une route pierreuse nous conduisit à Bresse que le Cardinal Quirini son précédent Evêque orna d'une magnifique Eglise où l'on travaille encore. Il commença par y faire sculpter son tombeau dans l'enceinte & son buste sur la porte. L'envie de briller dans ce monde, la crainte de souffrir dans l'autre multiplient ainsi mutuellement par-tout les pieuses fondations.

De cette ville fortifiée & assez considerable, nous marchâmes vers Vérone sur une chaussée encore fort dure. Les charretes extrémement basses, attellées de six ou huit bœufs semblent s'y perdre dans la boue. Les Vénitiens soigneux conservateurs de leurs loix, n'en ont apparemment pas pour l'entretien de leurs chemins &

du pavé de leurs villes. Celle que nous allons parcourir mériteroit pourtant de l'être mieux. On y voit de beaux palais & des antiquités fort remarquables, sur-tout l'Amphithéâtre bâti sous Auguste ; excepté le premier gradin enfoncé dans terre par le laps du temps, l'intérieur est entier. Le Marquis Maffei, en homme de goût, en a reparé les quarante-quatre degrés larges de vingt-cinq pouces sur dix-huit. Je les parcourus jusqu'au sommet ; mon imagination plaçoit quarante-cinq mille personnes sur ces siéges de marbre faits pour les contenir, rempliſſoit l'arene de bêtes féroces, & s'en formoit le plus beau spectacle. Quelquefois on le réalise en y rassemblant le peuple par des jeux. Que ne me suis-je trouvée à ces fêtes ! voici des vers de Claudien sur cet Amphithéâtre que je me suis amusée à mettre en François.

Un Lion arraché des bois qui l'ont vu naître,
Sur l'arene est conduit ; dès qu'il vient à paroître
Aux cris du peuple, il fuit, on l'attaque, il combat,
Contre un trait qui l'atteint le monstre se débat,
Et loin de redouter la foule qui l'étonne,
Mépriſe les sifflets dont le cirque résonne.

La

La patrie du Marquis Maffei retrace par-tout ſes doctes ſoins ; il a fait incruſter ſur les murs du théâtre académique pluſieurs marbres antiques chargés d'inſcriptions, & quantité de bas-reliefs. Son buſte de marbre, très reſſemblant, en couronne la porte & brille dans la place de l'Hôtel de ville ; flatteuſe maniere d'honorer les hommes célebres que nous négligeons trop. Les têtes de Corneille, Moliere, La Fontaine, Boſſuet, Colbert, Turenne, &c. ne rappelleroient-elles pas des idées plus agréables que les magots & les porcelaines Saxonnes ou Chinoiſes qui rempliſſent à grands frais nos maiſons ? M. Zenobrio Gouverneur de Verone, pour me montrer d'un coup d'œil tout le pays, eut la bonté de me conduire au château S. Pierre, bâti ſur les ruines d'un ancien théâtre d'où ſe découvre l'Adige qui traverſe la ville & baigne la plaine féconde. Nous voulûmes voir de près la Cathédrale ſombre & étroite, où ſur le tombeau du Pape Luce III. ont lit cette inſcription :

OSSA LUCII.

Mon amour pour les courtes épitaphes me l'a fait tranſcrire. Celle des Scaligers, jadis Seigneurs

du lieu, & dont les pédants Scaligers morts en France & en Hollande se disent issus, est à Santa Maria Antica. Vous saurez que Vitruve, Fracastor, Cornelius Nepos, Pline le naturaliste, le galant Catulle, les Empereurs Vespasien & Domitien sont de cette ville. Je ne vous parle point des tableaux des meilleurs maitres de l'école Lombarde, & des cabinets curieux qu'elle possede, les livres vous en instruiront; mais vous voulez voyager avec moi, passons à Vicence. Tout y annonce la patrie du fameux Palladio mort en 1580. les plus beaux bâtiments qui restent de ses desseins sont, un arc de triomphe & une salle en demi-cirque, formée sur la description que Vitruve donne de ces sortes de théâtres. Pline dit que Scaurus en fit faire deux à Rome en bois qui tournoient sur un pivot, se rejoignoient à volonté & formoient un cirque pour la course des chars. On nous proposa d'aller au théâtre olympique; j'avois ouï parler de toutes les merveilles de l'Italie, jamais de celle-ci. Je crus trouver une enceinte où les jeunes gens se disputoient le prix des jeux d'exercice; quelle agréable surprise! j'entre dans un spectacle des Romains. Sur le théâtre cinq rues ornées de

maiſons aboutiſſent à une place de la plus belle architecture, où ſe rendent les Acteurs. Au pied de cette avant-ſcene eſt l'orcheſtre, où jadis préſidoient les Conſuls & les Veſtales. Autour de ce rez-de-chauſſée s'élevent en demi-cercle, ſeize gradins couronnés d'une baluſtrade où regnent trente ſtatues plus hautes que nature, le tout couleur de marbre blanc. L'eſpace qu'elles laiſſent entr'elles & la colonnade qui les environne nous permit d'en faire le tour & d'y contempler la décoration du théâtre, où nous redeſcendîmes pour en parcourir avec ſoin les différentes rues où les Daves, les Chremès arrivant ſur la ſcene pouvoient parler ſans ſe voir. Alors je compris comment leurs très longs *à parte* ne bleſſoient point la vraiſemblance. Pour concevoir auſſi par quel art les Acteurs ſe faiſoient entendre dans des lieux ſi vaſtes, nous viſitâmes les recoins où la voix venoit retentir. Ce curieux théâtre dont j'emporte le plan, ne ſert qu'à donner des bals dans les foires fameuſes en uſage dans toutes les villes de la Lombardie. Je voudrois avoir été préſente lorſqu'on a eſſayé d'y repréſenter la comédie, & regrette bien de ne l'avoir point fait éclairer (pour en voir l'effet à

notre retour) tandis que le Marquis Capra, qui nous conduiſoit, nous mena prendre des raffraîchiſſements à ſa maiſon de campagne. Ce château charmant où ſont les portraits de Scammozzi & du Palladio qui l'a conſtruit, ſervit de modele à celui de Marli, de Navarre & de Burlingtown dont je vous ai parlé dans mon voyage de Londres.

Pour rendre hommage au génie du Palladio avant de quitter Vicence, nous nous arrêtâmes vis-à-vis le petit palais de ſa conſtruction où il logeoit, & ſortîmes de cette ville par des campagnes plantées en échiquier comme tout le pays. Les vignes montent ſur les arbres & courent de l'un à l'autre en guirlandes. La terre labourée ſous cet ombrage n'en eſt que plus fertile : ce jardin nous conduiſit à Padoue fameuſe par ſon Univerſité, ſon étendue, ſes rues bordées de portiques, ſon jardin de botanique, & l'immenſe voûte de ſon Hôtel de ville où ſont les ſarcophages de ſon fondateur Antenor, de Tite-Live né ſur ces bords, & de la Marquiſe Dobizzi, qui, plus chaſte que Lucrece & Suzanne, préfera la mort à l'adultere avant d'en être coupable. Les Contarinis nobles Véni-

tiens que nous avions connus à Paris & que nous rencontrâmes par hazard, nous montrerent toutes ces belles choſes, & nous apprirent que le tombeau de Pétrarque eſt à Arqua près de Padoue. Le Timave des anciens, aujourd'hui la Brinte, environne cette ville, & nous tranſporta juſqu'à Veniſe dans des batteaux fort commodes, par un canal auſſi charmant que celui d'Amſterdam à Utrecht ; moins orné de charmilles taillées au croiſſant, mais dont les maiſons de campagne ſont plus vaſtes & d'une plus belle architecture, les ſtatues bien meilleures, les boſquets mieux deſſinés, ſur-tout chez les nobles Piſani & Loredano. Après nous être promenés dans ces ſuperbes habitations, nous reprimes notre eſquif. Mon compagnon de voyage apperçut près de Veniſe pluſieurs gondoles noires & crut que c'étoit un convoi : des lampes attachées en dedans qu'il prit pour un bénitier lui confirmoient cette opinion ; mais en avançant, nous vîmes que toutes les gondoles portent cette ſombre couleur. L'amas d'iſles que nous découvrîmes ſe ſépara inſenſiblement à nos yeux attentifs, comme les nuages d'une décoration, & nous laiſſa voir une

ville flottante où nous entrâmes par un large canal orné de palais enchantés, sur-tout ceux de Grimani, Pisani, Foscarini, Morosini, Cornaro & cent autres. Tout le monde sait la description que Sannazar fait de cette belle & singuliere ville sans fortifications, imprenable par sa situation.

Viderat Adriacis Venetam Neptunus in undis
Stare urbem & toti ponere jura mari.
Nunc mihi Tarpeïas quantumvis Jupiter arces
Objice, & illa tui mœnia Martis, ait,
Si Pelago Tyberim præfers, urbem aspice utramque
Illam homines dices, hanc posuisse Deos.

Nous logeons à l'hôtel d'Angleterre, dont le maître François nous fait bonne chere à grands frais à cause du Carnaval de l'Ascension qui commence demain. Dans d'autres temps on vit ici à bon marché. Les gondoles ne coûtent que six livres par jour. Ce sont de legers batteaux qui pour passer facilement sous quatre cents ponts qui coupent les canaux, sont bas, pointus, & glissent comme des poissons. Un gondolier à l'avant, un à l'arriere debout, armés d'un

long aviron, se dégagent d'une foule de gondoles qu'ils traversent sans les froisser. L'usage des carrosses est pourtant plus commode & plus prompt. Je préférerois aussi l'habitation d'un fond solide, à une ville bâtie sur pilotis, qui semble toujours submergée. D'un côté des maisons, l'eau vient jusqu'aux portes; de l'autre, on peut se sauver par des rues très étroites pavées de larges pierres. Ma premiere Lettre vous en dira davantage.

DIX-HUITIEME LETTRE.

A Venise ce 1 Juin 1757.

VOus me demandez, ma chere Sœur, comment je ferai pour me présenter dans des lieux où je suis inconnue.

La politesse en Italie, comme à Londres & même en Hollande, est de prévenir les étrangers sur les visites; les amis des personnes auxquelles ils sont recommandés s'en font sur-tout un devoir: nous avons le bonheur de l'être à Mesdames Condolmer & Cornaro, nobles Vénitiennes.

Celle-ci dans les charmes d'un nouvel hymen, m'a fait présent des Poésies imprimées pour sa noce. Dans tout le pays la mode ordonne aux versificateurs de la connoissance des mariés de rimer un sonnet ou une épithalame en leur honneur. Ce genre m'étoit inconnu : il a fallu débuter & louer sans connoître. Voici cet impromptu fait à loisir à Paris. J'étois avertie de l'usage & du mariage.

Au pied d'un fertile côteau
Où la Nayade de la Seine
De la Renommée est l'écho,
Quel bruit retentit dans la plaine !
J'apprends qu'au rivage du Pô
Une beauté qu'amour enchaîne
Lui promet un succès nouveau.
Venise en prépare la fête,
L'hymen armé de son flambeau
De guirlandes pare sa tête.
Ce Dieu charmé de sa conquête
Joint Condolmer à Cornaro.
De ces noms fameux dans l'histoire
Je n'osois célébrer la gloire ;
Par l'ordre d'Apollon mes chants percent les cieux,

Il veut du Pénée à la Loire
De ces heureux amants conſacrer la mémoire.
De leurs ancêtres glorieux
Ils ont les vertus & les graces :
L'un éleve du Dieu des Thraces
Sur le tróne de Chypre (*a*) eut jadis des ayeux.
Venus adorée en ces lieux,
En faveur de cette alliance
Du Héros que je chante a couronné les feux.
La Nymphe qui fixe ſes vœux
Aux talents unit la naiſſance :
Un Pontife (*b*) du même ſang
De l'Eternel obtint pour elle
Qu'un époux digne de ſon rang
Lui ſeroit à jamais fidele.
Pour leur hymen que le Dieu Pan
Invente une danſe nouvelle,
Muſes, qu'implore l'Eridan
Célébrez leur flamme immortelle.

J'offris ces vers & quelques bagatelles pariſiennes dont les Dames étrangeres daignent faire

(*a*) Une Reine de Chypre qui donna cette Iſle aux Vénitiens, étoit de la Maiſon de Cornaro.

(*b*) Le Pape Eugene IV. de la Maiſon de Condolmeri.

cas, à la jeune mariée, & à ſa très jeune mere qui veulent bien m'honorer de leurs conſeils, & ſe charger de me conduire. Leurs faveurs m'attirent, comme vous le penſez bien, beaucoup plus de marques de bienveillance que je n'oſois en eſpérer. Ces Dames nous menerent dans une des galeres de la République à la fête du Bucentaure. Un Marinier monté dans la tour pour obſerver le ciel répond, dit-on, ſur ſa tête de ce vaiſſeau que monte le Doge, jugez s'il eſt attentif à le faire rentrer au moindre nuage. Imaginez-vous des rivages bordés d'une foule de peuple dont les cris percent les cieux, la mer couverte de gondoles & de félouques remplies de muſique, le bruit des canons des châteaux & des vaiſſeaux, cent banderolles déployées, & dans le lointain, malgré le ſoleil qui brilloit ſur les toits de la ville, la cime des montagnes du Tirol couvertes de neige; voilà le tableau qui charmoit nos regards à midi le jour de l'Aſcenſion. L'habit de maſque qu'on prend pour cette cérémonie ne ſe quitte que quinze jours après, & ſe porte pluſieurs fois l'an. Les femmes élégantes brodent à grands frais de la même couleur le long manteau noir de cette

mascarade. La plus belle dentelle noire fait l'espece de camail, qui sous un chapeau noir emplumé couvre leurs épaules & leur tête. Sous cet attirail on garde sa robe ordinaire, sa parure, son panier & même de gros bouquets. Malgré tant de recherches, ce déguisement me paroît triste, incommode & manque de variété. Hommes & femmes ont un pareil manteau, camail, chapeau, tout en noir & masque blanc, de façon que couchés dans leurs gondoles noires, comme ils le sont souvent, vous devinez à quoi ils ressemblent. Nul ne se montre en public dans les temps de Carnaval sans cet ajustement. Il est à la vérité permis de défaire le masque & le cocluchon au spectacle & dans les assemblées; mais cet habit se porte si souvent, qu'on devroit bien en imaginer un plus joli.

Dans les premieres visites & les cérémonies, les Hommes sont en robe, les Dames en noir qu'elles relevent par beaucoup de pierreries & de dentelles. J'en vis l'autre jour un grand nombre rassemblées & parées pour une prise d'habit de la fille d'un Sénateur dans un des Couvents destinés à la noblesse. La moitié du Sénat assista à ce sacrifice. L'extérieur, l'intérieur

de l'Egliſe étoient fort ornés ; mais rien n'égale la perſpective de la galerie par où la victime vint à la grille. Elle étoit longue, voûtée & terminée reellement par la mer ; les murs des deux côtés peints en rouge, bordés de vrais orangers entremêlés de ſtatues de carton imitant parfaitement l'albâtre, formoient la plus étonnante décoration. L'épouſe ſacrée couronnée de fleurs, ſoutenue par deux meres vénérables, s'avança à pas lents ſur un tapis bleu parſemé de roſes, prononça ſes vœux dans les mains d'un Prélat au ſon de mille inſtruments, & remonta au parloir. Toutes les Dames furent l'y ſaluer deux à deux; Madame de Loredano ſœur du Doge, ſeule en habit de couleur, pour m'honorer comme étrangere, me fit la faveur de m'y conduire. On y ſervit des raffraîchiſſements de toute eſpece. Ces cérémonies coûtent juſqu'à trente mille ducats. Les ſoins pris ici pour réprimer le luxe n'arrêtent point ces vaines dépenſes. Les filles ſans eſpoir d'être bien mariées, prennent volontiers le voile. Le Couvent ne les gêne point à l'excès. Elles ont tous les ſoirs des aſſemblées à la grille, & leur vêtement releve la beauté, loin de l'éteindre.

Madame Michaëli que j'ai eu le bonheur de connoître, m'a donné ſous cet habit l'idée des figures céleſtes. Je n'ai rien vu de plus beau, de plus touchant, de plus aimable. Chacun s'empreſſe à lui faire ſa cour au parloir. Les Miniſtres étrangers y ſont admis. La politique du pays défend aux nobles de ſe rencontrer avec eux, choſe embarraſſante pour les perſonnes qui comme nous ont l'honneur de fréquenter les uns & les autres. Le Comte Roſamberg Ambaſſadeur de Vienne & le Nonce Branciforte, qui apporta à Paris de la part du Pape les langes du Duc de Bourgogne, nous ont donné un magnifique dîner. En revanche l'Abbé de Villefont chargé des affaires de France, a réuni à ces deux Ambaſſadeurs, un des Princes Corſini qui ont voyagé avec fruit par toute l'Europe; les très belles Marquiſes Saint Prié de Turin & Corſi de Florence, attirées par le carnaval, & nous chétifs voyageurs, pour nous donner une fête charmante. Le lieu répondoit à ſes ſoins. Ses ſalles à manger, dont l'une ſert aux viandes, l'autre au fruit, la troiſieme au caffé, ſont entre un jardin qui y conduit, & la mer qui bat au pied des croiſées. Nous

fûmes après le repas à des hôpitaux fameux par leurs concerts séraphiques, composés de filles : voix, instruments, tout est féminin & divin ; leurs accords doux & perçants font retentir la voûte & charment les oreilles. Une grille voilée les dérobe aux regards curieux & donne à leurs chants encore plus de ressemblance à la mélodie des Anges.

Les Eglises Vénitiennes sont superbes. Tous les voyageurs vous en donneront la description & celle des tableaux des meilleurs maîtres qui les décorent. A Santa Maria dell'Horto, on admire le tombeau des Contarinis. Dans l'Eglise dite Dei Frati est celui du Titien. A S. Luc fut enterré l'Arétin né à Arezzo. J'ai tâché de vous traduire ainsi son épitaphe.

Condit Aretini cineres lapis iste sepultos,
Mortales atro qui sale perfricuit.
Intactus Deus est illi ; causamque rogatus,
Hanc dedit, ille, inquit, non mihi notus erat.

L'Arétin repose en ce lieu,
De chacun il fit la satyre ;
Mais ne connoissant point de Dieu,
De Dieu seul il ne put médire.

Comme j'aime la poéſie, chacun a la bonté de prendre ce langage pour me flatter, & cherche l'occaſion de m'en faire entendre. Vous avez connu à Paris Joſeph Farceti noble Vénitien, homme de Lettres. Son couſin du même nom, du même goût, nous donna hier à dîner avec Goldoni celebre Auteur comique, & la Comteſſe Gozzi qui a mis Térence en langue vulgaire, & s'eſt donné la peine de traduire & d'imprimer ma Tragédie des Amazones en vers Italiens. Voici mon remerciment.

Pour chanter les filles de Mars
Melpomene monta ma lyre ;
Sur mes foibles ſons, la ſatyre
Vainement lanceroit ſes dards.
Aux rivages Adriatiques
Une Amazone d'Hélicon
Eterniſe en vers italiques
Mes guerrieres du Thermodon.
Son talent chéri d'Apollon
Rend mes chants dignes du Parnaſſe,
Et conduit au ſacré vallon
Mes héroïnes de la Thrace.
Quel prix peut payer tes faveurs,

Muſe, qui vers le Pô m'appelles ?
Les honneurs dûs aux immortelles,
De l'encens, des vœux & des fleurs.

Le mari de cette Sappho qui traduit actuellement mon Paradis Terreſtre, & M. Quirini, qui comme moi a pris Colomb pour ſon héros, a paſſé dix ans à mettre ſon voyage en dix chants, & va mettre au jour ſon Poëme comme je viens d'y mettre le mien, étoient de nos convives. Ce rapport ſingulier nous lia de converſation pendant un agréable & long repas. Après le caffé (dont on boit toute la journée à Veniſe) M. Landini Auteur du Temple de la Philoſophie en vers Martelliens (*c*), Improviſateur Toſcan des meilleurs du pays où il y en a le plus, prit ſa Mandoline, & ſur des tons peu variés, ſuivant leur uſage, chanta ſur tel ſujet qu'on propoſa, des vers ſouvent heureux. Ce talent, pour nous inconnu, nous étonne : je ne ſais ſi notre langue s'y prêteroit, l'Italienne eſt plus abondante & moins gênée. J'étois dans la maiſon des Muſes. Si la mélodie y ravit nos

(*c*) Ou Alexandrins. Martelli fut le premier inventeur de ces vers Italiens de quatorze ſyllabes.

oreilles,

oreilles, la peinture, la ſculpture n'y ravirent pas moins nos yeux. Le maître de ces merveilles a une collection de tableaux choiſis, & tranſporte ſur le Golphe Adriatique toutes les belles ſtatues de l'Arne & du Tibre. Benoît XIV. lui permet d'en tirer les moules, à condition qu'à chaque figure qu'il modelera en plâtre, il en enverra une copie à l'Inſtitut de Bologne patrie du Pape. Cette ſuperbe collection qui coûte cent cinquante mille livres à M. Farcetti, lui forme la plus curieuſe galerie qu'on puiſſe raſſembler. A l'amour du bel antique il joint le goût des ornements modernes, il a long-temps vécu en France, & ſait en imiter les meilleurs deſſeins dans ſes entre-ſols qui regnent ſur un large canal. Là, cent gondoles ou bateaux repréſentés dans les glaces, en font des tableaux mouvants. Tandis que ces miroirs rendent les images vivantes, les chef-d'œuvres des Raphaëls, des Titiens, dans l'étage ſupérieur, fixent le paſſé ſous leurs traits. Sur le même rivage M. Smith, Anglois fort riche, s'eſt fait une agreable habitation, toute dans le goût de ſa Nation, juſqu'aux tables & ferrures des portes; mais ce qu'il n'a point tiré de Londres, eſt ſon grand

nombre d'excellents tableaux, de livres en langues savantes, & de raretés de toute espece. Quoique les nobles Vénitiens aient de superbes palais richement meublés à la maniere de nos peres, ils les habitent peu, y donnent rarement à manger, & se retirent dans des casins moins ornés, à peu près comme ce que nous appellons une petite maison. Les maris, les femmes en ont de séparés, quelquefois plus d'un; &, selon leur usage, y vont sans autre suite que leurs gondoliers. Les Dames y joignent nécessairement pour appui un cavalier servant ou sigisbé. Le Chevalier de Malthe Sacramozo, aimable, instruit, grand voyageur que j'avois connu en Hollande & à Paris, a bien voulu m'en servir. La premiere fois qu'il me fit l'honneur de m'accompagner dans mes visites, il me vit inquiette d'avoir oublié des billets; devineriez-vous que je lui en trouvai d'imprimés en poche! C'est un article de ma fonction, me dit-il, je dois aussi vous mener prendre des glaces au caffé & faire un tour le soir à la place S. Marc, ou sur le grand canal, qui, dans les chaleurs, est une promenade fort agréable.

Les Dames vont ainsi seules avec leurs cheva-

liers, reſtes des anciens paladins : les déguiſements ſont uniformes : les gondoles toutes de la même couleur ſe ferment quand on le veut ; la clef de la petite maiſon eſt dans la poche ; une lanterne de Religieuſe qu'on allume dans l'eſcalier de la maiſon bourgeoiſe dont une partie compoſe le caſin, y conduit. On entre, on s'y repoſe, en compagnie ou tête à tête à ſon gré ſans que perſonne en médiſe. J'ai vu pluſieurs de ces retraites familieres, & dis, avec vérité, aux Dames qui me font la grace de m'y admettre, qu'on leur vante à tort notre liberté, la leur la ſurpaſſe infiniment. Quand je lis dans Miſſon que les Vénitiennes vivent dans la plus grande contrainte ; je vois qu'en cent ans les mœurs changent totalement. On m'aſſure qu'ici une jeune mariée ou autre qui s'ennuie à l'Opera ; après minuit, propoſe à ſon ſigisbe un plaiſir piquant pour quiconque va toujours par eau ; c'eſt de courir une poſte. Auſſi-tôt ils montent en gondole, font trois quarts de lieue pour gagner la terre, courent une poſte en chaiſe, prennent du caffé, retournent à leur bateau qui les ramene au jour à la ville. L'habitude de la liberté y modere,

ſans doute, l'empreſſement d'en jouir. L'effort eſt d'autant plus grand qu'on y voit beaucoup de jolies perſonnes plus blanches qu'en France. J'attribue ce beau teint aux rues etroites, où nul ſoleil, nulle pouſſiere n'entrent, puiſque toutes ſortes de voitures, chevaux & mules en ſont bannis. Les Dames voguent à l'ombre dans leurs gondoles, & ſortent peu le jour. Leurs aſſemblées de jeu ne commencent l'été qu'à dix heures; avant de s'y rendre on ſe promene ſur la place S. Marc magnifiquement bâtie, environnée d'arcades & longue de trois cents pas ſur cent cinquante de large. La foire qui la coupe actuellement en rues, m'empêche d'en bien voir l'eſpace; mais la décoration des boutiques illuminées, & la quantité de maſques qui les rempliſſent, forment un rare coup d'œil. D'un côté ſont marionnettes, danſeurs de corde, joueurs de gobelets. De l'autre, des diſeurs de bonne avanture, qui ſur un petit théâtre couvert d'inſtruments Aſtronomiques, prononcent des oracles à travers un long tuyau qui les rend dans l'oreille du curieux épouvanté de leurs prédictions: les charlatans qui m'étonnent le plus, ſont des conteurs d'hiſtoires, entourés d'auditeurs

ſans vendre d'onguent. Le ſujet eſt ordinairement un Moine amoureux, un Mari dupe à la maniere de Bocace. Ce goût regne encore chez les Italiens. On y retrouve auſſi un jeu dont parle Claudien. Ils forment une tour d'hommes montés ſur les épaules les uns des autres. Un enfant qui en fait la cime, pour détruire cet édifice, ſaute en bas dans les bras de ſon pere qui le reçoit; le reſte de la pile défile de même aux acclamations des ſpectateurs.

Les Venitiens n'ont ni jeux de boule, ni promenade à pied ou à cheval, ni chaſſe, ni trop de goût pour le vin. L'amour, les farces, les joûtes ſur l'eau ſont leurs paſſe-temps. Ce peuple connoit mieux leurs meilleurs poëtes que les nôtres ne ſont connus du vulgaire. Un gondolier commence un couplet de l'Arioſte ou du Taſſe; ſon compagnon chante le ſecond, le voiſin reprend, & ainſi de ſuite juſqu'à ce que la mémoire manque à l'un d'eux.

Ces vers ſe débitent ſur des modes monotones; mais les chanſonnettes & les inſtruments des petites villageoiſes bien vêtues qui reçoivent aux portes ce qu'on veut leur donner, forment des accords charmants. Si les gens du pays y devien-

nent peu ſenſibles par l'habitude, cette nouveauté ravit les étrangers. Ils le ſont moins d'abord des beautés de l'opéra Italien. Ceux de ce carnaval-ci n'ont point de reputation. Je vous en parlerai quand nous en verrons de meilleurs. Je ſuis actuellement plus propre à écouter de la muſique qu'à ſuivre une converſation. Mon enrouement depuis les Alpes, joint au manque d'uſage de la langue me rend inintelligible. Peu de perſonnes parlent ici facilement le François, & toutes ont la politeſſe de me queſtionner; jugez de mon embarras. Je partirai ſans pouvoir répondre. Je reçois une Lettre du Cardinal Paſſionei qui daigne me rappeller ma promeſſe d'être à Rome pour le feu d'artifice de la S. Pierre : nous n'y manquerons pas. S'il me revient quelque choſe d'oublié, vous le ſaurez par ma prochaine Lettre.

DIX-NEUVIEME LETTRE.

De Bologne ce 9 Juin 1757.

J'Ai encore à vous entretenir, ma chere Sœur, de la Place S. Marc de Veniſe. L'Egliſe du même nom bâtie en croix grecque en tient une des faces, eſt couverte de cinq dômes, & porte à ſon frontiſpice quatre chevaux de bronze doré de l'arc triomphal de Néron, encore grave ſur quelques-unes de ſes médailles. Conſtantin en enrichit l'hippodrome de Conſtantinople; & les Vénitiens, pendant un temps maitres de cette capitale, les deſtinerent à parer leur Cathedrale, ainſi que les cinq portes d'airain enlevées à la moſquee de Ste. Sophie, qui en ferment l'entrée, & quelques colonnes d'albâtre priſes, dit-on, du temple de Salomon. Dans cette Baſilique, décorée depuis la voûte juſqu'au pave de moſaïques anciennes, brille un grand nombre de ſtatues apportées d'Athenes. La contretable eſt d'or maſſif enrichi de pierreries; mais le tréſor m'a paru au deſſous des louanges qu'on lui donne. La grande ſalle

du Palais, remplie d'excellents tableaux de l'école du Pays, a soixante & treize pieds sur cent cinquante. La bibliotheque, dont celle de Pétrarque fait partie, conserve quantité de manuscrits grecs donnés par le Cardinal Bessarion né à Nicee.

Après nous avoir montré ces raretés, on nous fit remarquer dans les galeries certains musles effrayants pour les citoyens. Il est permis d'y jetter dans un tronc des dépositions contre qui l'on veut perdre. Les Inquisiteurs d'Etat en gardent la clef, & s'en servent s'ils le jugent à propos. Du Sénat, composé de tous les Nobles, se forme un conseil de cent-vingt Sénateurs qui décident de la paix & de la guerre; on en tire aussi le College des vingt-six pour recevoir les Ambassadeurs étrangers & rapporter leurs demandes au Sénat. Le Patriarche préside au Comité spirituel où se terminent les affaires de Religion. L'élite de ces conseils nommé le Conseil des dix, décide de tout sans appel, peut même déposer le Doge; mais difficilement en fourniroit-il l'occasion. On l'observe de près. Son pouvoir n'est qu'en apparence; ses honoraires ne montent qu'à

ſoixante mille livres, & les frais de ſa réception joints à ceux de ſon enterrement qu'il paye d'avance, vont à cinquante mille écus. Il porte dans les cérémonies robe & manteau doublés d'hermine, & bonnet cornu à la Phrygienne. Son palais jouit de la vue de la mer, & regne ſur le Broglio, où (de peur d'être ſuſpects par des aſſemblées particulieres) les nobles traitent toutes leurs affaires. Cette ſeconde place tient à la premiere par un angle.

Nous eûmes la curioſité de monter ſur la tour de S. Marc, irrégulierement ſituée devant l'Egliſe, & haute de plus de trois cents pieds. Sa groſſeur contient un eſcalier en limaçon, d'une ſtructure ſi commode qu'un cheval y peut monter. De là, comme du Thabor, tout ſe découvre; non-ſeulement Veniſe, les Ports & les Iſles nombreuſes de ſa dépendance; mais la Lombardie, les montagnes de l'Iſtrie, l'endroit où les Alpes enfantent l'Apennin, la plage où le Pô vomit ſes eaux dans la mer.

J'oublie de vous parler de l'Arcenal, Iſle de vingt ſtades en circuit gardée par des dogues & des murs flanqués de tours, qu'un noble Venitien obſerve nuit & jour. Un puits d'eau

douce, si vive qu'on la dit à l'épreuve du poison, y désaltere deux mille ouvriers distribués par métiers en cinquante chambres, où la plupart naissent & meurent sans en sortir. Ils maintiennent toujours en état les agrès nécessaires à une multitude de vaisseaux enfermés chacun sous une arcade où l'eau de la mer les baigne. Nous escaladâmes un des plus gros mis à sec. Du bas de la quille au gouvernail, imaginez-vous atteindre par un escalier postiche au faite d'une haute maison, assez longue pour qu'on ait peine à se reconnoître d'un bout à l'autre. Messieurs & Dames Condolmer & Cornaro, qui, selon l'usage très poli du pays, prenoient la peine de nous accompagner dans ces escalades, aux assemblées, aux spectacles, à la Messe & par-tout depuis trois semaines, voulurent encore traverser la mer pour nous conduire le jour de notre départ jusqu'à Chiozza à deux milles de Venise, bourg dont les salines enrichissent la République. Dans la victoire qu'elle y remporta en 1380, elle se servit pour la premiere fois d'armes à feu. Là, nos obligeants conducteurs nous donnerent un magnifique dîner & bonne compagnie. Messieurs Farcetti, le Chevalier

Sacramozo, dont je vous ai parlé, en étoient, & l'Abbé Chiari qui me favorisa dans la route de vers à ma louange, du don de ses comedies, de ses romans & lettres philosophiques dans le goût de Pope. Cet emule de Goldoni, comme lui, cherche avec succès à annoblir la comédie Italienne : tous deux veulent en bannir les bouffonneries & les masques, usage pris des Grecs & des Romains. Comment des peuples aussi délicats les souffroient-ils sur leur théâtre? je permets de s'en servir à représenter des diables, des satyres ou des cyclopes dont le modele manque dans la nature; mais qu'ils ne privent pas nos yeux du jeu des passions humaines. Que nous ferions bien aussi de les ôter à nos danseurs! Mais cette digression m'éloigne fort de mon dîner de Chiozza que je quittai avec peine pour m'embarquer.

On nous avoit conseillé d'aller par eau à Ferrare. Nos aimables convives nous suivirent long-temps de l'œil sur le rivage, & daignerent m'honorer de quelques larmes que je leur rendis sincerement au centuple. Pour combler leurs bontés, ils nous marquerent nos logement dans des châteaux de leurs amis sur la

route. Le lendemain il plut du matin au soir. La fraîcheur de l'eau du ciel & des rivieres, nous obligea d'être toujours au fond du bateau, d'y mourir d'ennui & quelquefois de peur. Nos voitures étoient en avant dans une barque où la nôtre étoit attachée pour éviter que la corde ne nous fit trop pancher ; mais le débordement du Pô nous éloignoit si fort des chevaux, que malgré tant de précaution, nous voguions souvent sur le côté. Le proverbe a raison, *n'aille point par eau qui peut aller par terre.* Sans le mauvais temps, la vue des isles & des rivages m'auroit pourtant rappellé bien agréablement la fable de Phaëton. Beaucoup de peupliers à longs bras y retracent l'ingénieuse métamorphose de ses sœurs.

Nous n'avons resté qu'un jour à Ferrare. Il suffit pour voir les restes de grandeur de cette ville jadis florissante sous ses Ducs, à présent déserte & mal pavée. La quantité de Prêtres, Moines & Religieuses doit nécessairement apauvrir & dépeupler ces beaux climats. Cependant plus notre Religion auroit de Sectateurs, plus Dieu seroit révéré, disois-je au Comte Varano d'une ancienne Maison du pays, qui me

fit l'honneur de me donner ſes Tragédies eſtimées, & de me mener à la Cathedrale. Gregorio Geraldi (dont les Mémoires ſervirent à faire le Calendrier Grégorien) y eſt enterré. Nous fûmes auſſi aux Benédictins rendre hommage au tombeau de l'Arioſte dont voici l'épitaphe. Elle eſt par-tout; mais je vous épargne la peine de la chercher.

Notus & Heſperiis jacet hic Arioſtus & Indis,
Cui Muſa æternum nomen Hetruſca dedit.
Seu Satyram in vitio exacuit, ſeu comica luſit,
Seu cecinit grandi bella ducéſque tubâ.
Ter ſummus vates cui ſummi in vertice Pindi,
Tergeminâ licuit cingere fronde comas.

Les cendres du Dante né à Florence repoſent à Ravennes, jadis Port de mer au-delà du Rubicon (*d*), & demeure des anciens Empereurs d'Occident. Ce poëte du parti des Gibelins y fut exilé par les Guelphes. Le Cardinal Bembo Vénitien, répara & orna ſon tombeau de cette nouvelle épitaphe.

(*d*) A préſent le Piſatello.

Exiguâ tumuli Dantis hîc sorte jacebas,
Squallenti nulli cognite penè sita.
At nunc marmoreo subnixus conderis arcu,
Omnibus & cultu splendidiore nites.
Nimirum Bembus Musis incensus Hetruscis,
Hoc tibi, quem primis hæc coluêre, dedit.

Nous arrivâmes le 6 à Bologne, avec grand empreſſement de revoir le Comte Algarotti que nous avions connu dans les deux voyages qu'il a faits à Paris. Il a depuis viſité les Cours du Nord. Vous avez beaucoup entendu parler de ſes ouvrages & de la faveur méritée où il fut long-temps chez le Roi de Pruſſe. Sa ſanté l'oblige de le quitter pour quelques années. Il les paſſe agréablement ici où il eſt fort recherché, & m'eſt d'un grand ſecours. Jugez combien nous avions de queſtions à nous faire ? Nos converſations ſont très vives. Notre ſurpriſe ſur l'agréable & ingénieuſe fecondité de M. de Voltaire en eſt un point. Je lui ai fait part d'une Lettre que j'en ai reçue ſur ce que je lui écrivis à Lyon en Italien que les noces du Doge avec la mer dont j'etois priée m'em-

pêchoient d'aller le voir aux délices ; voici sa réponse :

„ Vous qui régnez sur le Parnasse,
„ Allez au Capitole, allez rapportez-nous
„ Les myrtes de Pétrarque & les lauriers du Tasse :
„ Si tous deux revivoient, ils chanteroient pour vous,
„ Et voyant vos beaux yeux & votre poésie
„ Tous deux mourroient à vos genoux
„ Ou d'amour ou de jalousie.

„ Dunque, ô Signora, doppo ch'ella avrà veduto
„ il cornuto sposo del Mar Adriatico, vedrà il
„ padre delle Chieza, sarà coronata nel campi-
„ doglio dalle mani del' boun Benedetto. Ella
„ dovrebbe ritornare per la via di Genevra &
„ trionfare tra gli Ereticì quando avrà ricevuto
„ la Corona poëtica Dei Santi Catolici ; ma il
„ suo viaggio e tutto per la gloria e nel suo
„ gran volo ella trascorra nostri lieti benche
„ umili tetti. Il zio e la nipote bacciano
„ affettuozamente la mano che a scritto tante
„ belle cose e si raccommandano alla sua
„ benignità con ogni ossequio.

„ Good journey Mylton's Daughter, Camoen's

„ Sifter. Comptez, Madame, que nous ne „ vous pardonnerons jamais de n'avoir point „ pris la route de Geneve.

M. Algarotti trouve que notre Homere écrit parfaitement la langue du Taſſe. Nous ſommes de plus en plus dans l'opinion qu'il a deux ou trois ames à ſon ſervice. Une ſeule ne peut vacquer à tant d'objets. Un grand Roi, ami de ce grand poëte, après un grand feſtin que le Comte nous donna, fit auſſi hier le ſujet de nos étonnements. Il me montra les ouvrages imprimés de cet ingenieux Souverain, non moins habile dans les combats qu'à les décrire dans ſon Poëme ſur cet art meurtrier dédié à ſon Frere.

Je crains pour l'Europe que la guerre préſente ne le faſſe autant redouter que ſes divers talents le font admirer; mais, *Buon Re degli altri è Re di ſe ſteſſo.* Ses Epîtres Familieres fourmillent de telles judicieuſes réflexions, ſouvent préſentées ſous un jour nouveau: nos bons poëtes s'en feroient grand honneur. Il eſt bien ſingulier qu'un étranger, Monarque ſans premier Miniſtre, écrive ainſi en vers François ſi difficiles à bien faire.

faire. S'il bleſſe quelquefois la Grammaire, c'eſt la faute de notre langue trop ſcrupuleuſe. Le choix qu'il en fait pour écrire nous fait tant d'honneur, que je deſire vivement que ce recueil paroiſſe. Il ne l'a donné qu'à ſes favoris qui le garderont, ſans doute exactement. Je ne voudrois pas que le Comte me le confiât; ce n'eſt pas non plus ſon intention, il auroit trop de peur qu'on en prit une copie. Nous le liſons enſemble tous les ſoirs. Il m'a auſſi montré quelques jolis ſonnets Italiens, & une belle Ode Angloiſe ſur la Mort par Mylady Worthley Montaigu, que nous avons eu le bonheur d'entretenir plus d'une fois à Veniſe où elle fixe ſon ſéjour. Vous ſavez qu'au retour de ſon ambaſſade de Conſtantinople, ſa bravoure la détermina à donner la petite vérole à ſon fils unique : tous ſes compatriotes l'imiterent. M. de la Condamine, fameux par ſon ſavoir, ſes voyayes & ſon zele opiniâtre pour le bien public, nous exhorte à profiter des dons de cette Dame célebre. La France doit à notre Abbé Yart (*e*) de bonnes traductions de pluſieurs

(*e*) De l'Académie de Rouen, traducteur des meilleurs morceaux de Littérature Angloiſe.

de ſes ouvrages. J'ai pris la liberté de la queſtionner ſur les amuſements de ſa retraite ; & comme toutes les langues lui ſont familieres, nous penſions que tant d'Auteurs latins rangés dans ſa bibliotheque l'occupoient ſouvent ; „ Non, „ me dit-elle, Muſe, le temps m'a appris que „ tous les ſyſtêmes métaphyſiques, même les „ faits hiſtoriques donnés pour vérités, ne le „ ſont gueres ; ainſi je m'amuſe des plus agréa„ bles menſonges, je ne lis plus que des „ Romans : malgré ces frivolités & mon oppo„ ſition aux loix de Rome, admirez, regardez „ le portrait du Pape régnant au nombre des „ hommes choiſis peints dans mon cabinet. „ J'y vis auſſi celui de Mylord Bolinbrook fort connu d'elle ainſi que ſes ouvrages qui lui paroiſſent d'un penſeur érudit, mais prolixe. Les careſſes dont cette Lady m'honora, finirent par m'aſſurer que dix ans de trop arrêtoient ſon envie de m'accompagner juſqu'à Naples dont la ſituation la charme. Conſtantinople lui ſemble auſſi une demeure très agréable, pour quiconque peut ſe paſſer de l'opéra & des Thuilleries ; mais retournons à mon charmant dîner de Bologne où je vis le Comte Caſali Profeſſeur en mathéma-

tique de l'Inſtitut, & le ſavant Zanotti Secretaire perpétuel de ce Muſée. Cet autre Fontenelle conſerve dans un âge avancé beaucoup de gaieté & de politeſſe. Entre nos plus aimables convives étoit la niéce de l'Archevêque la Marquiſe Scappi, qui joint les agréments de l'eſprit à ceux de la figure. Cette belle eut la bonté de me prendre ſous ſa protection, de me mener de la promenade à la comédie, où par ſon ordre, on joua la Pamela du Moliere Italien Goldoni, dont nous fûmes fort contents. Le lendemain, elle me permit de la ſuivre à l'aſſemblée. C'eſt un appartement que la nobleſſe paye & charge un homme d'entretenir. Les raffraîchiſſements qu'il fournit ſuffiſent ſans doute à la depenſe des cartes & des bougies. Dans les villes du ſecond ordre d'Italie, ce *rendez-vous* public fait paſſer le ſoir en compagnie ſans l'embarras de la recevoir. Les étrangers préſentés par un des abonnés y ſont admis. Nous n'y fûmes point hier, j'étois laſſe: nous paſſâmes le jour à viſiter les tableaux de la belle Egliſe de S. Petrone & la longue Méridienne de Caſſini enchaſſée dans le pavé. L'après midi nous vîmes l'Inſtitut où l'on m'a fait la grace de m'admettre; ma gloire

eſt grande ; il n'y a que trois femmes, la ſtudieuſe Laura Baſſi qui y profeſſe la phyſique dont elle donne des cours publics en latin, la fameuſe Géometre Agneſi retirée dans un Couvent à Milan, & l'illuſtre Princeſſe de Collombrano Napolitaine. La Marquiſe du Châtelet, auſſi digne d'en être que je le ſuis peu, étoit de cette Académie des Sciences, fondée par Théodoſe le jeune, la plus ancienne, la plus riche de l'Europe. Charlemagne, & d'autres Princes l'embellirent. Ce Pape-ci, pour honorer ſa patrie, ajoute encore des volumes aux quarante mille de la bibliotheque, & ſelon ſes intentions, M. Farcetti orne une des galeries de l'elite des ſtatues antiques modelées en plâtre dont je vous ai parlé. Les bâtiments en ſont beaux, ſpacieux & raſſemblent les divers inſtruments d'artillerie, Aſtronomie, Hiſtoire naturelle, Plans de fortifications dans un ordre admirable ; chaque étude a une chambre ſeparée dont le nom eſt ſur la porte ; des Profeſſeurs de toute eſpece, y donnent ſans ceſſe des leçons publiques. Nous aſſiſtâmes à un de ces doctes exercices, & la Signora Baſſi nous fit enſuite avec beaucoup de préciſion & de politeſſe des expériences ſur l'irritabilité.

Vous voyez ma journée bien remplie. Ce matin nous avons suivi les belles processions du S. Sacrement qui attirent nombre d'étrangers ; le Legat & l'Archevêque, tous deux Cardinaux, y assistent en pompe. Les galeries larges & élevées qui regnent ici des deux côtés des rues, font la décoration de cette cérémonie. Entre chaque pilastre de ces portiques, des gazes en guirlandes & de vrais orangers entremêlés de statues ingénieusement imitées en carton, font le plus ravissant coup d'œil. Des tapis semés de fleurs couvrent le pavé, décorent les fenêtres garnies de Dames. La noblesse & les riches particuliers étalen sur les murs leurs meilleurs tableaux. La célebre Ecole de cette ville en a pare les Temples dont la structure répond à cette magnificence. Si les palais des nobles annoncent leur richesse, la piété prodigue des bourgeois brille sur-tout dans un portique de trois milles de long, élevé à leurs frais pour aller en pelerinage à couvert, de la ville à S. Luc sur l'Apennin. Nous ne manquâmes pas d'y monter : de-là, toutes les richesses de la campagne se découvrent. Cette superbe devotion n'empêche point les depenses profanes. On bâtit actuellement aux dépens de la ville

une vaſte ſalle d'opéra où l'attention eſt portée au point d'y faire des remiſes pour mettre les carreſſes à l'abri.

Les ſpectacles renaiſſent ici tous les ans dans l'octave du S. Sacrement. Les Dames ſe parent en ſon honneur. La foule que la fête raſſemble y trouve des plaiſirs qui l'attachent à la Religion. Que croyez-vous de plus utile, de la faire craindre ou de la faire aimer ? J'ai grande envie d'être à Rome pour recevoir vos réponſes à mes queſtions ; en attendant, ſuivant vos deſirs je vous écris non des lettres, mais des volumes, & pars demain pour Florence.

VINGTIEME LETTRE.

De Florence ce 18 *Juin* 1757.

DEs viſites à rendre, à recevoir, ma foible ſanté, & mille choſes à voir, ma chere Sœur, m'ont empêchée de vous écrire à mon arrivée ici.

En ſortant de Bologne, nous quittâmes auſſitôt la campagne abondante qui l'environne.

Il faut pour entrer en Toscane passer les monts qui coupent l'Italie depuis la Lombardie jusqu'au bout de la Botte.

Un fils des Alpes regne en ces fertiles lieux,
L'Apennin est son nom; son front qui touche aux cieux
Pompe dans l'air les eaux dont la plaine est nourrie;
En vingt Etats, ses bras partagent l'Italie.
Son dos courbé vers Pise y forme des côteaux,
Près d'Ancône, à ses pieds, il arrête les flots,
Et les torrents nombreux dont ses flancs sont la source,
Aux deux mers qu'il remplit précipitent leur course.

Malgré cette pompeuse description, la chaussée à moitié dépavée qui court sur le dos de ces montagnes, est fort pénible à passer. Mais *il Giogo*, précipice que les voyageurs les plus fermes redoutoient, ne sert plus de barriere au Grand Duché. L'Empereur a fait couper un chemin escarpé, (*f*) mais facile qui conduit jusqu'à Florence dont l'abord charme la vue. Nous descendîmes un dimanche les côteaux couverts de

(*f*) Les Boulonnois viennent d'en faire de même, ainsi le passage de l'Apennin devient plus aisé.

maiſons, de bois & de verdure qui l'entourent. Quel fut notre étonnement de les voir habités par des Nymphes ! De jolies filles, couvertes de petits chapeaux de paille, ornés de fleurs, colliers, bracelets, taille bien coupée ; enfin l'habillement de nos villageoiſes d'opéra eſt le fidele tableau des payſannes de ces contrées. On m'aſſure qu'elles parlent auſſi bien qu'elles marchent, ſur-tout aux environs de Sienne ; que leurs réponſes ſont ſi juſtes, qu'un Académicien de la Cruſca n'y pourroit changer une ſyllabe. J'attribue ce rafiniment de mœurs & de langage, paſſé peu à peu dans ce pays juſqu'aux chaumieres, à une longue pratique des loix & des arts. Bien avant d'illuſtrer Rome ils éclairoient l'Etrurie : les Médicis les y fixerent par les chef-d'œuvres antiques & modernes qu'ils raſſemblerent dans leur palais. Deux galeries de quatre cents pieds, jointes par un angle & parées d'un double rang de ſtatues ou de buſtes antiques, y mênent à nombre de chambres remplies de tout ce que l'œil curieux & ſavant ne ſe laſſe point d'admirer. L'une préſente deux cents portraits de peintres faits de leurs mains, & de beaucoup d'hommes illuſtres en tout genre ; l'autre, les porcelaines les plus

rares, les idoles les plus singulieres. Le Marquis Venuti, bon connoisseur, & l'habile Médecin Cocchi nous montrerent le cabinet des médailles dont ce dernier est conservateur. De là nous passâmes aux salles d'histoire naturelle. Je répéterois envain le détail qu'en font les voyageurs; mais puis-je me taire sur la Tribune? C'est un sallon octogone de vingt pieds de diametre, éclairé par la seule lanterne d'un dôme revêtu de nacre. Les murs sont tapissés de tableaux exquis & d'armoires de glaces au travers desquelles brille l'émail des pierres précieuses: comme une tête de Cesar d'une Turquoise de la grosseur d'un œuf; des vases d'agathe, lapis, cristal de roche garnis d'or & de diamants: le sallon a pour meubles un globe céleste dont les astres sont de rubis, une grande table de pierres fines incrustées l'une dans l'autre, & ces six statues grecques où l'effort de l'art s'est épuisé: deux Lutteurs qui se terrassent; un Paysan qui fait semblant d'aiguiser sa serpe en écoutant la conspiration de Catilina, le Faune qui danse, deux Venus de six pieds de haut, charmantes si elles n'etoient éclipsées par celle de Médicis, un peu plus petite, mais douée de ce je ne

ſais quoi qui fixe les regards les moins attentifs. Je rends ainſi en françois des vers faits pour mettre ſous cette celebre ſtatue : on me les a expliqués ; car j'ignore le grec, dont je ſuis fort fâchée : que n'ai-je dix ans de moins, je l'apprendrois ! Mais écoutons Venus.

Γυμνὴν εἶδε Πάρις με καὶ Ἀγχίσης καὶ Ἄδωνις,
Τὰς τρεῖς εἶδα μούνους. Πραξιτέλης δὲ πόθεν.

Je l'avoue, Anchiſe & Paris,
Sans voile, me virent jadis ;
Mais pour peindre ma beauté nue,
Ou Praxiteles l'a-t-il vue ?

Quelques-uns diſent que ce prodige de l'art fut trouvé à Tivoli. Le magnifique ſallon qui le renferme n'a qu'un ſeul fauteuil ; je m'en emparai, m'arrêtai deux heures vis-à-vis ces antiques, & me trouvois en ſi bonne compagnie, ſi vivante à mes yeux, que je ne pouvois la quitter. Nous y retournâmes le lendemain ; le Comte Laurency, homme d'eſprit, Miniſtre du Roi près du Grand Duc, & ſa femme aimable

& jeune, eurent la politeſſe de nous y accompagner ; & après notre ſeconde viſite à la Vénus grecque, nous menerent à la maiſon de campagne d'une des plus jolies modernes, la Marquiſe Capponi, qui en fait bien les honneurs. Nous admirâmes de ſa terraſſe les riches environs de Florence, & nous promenâmes à l'ombre de ſes cédras. Ceux de ce pays ſont renommés pour l'odeur & la groſſeur. Les plantes qui portent les parfums, pour nous embaumer de près, ne doivent peut-être point s'élever ; celles-là ſeroient-elles du nombre ? Nous n'en voyons qu'à baſſes tiges ; les berceaux qu'elles forment auroient plus de grace s'ils avoient plus de hauteur ; mais par reflexion je trouve qu'on en jouiroit moins : nos grands orangers que nous admirons tant, portent aux cieux leurs exhalaiſons odoriférantes & nous privent du plaiſir de cueillir facilement leurs fruits ; leur caiſſe reſte ſeule à notre portée & forme un vilain aſpect. Les Italiens mettent ces arbres dans de vaſtes pots de terre, & ne les laiſſent monter qu'en arbriſſeaux. Ces amateurs de voûtes élevées dans leurs appartements, ſemblent les abaiſſer trop dans les jardins. Je me gardai de faire cette eſpece de critique à

la maîtresse de la maison qui avoit la bonté de me la montrer ; mais je lui demandai la permission de visiter aussi son habitation de la ville. Nous la trouvâmes conforme aux descriptions que nous en avions lues, ainsi que le Palais Corsini, digne de loger les neveux du feu Pape né à Florence. Le bon goût du maître & les tableaux des bons Peintres y brillent. Au haut du grand escalier regne un sallon immense orné de colonnes & de statues antiques. Le plafond peint est entouré d'une galerie commode pour entendre la musique : le reste des appartements répond à la beauté de cette piece. Le vaste palais de la noble maison Strozzi me plaît infiniment par son extérieur Etrusque. Ces pierres coupées en forme brute, rappellent bien la premiere habitation des hommes. Un roc taillé pour s'y nicher : la solidité s'y joint à l'agrément ; le Luxembourg un peu dans ce goût vous donne le modele du Palais Pitti, la derniere demeure des Médicis. On y trouve encore la collection de tableaux la plus complette ; mais les jardins, comptés long-temps parmi les merveilles du monde, sont si délabrés, qu'on y marche avec peine. Ils ne paroissent propres qu'à

faire penſer au peu de durée des ouvrages humains.

L'obſcurité du ſoir y nourriſſoit hier mes penſées morales : un phénomene nouveau pour mon ignorance, vint m'en diſtraire. Un eſſain de mouches luiſantes voltigeoient dans les boſquets. Je les pris pour une illumination ambulante. J'approchai, les lampions me fuyoient. Je n'avois jamais rencontré que deux ou trois de ces brillants inſectes à la fois. Leur multitude me charma & m'étonna, *parva leves capiunt animos*. La fatigue m'arracha à cette promenade pour un ſouper frugal comme je les aime ; enſuite mon lit dur me parut excellent. A mon réveil j'ai reçu dans une lettre du Comte Algarotti, des patentes de la célebre Academie de Padoue, qui daigne me compter parmi ſes Membres. Je tâchois de proportionner ma réponſe à la grandeur du bienfait, quand cette ſerieuſe occupation a été interrompue par la viſite du Chevalier Adami, bon Antiquaire, & du Docteur Lami, homme de goût, d'eſprit, & l'Auteur d'un Journal fort eſtimé. Nous avons regretté enſemble l'Abbe Buondelmonte, mort depuis peu, dont je connoiſſois les Poéſies. Ces

Savants m'ont fait le plaiſir de m'apprendre que la meilleure traduction italienne d'Anacréon eſt de notre Regnier Deſmarets, & qu'une de leurs plus jolies pieces de vers eſt de Ménage. La voici telle que je l'ai retenue; je ne ſais ſi ma mémoire eſt bien fidele.

O maraviglia ſtrana !
Eh qui lo crederia ?
A te pur ſola diſſi,
A te pur ſola ſeriſſi
Il mio amoroſo affanno,
A tutt' i altri lo celai.
E pur tutti lo ſanno
Tu ſola non lo ſai.

J'eſſaye de la traduire ainſi :

O merveille étonnante !
Qui le croira, belle Amaranthe ?
A toi ſeule je dis,
A toi ſeule j'écris
L'amour dont tu me dévores.
Je cache à tout autre mes vœux ;
Chacun pourtant connoît mes feux,
Toi ſeule les ignores.

Après avoir admiré ce tendre Madrigal, nous passâmes en revue nos Poëtes & les ultramontains, sur-tout le Tasse mon héros, & l'Arioste, à qui les italiens (pour l'invention & la maniere d'écrire) donnent la préférence ; ils l'accordent aussi avec plus de justice à Corneil e sur Racine ; mais si notre langue leur étoit aussi familiere que la leur, ce dernier comme plus correct, perdroit peut-être moins de leurs suffrages. Les modernes de tout pays sont me semble trop épris de la chaleur du style & de la nouveauté des idees répandues sans dessein ni suite. Ce charme de l'*Orlando furioso*, cet assemblage informe de beautés décousues, ressemblent pourtant souvent au délire. La plus vive éloquence momentanée ne se rencontre-t-elle pas quelquefois dans des têtes très-dérangées? Loin d'y captiver notre hommage, l'unité de sentiments dans les diverses situations, & le jugement, furent toujours les marques honorables de l'humanité, & la source de toutes les vertus. Ce vrai merite est aujourd'hui peu considéré, & je ne vois rien à espérer des systêmes chimériques ni de l'enthousiasme que notre siecle applaudit ; quiconque, pour se rendre célebre, étale des talents nullement utiles au public, par là même en

mérite le mépris. J'eſtime avec les anciens les hommes & leurs qualités brillantes à proportion qu'ils en montrent plus ou moins de ſolides dans leur conduite & leurs écrits. Les merveilles de l'art que les auteurs les plus fameux, tels que le Pere de Cinna, joignent au bon ſens, m'enchantent alors & me font de ces heureux genies des divinités; mais ſans cette baſe, les ornements ſéducteurs, les raiſonnements ſpécieux, diſperſés comme des nuages éblouiſſants, tombent & s'éclipſent l'un par l'autre à mes yeux, qui leur cherchent en vain un appui : non que je vouluſſe ne donner un prix qu'aux ouvrages ſérieux; la raiſon veut rire; mais un eſprit bien réglé demande un but, un enſemble, même dans les objets d'amuſements. Cette longue converſation me fait remettre à un autre jour à vous parler encore des beaux lieux d'où je vous écris.

VINGT-

VINGT-UNIEME LETTRE.

De Sienne ce 25 Juin 1757.

AVant de vous rien dire de cette Ville, ma chere Sœur, achevons de vous decrire les monuments que j'ai admirés à Florence.

Dans la riche Egliſe de Sainte Croix eſt le tombeau de Michel-Ange né à Arezzo, mort nonagenaire en 1564. Les arts où il excelloit, Peinture, Sculpture, Architecture, y ſont perſonnifiés. On doit à ce Virtuoſe la magnifique chapelle des Nicolini, qui decore ce monaſtère. Le Cloître conſerve les cendres précieuſes de Galilée, dont il va paroître des Lettres & des ouvrages curieux non encore imprimés. Pic de la Mirandole eſt enterré à Saint Marc; Bocace à Santa Maria della novella. La plus belle des chapelles ſepulcrales du monde ſera celle des Médicis à Saint Laurent. L'art & les pierres précieuſes y brillent de toutes parts. Depuis un ſiecle que le Duc Ferdinand aſſigna ſix cents mille livres de revenu pour la conſtruire, on y a déjà dépenſé

quatre-vingt-dix millions ſur les deſſeins de Michel-Ange. La Bibliotheque de cette Egliſe eſt vantée par le grand nombre de manuſcrits. On y voit entr'autres un Virgile tranſcrit du temps de Théodoſe, & la deſcription de toute la Chirurgie des Grecs ornée de figures peintes ſur velin.

Nous deſtinions notre journée aux Egliſes. Après un grand dîné chez Monſeigneur Borrhomée, Nonce Apoſtolique, avec l'Abbé Nicolini, homme de qualité, lettré & de bonne compagnie, nous fumes à la Cathédrale gothique, mais vaſte & magnifique. L'intérieur & l'extérieur de marbre de diverſes couleurs ſemblent revêtus de porcelaines : de là, peut-être, lui vient le nom de Notre-Dame delli fiori : je trouve ce mêlange très agréable. Le dôme octogone frappe les yeux par ſa hauteur & la diverſité des peintures. Cent vingt degrés y conduiſent. On tourne tout autour en dehors, en dedans, par de triples galeries. La boule dorée du dôme qui couvre le cœur a ſept pieds de diametre, & la tour revêtue à l'extérieur par compartiments de marbre rouge, blanc & noir, s'éleve de cent quatre-vingts pieds. La façade de cette Cathédrale n'eſt point finie,

non plus que celle de pluſieurs Egliſes d'Italie, dont le deſſein trop vaſte nuit à l'exécution. Vis-à-vis du portail eſt le baptiſtaire auſſi de diverſes couleurs. Ce fut, dit-on, un Temple de Mars. Ses triples portes d'airain d'un travail parfait, coûterent cinquante ans de travail à Gibert Florentin. Michel-Ange les trouvoit dignes d'être les portes du Ciel, le Baptême en donne la clef, n'eſt-ce pas un paradis anticipé ?

S'il eſt permis de paſſer du ſacré au profane, je vous dirai que nous n'avons point trouvé de grand opéra à Florence, mais d'excellents bouffons. Ce genre de muſique plus nouveau, eſt par conſéquent fort à la mode en Italie. J'ai trop peu reſté dans la belle ville dont je vous parle pour la bien connoître ; mais nous comptons y revenir à notre retour. La ſituation en eſt heureuſe & le terrein fertile en fruits, en gens célebres de tout genre, tels que le Cimabué reſtaurateur de la peinture en Italie, Américc Veſpuce dont le Nouveau monde tire ſon nom, Strozzi fameux capitaine, le politique Machiavel, Pétrarque, Dante, Bocace poëtes illuſtres ; les peintres les plus renommés & les meilleurs ſculpteurs naquirent à Florence. Les habitants en ſont

industrieux & spirituels, les femmes jolies, les rues bien pavées de larges pierres ; les places, jardins, fontaines, églises, palais superbement ornés. Outre les bibliotheques publiques, il en est de riches chez les particuliers, telles que celle de Messieurs Marucelli & autres, où les étrangers sont bien reçus. La semence Etrusque des arts refleurit sans cesse en Toscane. Avant de quitter ce beau Duché nous pensâmes périr à Poggibonzi. Les éclairs éblouissoient les postillons, la grêle qui coupoit les traits des chevaux, obscurcissoit nos glaces, nous obligeoit à les tenir fermées & nous deroboit même le précipice que nous savions être à nos côtés ; dans l'impossibilité d'arrêter de peur de reculer, nous avancions avec une peine extrême contre le vent. A force de craindre je ne craignis plus rien, mes idées se confondirent ; mais la tête de nos conducteurs accoutumée aux orages, garda son équilibre & nous tira du mauvais pas. Enfin nous arrivâmes à Sienne, où j'ai trouvé pour Gouverneur l'Abbé Franquini, qui, après avoir séjourné vingt ans à Paris, comme Ministre du Grand Duc, en étoit parti depuis vingt ans. Notre premiere entrevue fut plaisante. Après nos faux compliments réciproques sur le peu de

changement de nos figures, il s'empreſſe de me demander des nouvelles de tous les gens que nous avions connus enſemble. Une triſte verité me force de répondre ; cet agréable que vous voyiez jadis par-tout, eſt dans ſa chambre rongé de goutte ; cette femme qui écoutoit avec tant de graces eſt ſourde ; cet homme d'eſprit eſt en enfance ; ce vieillard mort d'apoplexie, ce jeune homme de la petite vérole ; cette nymphe eſt d'une taille enorme & fort laide : voilà la converſation conſolante des perſonnes qui ſe perdent long-temps de vue : *Flos levis, umbra fugax, bulla caduca fumus.* Pour nous diſtraire de ces triſtes vérités, l'Abbé nous mena voir ſa Cathédrale. C'eſt un vaſte bijou. La décoration en couleur de catafalque, loin de déplaire en fait le charme. Le dedans, le dehors ſont revêtus de marbre blanc & noir par bandes, aſſorti avec tant de ſymmétrie que les yeux en ſont éblouis & non fatigués. On y monte par un large degré de marbre, qui du fond de la place ſe joint à la façade & l'embellit encore. Le pavé de l'Egliſe, où quelques morceaux de la Bible ſont deſſinés, eſt un ouvrage précieux pour l'exécution. Dans la Bibliotheque de cette Cathédrale brillent les

voyages de Pie II. peints à freſque ſur l'admirable deſſein de Raphaël, & les Livres de chant enrichis de mignatures merveilleuſes. Les moines du XIII. & du XIV. ſiecle excelloient dans ce genre de patience induſtrieuſe. Leurs loiſirs à préſent ne produiſent rien pour ce monde, c'eſt dans l'autre que nous en attendons l'utilité.

La Place de l'Hôtel de Ville de Sienne eſt vaſte, bâtie d'une maniere uniforme, un peu creuſée en amphithéâtre, de façon qu'une fontaine abondante & ſaine poſée au centre, peut en l'inondant en faire une naumachie : mais penſez combien le ſoir j'ai beſoin de repos. Après avoir vu hier les choſes que je vous décris, la fatigue me mit au lit, aujourd'hui l'Abbé ſi fort à la mode à Paris il y a vingt ans, m'a donné à diner à Sienne avec le jadis fameux Seneſino qui s'y repoſe depuis long-temps, jouiſſant encore, quoique ſeptuagenaire, d'une voix forte, expreſſive & légere. Il a bien voulu nous faire part du reſte de ſes talents, & nous donner même un air à boire, choſe rare en ce pays, où nul ne chante que l'amour. S'il n'eſt pas payé pour le célébrer, en récompenſe ſon gozier lui valut une fort jolie maiſon, qu'il a fait bâtir & meubler toute à

l'Angloiſe, des guinées ſans nombre qu'il a rapportées de Londres. Je lui demandai auſſi du thé à l'Angloiſe. C'eſt peut-être au-delà des monts, où ce breuvage n'eſt point en vogue, le ſeul homme qui pût m'en donner de bon. Il s'eſt aſſuré des rentes & une belle demeure dans ſa terre ; mais ſon unique héritier le fait enrager : toujours un *mais* au moins empoiſonne le bonheur ; en voici, dit-on, la raiſon. Jadis au ciel, le Plaiſir fils du Jour & de la Vertu régnoit. La Peine née de la Nuit & du Vice, occupoit l'enfer. La moyenne région étoit peuplée de créatures douées de bonnes & mauvaiſes qualités. Jupiter touché du ſort incertain des humains, en voyant une partie de trop pervers pour mériter aucun bonheur ; d'autres trop eſtimables pour leur infortune, ordonna que le Plaiſir & la Peine vinſſent habiter la terre. Dès que ces enfants des ténebres & de la lumiere arriverent parmi nous, l'un, ſuivant l'ordre ſuprême, voulut s'emparer des bons, l'autre des vicieux ; mais dans l'examen des objets, loin de trouver des êtres décidés, (tels qu'ils en voyoient dans leurs diverſes demeures) ils ne rencontrerent aucun mortel exempt d'un mélange de bien & de mal, & de là,

s'attribuerent un droit égal ſur chaque individu. Pour terminer une diſpute infinie & ſoumettre mutuellement tous les cœurs, tous deux s'unirent d'un lien indiſſoluble, de façon que le Plaiſir eſt ſans ceſſe précedé ou ſuivi de la Peine, & la Peine ſe trouve toujours adoucie ou cauſée par le Plaiſir. Je ſens cette vérité, j'ai eu grand plaiſir à vous conter cette fable, le mal de rête me prend à préſent d'avoir trop écrit. Vous attribuez avec raiſon une grande partie de ma mauvaiſe ſanté à ma vie trop occupée. Preſque dès mon enfance j'ai voulu être inſtruite & propre aux devoirs & aux diſſipations de la ſociété : c'eſt le moyen de n'être ni l'un ni l'autre. Le monde & l'étude demandent chacun une perſonne toute entiere ; à peine mes forces pouvoient ſuffire à l'un des deux. Vous ſavez mieux uſer des vôtres & vous livrer totalement à vos amis, dont l'heureux tour de votre eſprit fait l'amuſement : mon activité veut cent choſes à la fois, & craint follement plus l'ennui que la maladie ou la fatigue. Je ſuis pourtant pareſſeuſe auſſi, enfin je n'y conçois rien ; mais qui eſt-ce qui conçoit ſon être ? les deux perſonnes les plus oppoſées le ſont ſouvent moins que les diverſes volontés qui

nous tiraillent intérieurement. J'ai ſi peu le pouvoir de les accorder que le thé, dont je viens de vous parler, me rappelle que je n'ai même pu me défaire de l'uſage nuiſible d'en prendre au moins tous les matins. Je ferois en vain remarquer à mes neveux combien la moindre mauvaiſe habitude eſt dangereuſe ; *Les fautes des peres*, dit le ſage Fontenelle, *ſont en pure perte pour leur poſtérité.* Ainſi je me tais & vais me repoſer. Nous verrons bientôt Saint Pierre de Rome & pluſieurs de vos Lettres ; jugez de mon impatience d'arriver à la Ville par excellence.

VINGT-DEUXIEME LETTRE.

De Rome ce 5 Juillet 1757.

MA joie eſt extrême, ma chere Sœur ; je ſuis aux lieux où j'ai tant déſiré d'être, & vous me mandez que vous êtes contente de votre ſanté, de celle de ma mere & de votre fils fait Cornette de Carabiniers, avec promeſſe de paſſer bientôt à la Lieutenance. On m'en écrit beaucoup de bien de l'armée : j'eſpere que nous ſerons ſatisfaites de ſa conduite : j'en parle comme vous-même, je n'ai d'autre ſœur que vous, vos deux fils ſont mes ſeuls enfants. Quel malheur que l'aîné ne puiſſe ſervir auſſi ! Vous me dites à regret que ſa vue trop foible l'en rend incapable & de tout emploi. L'eſprit qu'il a ne lui ſert donc qu'à ſe plaindre de ſon ſort d'une maniere plus intéreſſante. J'ai paſſé une heure à lire ſa lettre, les vôtres & celles de mes amis de Paris qui me regrettent ; s'ils me trompent je leur ai encore grande obligation de me dire ce qui peut le plus toucher mon cœur. Pour mon amour

propre, il doit être bien flatté des bontés dont on m'a comblée dans toute ma route & de l'accueil dont on m'honore ici. Avant de m'en vanter avec vous, je veux vous dire depuis mon dernier recit mes peines & mes plaisirs.

Que Radicofani est une cruelle montagne à passer ! La dureté des pierres me faisoit descendre de carrosse, m'empêchoit d'aller à pied & m'auroit fait trembler si j'avois été à cheval. De là j'ai passé Montefiascone, capitale des Falisques, & côtoyé le lac Bolsene, où Amalazonte, fameuse Reine des Gots, & les magnifiques Farneses eurent leurs tombeaux.

Cette route est coupée de torrents aussi fatigants à passer que les monts. Comment les Souverains de ces contrées si superbes dans leurs demeures, ne le font-ils pas assez pour en faciliter l'accès à la foule des voyageurs qui vient depuis mille ans les admirer ? Princes, cardinaux, pélerins, curieux de toute espece traversent sans cesse ces pénibles chemins ; & sans pitie on les laisse impraticables. Rome est cependant une belle qui n'a pas besoin que les difficultés pour la joindre relevent le prix de ses attraits. Les routes qui l'environnent, il est vrai, sont mieux tenues, & ses charmes font

oublier les peines. Je ne regrettai plus les miennes à l'aſpect du dôme de Saint Pierre. Nous l'apperçûmes de loin ; mais bientôt une colline m'en déroba la vue ; ma peur qu'il ne m'échappât vous auroit fait rire. Mon Dieu ! que l'agrement de votre eſprit en auroit mis dans mon voyage ! Enfin ma joie revint en revoyant les toits déſirés. Nous marchons toujours livre & carte en main. J'entrerai donc dans la ſainte Cité, diſois-je ! voici le même Pont Milvius, à préſent Ponte mole, où un ſigne céleſte annonça à Conſtantin ſon triomphe ſur Maxence. Nous ſommes dans le pays des miracles & des merveilles, (l'amour pour l'antiquité les embellit encore) de façon que je dévorai des yeux un obéliſque que j'apperçus plein de hiéroglyphes gravés moitié en creux, moitié en relief dans une petite moulure pour empêcher le temps de ronger les faits hiſtoriques que ces caracteres conſervent ; vaines précautions ! ils ſubſiſtent ; mais leur ſignification eſt effacée de la mémoire des hommes. Le monument qui me donne cette réflexion, trouvé dans un cirque entre les monts Palatin & Aventin, fut dedié au ſoleil en Egypte, & conſacré au Chriſt ſous Sixte V. qui le fit

élever à la place du Peuple où on arrive. Le baſſin de la fontaine eſt d'une baze de colonne de ſix pieds de diametre des thermes Néronniens. Vignole fit la décoration majeſtueuſe de la porte jadis Porta Flaminia ſur les deſſeins de Michel-Ange. Deux beaux portails d'Egliſes y font face, & laiſſent voir entr'eux trois longues rues à choiſir. J'aurois voulu les parcourir toutes trois à la fois ; nous en ſuivîmes une où mon enthouſiaſme eſpéroit trouver quelque monument rare. Dans l'étonnement de n'y voir que des maiſons ordinaires, nous fîmes pluſieurs détours avant d'arriver à la douanne dont la façade ornée de hautes colonnes corinthiennes dégradées par le temps, ravit ma curioſité. Le poſtillon m'aſſura qu'elles reſtoient d'un temple de Mars (*a*). Je crus y entrer ; mais la cour ne m'offrit rien qu'un bâtiment moderne où l'on me fit long-temps griller au ſoleil de midi pour me fouiller. Après mille impatiences, nous gagnâmes la place d'Eſpagne, où par une chaleur exceſſive, nous attendîmes encore une heure pour trouver un hôtel garni, que nous aurions dû faire prendre

(*a*) On les croit d'un temple d'Antonin.

d'avance. La faute fut réparée : nous en découvrîmes un passable ; nous nous reposâmes volontiers, & y reçûmes peu de temps après un message des Princes Corsini que j'avois l'honneur de connoître dès Paris, où leur savoir & leur conduite les firent distinguer. Apprenez mon bonheur, ils avoient engagé la Princesse leur mere & leur sœur la Duchesse de Bracciano, à me prendre sous leur protection. Ma joie fut égale à ma reconnoissance. Ces Dames me favorisèrent au point de me promettre de me mener le lendemain aux feux de la Saint Pierre. Plus d'incertitude alors sur mon sort avec de telles conductrices : je savois que leur goût pour les Lettres leur en donnoit pour la langue Françoise, & qu'en tout genre leur mérite égaloit leur naissance. Vous le voyez, le Ciel récompense mon pélerinage par l'utile & l'agréable. Prévoir un mal en augmente la peine ; les biens inattendus au contraire, en deviennent plus sensibles.

La Cardinal Passionei qui m'avoit déjà honorée d'un commerce littéraire, ne tarda pas non plus à me donner pour marques de son souvenir l'invitation de voir le lendemain dans son Palais, la cérémonie de la haquenée, avec les Princesses

Corſini. Les bontés de cette maiſon chérie dans Rome & de l'Eminence, m'attirerent bientôt les viſites & la bienveillance de toute la nobleſſe. Je ne les dois, vous le penſez bien, qu'a mes illuſtres patrons : auſſi ſeront-ils mes ſeuls guides. Je les ſuivis vis-à-vis le pont Saint Ange où nous vîmes le feu qui commence par une gerbe de mille fuſées, prend cent couleurs, cent formes, & finit par une girandole étoilée qui de la nuit fait le jour. Ce ſpectacle bruyant recommence le lendemain ; on y joint l'illumination de la coupole & de la colonnade de Saint Pierre, dont l'effet merveilleux ne peut s'imiter. Il n'eſt point d'autres lieux au monde où un dôme qui touche aux cieux voie à ſes pieds trois cents colonnes ſur quatre rangs aſſez eſpacés pour laiſſer au milieu paſſer les carroſſes. Le vaſte cercle qu'enferment ces portiques eſt orné de deux fontaines jailliſſantes aux nues par un large tuyau : des baſſins de granit à double rang les reçoivent en mouſſe dans leur châte. La Reine de Suede, perſuadée que tant d'eaux ſe perdoient en ſon honneur, demanda par ménagement de les arrêter. Sa ſurpriſe fut grande : „ Madame, lui dit-on, ces „ caſcades vont ainſi jour & nuit “. Un obé-

liſque d'une ſeule piece de granit, les ſépare à diſtance égale, & marque le milieu de la place, bâtie par Alexandre VII. Ce monument fait ſous Seſoſtris, apporté d'Egypte ſous Caligula, & trouvé dans le cirque de Néron, a de hauteur cent vingt pieds, peſe neuf cents mille, ſe conſerve entier depuis quatre mille ans, & pour épargner aux antiquaires la peine de deviner, eſt ſans hiéroglyphes. Le navire qui l'apporta étoit ſi grand que quatre hommes à peine en pouvoient embraſſer le mât. L'Empereur Claude le fit enfoncer dans le port d'Oſtie & ſervir de fondement à une tour. Tout le monde connoît la machine immenſe du Chevalier Fontana pour mettre en place l'obéliſque. La maniere dont les Romains élevoient de tels morceaux & des colonnes très peſantes, ſans un grand eſpace autour pour les échafauds, eſt apparemment perdue; mais quittons les anciens pour admirer la colonnade moderne de Saint Pierre, ſi vaſte que la voix ne peut porter d'un côté à l'autre, & couverte d'une baluſtrade ſur laquelle regnent cent trente-huit ſtatues. Cet aſpect m'etonna encore plus que la façade du temple haut & large d'environ quatre cents pieds. Le portique qui le précede ſoutenu

ſur

ſur d'immenſes colonnes de marbre antique, ſeroit ſeul la plus longue & la plus magnifique egliſe de Paris. Je vous obmets la deſcription faite & refaite des beautes ſans nombre de cette baſilique etablie par Conſtantin ſur les fondements du Cirque de Néron, rebâtie par le Bramante ſous Jule II. & par Michel-Ange ſous Paul III. Dorures, bronzes, marbres, peintures & ſculpture y ſont prodigués avec art. Quatre cents cinquante milliers de bronze pris des ornements du Panthéon, font les colonnes torſes de l'autel iſolé qui s'éleve ſous le dôme. Il en fallut deux cents millier au Cavalier Bernin pour les quatre Peres de l'Egliſe qui décorent au fond de l'edifice la Chaire de Saint Pierre, & cent quarante mille écus Romains pour l'acheter. L'écu Romain vaut cinq livres. La ſacriſtie, eſpece de rotonde, fut un temple d'Apollon. Un vaſe de porphyre qui ſervit aux bains des Conſuls & de ſepulchre à Othon, ſert à preſent de fonts baptiſmaux : les Anges de huit pieds, ſupports des benitiers aux premiers piliers de la nef, ne paroiſſent de la porte que des enfants ; jugez de la grandeur du reſte.

Epheſe, Babylone, Athenes,
De vos temples ſoyez moins vaines :

Pour une foule d'Immortels
Si par vos soins & vos largesses
Vous eûtes par-tout tant d'autels,
Saint Pierre où brillent nos richesses
(Sous cent voûtes au même lieu)
En montre autant pour un seul Dieu.

Parmi les magnifiques tombeaux des Papes, il y en a trois de femmes : la Comtesse Mathilde, grande bienfaitrice de l'Eglise, la fameuse Reine de Suede, & la pieuse Reine d'Angleterre, femme de Jacques III. actuellement à Rome.

Les prodiges de Saint Pierre me font oublier le feu que le Roi de Naples fait aussi tirer pour les vigiles de ce Saint, vis-à-vis son palais Farnese d'où nous l'avons vu. Son Connétable Colonne, qui le même jour présente la haquenée au Pape, fait magnifiquement les honneurs de la fête, & les deux fontaines jaillissantes (*b*) de la Place contribuent à la décoration de l'artifice. Avant de monter aux appartements, nous rendîmes nos

(*b*) Les jettes magnifiques de granit qui les reçoivent, ont vingt-cinq palmes de long, & viennent des bains de Septime Severe. La plupart de ces bassins servoient aux thermes des Empereurs.

devoirs à l'Hercule Farneſe (*c*), à la Flore, & aux autres ſtatues des portiques qui environnent la Cour. Les ſalles, les galeries raſſemblent entre mille chef-d'œuvres de ſculpture & de peinture, dix-huit têtes de Philoſophes trouvées aux thermes de Dioclétien ; à peine s'en trouveroit-il autant de vivantes en Europe.

J'ai contemplé ce matin ces raretés que nous n'avions qu'apperçues le ſoir. Le Farneſe qui commença ce Palais étant Cardinal, devenu Pape, le fit achever par Michel-Ange. La façade de cent quatre-vingts pieds, haute de quatre-vingt-dix, eſt conſtruite des pierres du Coliſée dont on a bâti Saint Laurent & la Chancellerie. On en répara auſſi les murs de la ville, reſtés les mêmes depuis Beliſaire. Paul III. tranſporta les ſtatues de cet amphithéâtre aux jardins Farneſe. Innocent VIII. rompit l'arc Gordien pour en faire une égliſe ; Alexandre, la pyramide de Scipion pour paver les rues. Saint Etienne fut un temple de

(*c*) Michel-Ange en a fait les deux jambes qui manquoient, & qui depuis ont été retrouvées. La maiſon Borgheſe les poſſede ; malgré la beauté des modernes qui fait négliger de reſtituer les anciennes, quand j'appris cette anecdote, je regrettai qu'on n'eût pas remis les véritables, celles du ſculpteur Glicon.

Faune ; Saint Barthelemi dans l'isle du Tibre où les malades ont encore recours, appartint à Esculape ; Saint Blaise à Neptune. Vous le voyez, la dévotion en détruisit autant que la barbarie. Les empereurs chrétiens même les faisoient abattre. Revenons au palais Farnese. Le fameux taureau de ce nom est hors de son enceinte sous une cabane à l'abri de la pluie. Si sa masse énorme ne le garantissoit pas du vol, il mériteroit d'avoir une garde. D'un seul bloc sortent sept figures : une femme attachée par sa chevelure aux cornes de l'animal furieux ; deux hommes qui tâchent de le précipiter du haut d'un rocher ; une autre femme, son enfant, son chien regardent ce spectacle immobile, dont le génie des artistes Apollonius & Tauricus animent les traits. Ce morceau précieux tiré de Rhodes par Titus, & l'Hercule Farnese, ornerent les bains de Caracalla (*d*). S'il est possible de leur faire passer la mer, je ne sais comment le Roi de Naples n'en orne pas ses

(*d*) Ainsi que la chaire de porphyre qu'on voit à S. Jean de Latran, dont le trou servoit à écouler l'eau. Ces bains contenoient seize cent sieges de marbre, & trois mille personnes s'y baignoient à la fois.

palais. La grandeur de ceux qu'on voit ici, & des monuments publics taillés sur la mesure des anciens, surpassent tant mes idees, que si les Romains n'avoient decrit les limites de leur taille, je croirois être où fut jadis l'empire des Géants. Quoique les autres villes d'Italie m'eussent accoutumée aux grands édifices, ceux que je vois m'étonnent & m'élevent l'ame : les pierres mêmes ont, je le sens, du pouvoir sur l'imagination. Je ne vous donnerai le détail que des édifices très nouveaux dont on a peu parlé, comme de la fontaine de Trevi qui me causa hier une agreable surprise. Je passois à côté, nul voyageur n'en fait mention, personne ne m'en avoit rien dit, l'étonnement pensa me jetter du haut en bas de mon carrosse. Je m'arrêtai pour admirer la plus somptueuse décoration qu'on puisse faire de la mer. Sur un roc dont l'eau jaillit par vingt crevasses, s'eleve un vaste portique corinthien. Au centre est l'Ocean sur son char orné de coquillages & tiré par deux chevaux marins; l'un symbole des tempêtes dont l'onde écumante sort par les narrines, & dont un Triton le fouet en main a peine à reprimer la fureur : l'autre, l'image du calme, vomit paisiblement la source qui l'abreuve, & laisse

au Triton ſon conducteur le temps de jouer de ſa trompe. Toutes les figures irrégulierement groupées dans un lac rempli par les flots qu'elles vomiſſent, font l'effet le plus majeſtueux, le plus raviſſant qu'une imagination poétique puiſſe s'en former. Entre les ſtatues allégoriques qui décorent le frontiſpice, regne Agrippa qui fit venir cette eau excellente de huit milles de Rome, & la figure d'une Vierge qui découvrit cette ſource, d'où lui vient le nom d'*Aqua virgine*. Le Pape régnant a fait revêtir & environner de marbre les bords de cette merveilleuſe fontaine dont l'ingénieux Salvi, par l'ordre de Clément XII, fut l'Architecte. En voici trop pour aujourd'hui ; les forces me manquent plus que la matiere. Le tourment que je me donne me plaît & me maigrit. Adieu.

VINGT-TROISIEME LETTRE.

De Rome ce 20 Juillet 1757.

VOus me demandez ſur-tout, ma chere Sœur, de vous inſtruire de ce qui m'eſt perſonnel & des objets qui me frappent le plus : tâchons de vous contenter. Le peu que je vous decrirai des monuments publics que j'examine avec ſoin pour vous en rendre compte, & ce qu'on m'en dit (dont je ne garantis pas la préciſion), vous exciteront du moins à la chercher dans des Ecrivains plus exacts. Si par mes erreurs vous êtes trompée, je le ſerai avant vous. Je ne puis, vous le penſez bien, me livrer aux ornements menſongers reprochés aux voyageurs, trop de témoins ſeroient en état de me ramener à la vérité.

L'été vous a ſans doute fait quitter notre bonne ville de Rouen, patrie des Corneilles, des Fontenelles, &c. pour vos champs moins feconds en grands hommes, mais peuples de gens utiles. Le premier de vos cultivateurs qui ſut en tranſporter

le beurre & les œufs à Paris, malgré les quarante lieues de distance, ne s'acquit-il pas dans ſon canton une célebrité limitée, mais durable? La ſolitude de vos bois vous donnera le loiſir de ſuivre de loin nos courſes curieuſes: celle que nous avons faite ce matin m'a charmée. J'ai vu ce Coliſée capable de contenir quatre-vingt mille ſpectateurs (*a*), & dont la ſtructure, dit Caſſiodore, coûta un fleuve d'or.

Par l'évaluation des ſavants Pere Jacquier & Abbé Barthelemi le ſeul tour extérieur de ce monument coûteroit aujourd'hui dix-ſept millions de notre monnoie. Pompée fit le premier bâtir un theâtre de pierre dont il reſte quelques veſtiges: avant lui, le bois ſeul ſervoit à les conſtruire. L'amphithéâtre que je vous décris, quatre fois plus grand que celui de Verone, eſt moins entier dans l'intérieur; mais le dehors, ſur-tout d'un côté, laiſſe très-bien diſtinguer les trois ordres

(*a*) L'Empereur Tite y donna des ſpectacles qui durerent cent jours, & de l'endroit le plus élevé fit jetter aux ſpectateurs beaucoup de petites boules de bois où étoient marqués pour l'un un vaſe d'or ou d'argent, pour l'autre un nombre d'eſclaves ou d'attelages de chevaux qu'un Officier avoit ordre de diſtribuer à ceux à qui l'adreſſe avoit fait attraper un lot.

d'architecture ſurmontés d'un quatrieme en pilaſtres corinthiens ſi éleve, que du pied de l'édifice, l'œil peut à peine atteindre au faite. L'arêne plus haute que l'ancienne, par l'accroiſſement des terres, eſt à préſent pavée. Preoccupée des objets (qui du temps de Veſpaſien ſon fondateur en rempliſſoient l'enceinte) je la vis, avec une grande ſurpriſe, entourée de douze Chapelles portatives à peu près comme des guérites de ſentinelles : les pelerins y viennent honorer le ſang des martyrs maſſacrés en ces mêmes lieux, où dans leurs jeux les païens égorgeoient un nombre incroyable de bêtes feroces. Un ſeul Hermite François logé dans cet amas de ruines & de beautés ſurprenantes, le chapelet en main, en garde nuit & jour l'entrée. Il nous conduiſit ſur la premiere galerie. Les quatre-vingts arcades qui la forment ont chacune quatorze pieds d'ouverture. De là nous decouvrimes l'arc triomphal érigé en marbre pour la victoire de Conſtantin ſur Maxence, & totalement réparé par le Pape Corſini, excepté le bas, encore caché ſous des decombres accumulés. Le ſol de Rome moderne a plus de quinze pieds d'élévation ſur l'ancien ; ainſi les monuments qui reſtent de cette reine du

monde, tels que l'arc de Titus ou celui de Severe, moins ornés, moins conservés que celui de Constantin, ont leur base enterrée : c'est le sort de beaucoup d'autres dans le même quartier du *Forum Romanum* à présent Campo Vaccino ; champ couvert des débris des temples païens. Malgré le temps qui les ronge, les mains barbares qui les renverserent, & les mains avares qui détruisirent ces edifices pour en élever à leur gloire, on admire encore les rangs de colonnes que le hasard a conservées. Celles du temple de Faustine font la façade d'une Eglise. Le vestibule du palais de Neron est la Chapelle de Sainte Françoise où repose Grégoire XI. deuxieme pape de la maison de Beaufort Canillac, qui rapporta le saint Siege d'Avignon à Rome après un séjour de soixante-dix ans. Les Bénédictins de cette Eglise conservent dans leur jardin les restes d'un temple d'Isis, & près de leur enceinte est le fameux temple de la Paix, réduit à trois arcades. Quoique Campo Vaccino soit spacieux, je n'y vois point de place pour tous les monuments dont on dit qu'il étoit orné. Là s'entrouvrit le gouffre où Curtius se précipita pour obéir à l'Oracle. Sa soif d'éterniser son nom sauva sa patrie. Le desir utile de vivre

dans la mémoire, le plus beau de tous, convient ſur-tout aux ames vertueuſes. Les plus grands hommes de l'antiquité, loin de diſſimuler leur amour pour la gloire, diſoient avec enthouſiaſme; *faiſons quelque choſe pour la poſtérité, ſi nous voulons qu'elle faſſe quelque choſe pour nous.* Mais la providence permet que les eſprits médiocres n'aient que des deſirs modérés de l'immortalité; mais dans les génies diſtingués l'eſpoir du ſuccès engendre les faits heroïques, & les grandes actions font naître les hautes eſpérances.

Le monument de la grandeur romaine reſté le plus entier eſt le Panthéon, aujourd'hui la Rotonde, dédiée à autant de Saints qu'Agrippa ſon fondateur, dit Varron, y fit encenſer de Dieux. Nous nous ſommes hâtés d'y adorer le ſeul Etre qui mérite des autels. Ce miracle d'architecture a des murs de vingt-cinq pieds d'epaiſſeur, en a cent cinquante-huit de diametre, autant d'elévation. Cette forme parfaitement ronde, la plus uſitée pour les temples anciens, me plait beaucoup. Le jour n'y vient que par une large ouverture à la clef de la voute, & s'y répand aſſez pour éclairer tous les objets ſans éblouir la vue. Quarante-huit colonnes de marbre thebaïque en ornent l'intérieur,

& Raphaël né à Urbin y trouve un tombeau digne de ſes talents. Le Cardinal Bembo lui fit cette épitaphe que je n'oſe traduire.

Hîc ſitus eſt Raphaël timuit quo ſoſpite vinci
Rerum magna parens, quo moriente mori.

Les ſeize colonnes du portique d'ordre corinthien d'une ſeule piece de granit s'élevent de quarante-huit pieds. Je regrette les ſtatues que l'Empereur Conſtans en tranſporta à Conſtantinople, dont les niches exiſtent. Que le dehors n'eſt-il encore iſolé! Que le dedans n'offre-t-il encore les bronzes dont Urbain VIII. orna Saint Pierre & fit des canons pour le Château Saint-Ange! On en conſerve dans cette Forteresſe deux cloux de même métal; un encadré au palais Barberin, qu'un homme peut à peine ſoulever; le pere du Roi de Pruſſe acheta le quatrieme: les Strozzi le cinquieme; celui des Gualtieri a paſſé à Mylord Carliſle. La porte du même métal fut priſe par Genſeric pour l'envoyer en Sicile & périt en chemin. La vieilleſſe du Panthéon lui ſied ſi bien: je vois avec chagrin que le Pape régnant veuille en rajeunir l'intérieur. Sa Sainteté

m'a gratifiée de médailles d'or frappées à cette occasion, de chapelets de jaspe oriental & d'indulgences *in articulo mortis*. Pour combler ces dons précieux & la grace qu'il me fit l'an passé de recevoir la dédicace de ma Colombiade, ce docte Pontife m'a permis de lui baiser les pieds. Nulle femme n'entre dans le sacré Palais; c'est à Sainte Marie Majeure que je lui ai rendu mes hommages au milieu de trente Cardinaux & de cinquante Prelats. Je me prosternai en tremblant auprès de sa chaise à porteurs. En jugeant de sa santé par son air riant & ses discours pleins de bonté, je le croirois dans le meilleur état; mais les jambes lui manquent & ne lui avoient pas permis de sortir depuis huit mois. La foule empressée de recevoir sa bénédiction en étoit plus nombreuse, & mon embarras plus grand.

Au sortir de l'Eglise, je montrai les riches présents du saint Pere au Palais Corsini & à notre Auditeur de Rote M. l'Abbé de Canillac que vous avez vu grand Vicaire à Rouen, aimé, considéré comme il l'est ici. Il y tient le plus grand état & m'honore de sa bienveillance.

L'Ambassadeur M. de Laon n'est point encore arrivé. Son prédécesseur fort regretté a laissé M.

Boyer, (b) chargé des affaires, comme très capable de s'en bien acquitter. Il eſt de bonne compagnie, obligeant & chéri dans cette Cour; les bontés dont le Pape daigne me favoriſer contribuent à m'en rendre le ſejour charmant. Sa Sainteté m'a permis de viſiter la riche Egliſe ſouterreine de Saint Pierre où les femmes n'entrent qu'un jour dans l'an, excepté les mortes, car les cendres de pluſieurs Reines y repoſent. La ſtatue de S. Pierre contre un pilier du Dôme de l'Egliſe ſupérieure, fut faite d'un Jupiter Olympien de bronze. Celle de la ſomptueuſe Chapelle ſouterreine de cet Apôtre, eſt la figure d'un Conſul Romain, auquel les modernes mirent en main les clefs du Paradis.

Après avoir deſcendu ſous terre, nous voulûmes aller aux Cieux; par un chemin pénible, quoique bien tracé, nous parvinmes preſque à la boule du Dôme & n'y entrâmes point pour éviter quelques échellons difficiles; mais nos yeux eurent la ſatisfaction de parcourir toute l'étendue de pays qu'on découvre de quatre cents pieds d'élévation. Vous nous voyez tantôt habitant avec les Gnomes, tantôt avec les Sylphes. Je ſuis ſi laſſe

(b) A préſent Miniſtre Plénipotentiaire à Genes.

le soir de mes courses souterreines & aëriennes, que pour vous en rendre un compte plus fidele, je prie M. du Boccage de m'en faire la note. La vie d'un curieux & la société sont difficiles à accorder; mais on profite plus à pratiquer les hommes qu'à voir les statues. Ainsi pour l'étude de l'antiquité, je ne néglige point le monde. L'ennuyeuse toilette prend aussi son heure. Les Dames me font l'honneur de me demander comment je trouve leur parure. A merveilles, leur dis-je avec vérité, mais non suivant vos desirs d'être à la Françoise, impossibles à remplir à trois cents lieues de Paris. Leurs joues sans rouge comme presque dans toutes les villes d'Italie, en laissent mieux voir les diverses expressions de leur ame: pour me conformer à ce bon usage, j'en mets aussi peu qu'il m'est possible; cette poussiere sur le visage ne conviendroit guere aux pays chauds où on a souvent le mouchoir en main pour se l'essuyer.

Les Duchesses Corsini & Bracciano me permettent de les suivre aux assemblées. Ce rendez-vous ne commence en tout temps que trois heures après le coucher du soleil; à deux heures de nuit, suivant la maniere de compter du pays, c'est-à-dire, dans ce mois-ci, à onze heures de France.

Pour paſſer le temps juſqu'à la fin du jour, on va d'abord adorer le ſaint Sacrement, toujours expoſé dans une Egliſe avec illumination & muſique; enſuite à la promenade en carroſſe hors la porte du Peuple, où ſe trouve un grand concours d'équipages magnifiques & de Dames richement parées. Comme le mouvement empêche d'y prendre bien le frais, pluſieurs s'arrêtent dans une place vis-à-vis d'un Caffe renommé pour les bonnes glaces. On en prend ou non, & chacun retourne chez ſoi, ſe repoſe, ou reçoit ſes amis particuliers. Enfin les portes s'ouvrent pour l'aſſemblée nommée converſation. Une heure & demi ſuffit pour réunir le monde & donner le temps de cauſer par pelotons. Le jeu ſuit ces entretiens, ou la diſtraction les continue. Sur les deux ou trois heures chacun prend ſon parti. La plupart paſſent la nuit dans une place au ſon des voix & des mandolines, à peu près comme au Palais Royal dans les grandes chaleurs, excepté qu'au clair de la lune l'air de Rome eſt plus doux, les Palais plus beaux, les rues plus remplies de gens qui dorment le jour & ſe promenent la nuit habillés en bergers & bergeres. Le peuple aſſez laid, ſérieux & mal vêtu le matin, prend dans l'obſcurité

un

un air de fête, de propreté & de gaieté. Quelque quartier de la ville offre toujours des guirlandes & des lampions artiſtement arranges autour d'un Saint ou d'une Vierge qu'on honore par des chants, des petards & même de la danſe. Chaque carrefour eſt garni de petites boutiques portatives ornées de pampres, lampions & mélons d'eau coupés. Le rouge interieur de ces fruits, la verdure, les lumieres qui les accompagnent, les harangues du vendeur pour attirer les chalands, forment un riant ſpectacle auſſi difficile à imaginer qu'à décrire (c). Ces peuples errants vêtus de blanc, dont la conſtance pour les promenades nocturnes prouve le plaiſir qu'ils y trouvent, me les fait comparer à des ombres heureuſes. Quelquefois nous allons une demi heure au clair de la lune à la colonnade de Saint Pierre. D'un côté le Vatican s'éleve ſur le mont voiſin : les arbres qu'on voit de l'autre au travers des portiques, le bruit des fontaines jailliſſantes, l'obeliſque qui les ſépare, la façade du Temple, tant de prodiges

(c) La maniere dont les Marchands de fruits arrangent leurs boutiques à Rome, encore plus agréable qu'à Paris, forme dans les marchés des amphithéâtres émaillés de mille couleurs.

réels embellis par les illusions, les rêveries que la clarté des étoiles inspirent, forment un enchantement inexprimable. Mais les courses de nuit ne conviennent ni à ma foible santé ni à l'obligation où nous sommes de nous lever matin pour éviter la chaleur & satisfaire notre curiosité.

Quand le jeu commence, c'est-à-dire, après minuit, nous sortons de l'assemblée. Hier, elle étoit chez la Princesse Palestrine : la vérité, & non ses bontés m'oblige à vous dire que la politesse noble de cette héritiere des Barberins, la rend bien digne d'en posséder le Palais, le plus beau de Rome après celui du Pape. A l'entrée est un obélisque renversé, trouvé dans l'hippodrome d'Aurélien. Je n'ai vu que le soir le plafond du grand sallon, chef-d'œuvre de Pierre de Cortonne. Nous irons le matin l'admirer ainsi que la bibliotheque dont l'immense catalogue est imprimé avec le détail des tableaux, bronzes & statues qui décorent les appartements. On y vante entre mille, un buste d'Urbain VIII. ressemblant, fait par un aveugle, un Osiris à tête d'épervier, tiré des ruines de son temple, ainsi que le petit obélisque de granit posé sur le dos

d'un éléphant que j'ai admiré vis-à-vis l'Egliſe de la Minerve. Qu'on a de goût ici dans les monuments publics ! Ce groupe me paroît ſi ingénieux, que je deſirerois d'avoir un parc pour le mettre, & la permiſſion de l'emporter. Vains ſouhaits d'une femme accoutumée aux fictions, & que vous priez de vous traduire quelques vers ultramontains. A peine ai-je le temps de vous écrire en proſe ; mais comme je ne lis gueres ici qu'en Italien, il m'eſt tombé ce matin ſous les yeux une chanſonnette de Métaſtaze que j'ai miſe en François dans ma jeuneſſe : je ne l'ai point jettée au feu, par la manie de croire toujours precieuſes les inutilités qui nous coûtent à griffonner : pour vous ſatisfaire je vous l'envoie.

Ton changement, Nicé, m'a rendu mon repos,
Enfin donc je reſpire & ne ſens plus ma flamme ;
Des liens enchanteurs qui cauſerent mes maux,
Les pitoyables Dieux ont affranchi mon ame.

Sous le nom du dépit, l'amour pour me charmer,
Invente contre moi des ruſes inutiles ;
Apres tant de tourments mes ſens ſont ſi tranquilles
Que je puis, ſans rougir, te voir & te nommer.

Je dors toute la nuit ſans te revoir en ſonge,
Ton image, au reveil, ne vient plus me ſaiſir;
Inſenſible aux malheurs où ta rigueur me plonge,
Je te vois à préſent ſans peine & ſans plaiſir.

Mon cœur ſans palpiter entend vanter tes charmes,
Il ſent ta perfidie & n'en eſt plus bleſſé,
Je m'approche de toi ſans être embarraſſé;
Tu lorgnes mon rival ſans me cauſer d'allarmes.

J'apperçois d'un même œil tes regards ſoucieux
Et les traits ſéduiſants de ton charmant ſourire;
Le chemin de mon ame eſt fermé pour tes yeux,
Ta bouche ſur mes ſens a perdu ſon empire.

L'humeur où je te vois ne me fais plus rêver;
Les collines, les prés, ſans toi peuvent me plaire,
Déſormais avec toi dans un bois ſolitaire
Je conçois que l'ennui pourroit bien ſe trouver.

Vois ma ſincérité, je te trouve encor belle,
Mais ſans vouloir bleſſer tes attraits ſéducteurs
Tu ne me parois plus des beautés le modele,
J'apperçois des défauts dans tes appas trompeurs.

Quand je briſai mes fers, je l'avoue à ma honte,
Mon ame de mon corps étoit prête à ſortir;

Mais pour finir les maux que tu m'as fait ſentir,
Il n'eſt point de perils que mon cœur ne ſurmonte.

Un jeune oiſeau ſurpris dans des pieges adroits,
Sacrifie aiſément un peu de ſon plumage,
Pour ſortir des filets & jouir de ſes droits;
Cet accident le rend plus prudent & plus ſage.

Je te dis ſi ſouvent que je ne t'aime plus
Que peut-être tu crois que toujours je t'adore:
Non, Nicé; mais après de grands dangers courus
On trouve du plaiſir à les conter encore.

Un guerrier languiſſant des maux qu'il a ſoufferts,
Se plaît à ſon retour à remettre en mémoire
Les perils éclatants qu'il courut pour la gloire.
Un eſclave affranchi cherche à montrer ſes fers.

Si je depeins mes maux, c'eſt pour me ſatisfaire;
Peu ſenſible à l'effet que mes vers font ſur toi,
Je ne m'informe point s'ils peuvent te déplaire,
Ni du ton que tu prends quand tu parles de moi.

Je quitte un cœur ſans foi, tu perds un cœur ſincere;
Qui des deux riſque plus à ce prompt changement?
Nice n'aura jamais d'auſſi fidele amant;
On retrouve par-tout une amante légere.

VINGT-QUATRIEME LETTRE.

De Rome le 5 Août 1757.

JE rends graces à ma mere de ſes craintes ſur la fatigue & ſur les ardeurs de l'été que j'endure. Raſſurez-la, ma chere ſœur, l'exercice me donne des forces, & la chaleur fond mes migraines. L'air de Rome m'eſt très bon, vous nous y ſuivez de loin; que n'êtes-vous en effet de nos courſes? Vous auriez vu hier avec nous ce mont redouté des païens par les oracles du Dieu Vaticanus, qui a donné ſon nom au Palais bâti par le Pape Simmaque, embelli par Sixte V. Les décrets qu'y rendent nos Pontifes, firent auſſi long-temps trembler les Rois; à préſent ils les reçoivent avec autant de reſpect & moins de crainte. Cet immenſe Vatican, peint par les grands maîtres, ſe dégrade manque d'habitants. Les Papes l'ont démeublé & abandonné pour le Quirinal; mais la bibliotheque, au lieu de dépérir, rejoint dans les mains de l'illuſtre amateur des Lettres qui la gouverne. Cette Eminence a daigné m'y conduire, & nous donner à

dîner dans ſon appartement du Belvedere. Le nom vous en indique la belle ſituation. Pour éviter la chaleur & y reſter plus long-temps, nous nous y rendîmes dès l'aurore. Mon premier ſoin fut d'admirer les livres nombreux & les manuſcrits que le temps, l'or & les ſoins ont raſſemblés. Quoique je fuſſe prévenue ſur l'étendue des galeries, la ſurpriſe que me cauſerent l'arrangement & les peintures des piliers qui ſoutiennent l'immenſe largeur de la voute, s'exprima par mon ſilence involontaire. Je ne retrouvai la parole que pour demander à mon éminentiſſime conducteur, une tente pour paſſer ma vie en ce beau lieu. Mon enchantement lui plut d'autant plus que je le lui dois en partie. Par ſon ordre, les armoires de bois ſans ornement qui renfermoient les livres, tapiſſoient les murs & les piliers où les voûtes s'appuient, ſont peintes d'accord avec les plafonds, lambris & volets de fenêtres. Ces tréſors littéraires ne ſont point en vue comme à la Bibliotheque du Roi. Pour les conſerver, on les dérobe aux yeux. M. Aſſemani y prend ſoin des langues Orientales; M. Bottari, de la pureté des langues Italienne & Latine. M. Guillelmi, Sous-Bibliothécaire, me fit don de

ſa belle traduction de l'Electre d'Euripide, & me montra entre les ſeize mille manuſcrits confies à ſa garde, un Pline avec la repreſentation de tous les animaux; Terence orné de ſon portrait & de maſques comiques écrit au cinquieme ſiecle; une ſuperbe édition du Taſſe dont le tombeau eſt à Saint Onulphe ſur le Janicule; un Virgile du temps de Septime Severe, ſans points ni virgules; ſon traducteur Annibal Caro & notre fameux Pouſſin repoſent à Saint Laurent jadis temple de Junon. S'il étoit impoſſible de tirer des doubles de ces merveilleux manuſcrits, & que les Papes les poſſédaſſent ſeuls, comme les Médicis leur Venus, ou tel Souverain une médaille unique, combien le muſée de ſa Sainteté l'emporteroit-il ſur tout autre! Par bonheur on peut tranſcrire à l'infini les bons Auteurs ſans les affoiblir. La copie vaut l'original, c'eſt un prodigieux avantage de la Poéſie ſur les autres arts ſes freres.

La Bibliotheque Vaticane enrichie de celle des Ducs d'Urbin & de la Reine Chriſtine, poſſede nombre de vaſes étruſques & de médailles données par Clément XII. On y voit une colonne d'albâtre tranſparent, cannelée en ligne ſpirale de cinq

palmes de circonference, reſte précieux d'un temple ovale dédié à Venus près des jardins de Saluſte. Vous croiriez qu'une telle bibliotheque à ſa diſpoſition, diſpenſe le Cardinal Paſſionei d'en avoir une, point du tout: la ſienne eſt digne d'un ſouverain. Il l'appelle ſa femme, il n'en eſt point de plus fêtée. Son ſavoir curieux, inſatiable, raſſemble ſans ceſſe en differentes langues, les meilleures éditions de France, d'Angleterre, de Hollande. Cinq grandes ſalles en ſont tapiſſées du parquet au plafond & ne peuvent plus loger cette récolte annuelle. Outre le choix des imprimés & manuſcrits, la partie du Palais Quirinal qui les contient eſt dans une ſituation qui répond à la beauté des dedans. La demeure du Pape eſt à droite, l'aſpect de la campagne en face, & le centre de la place préſente les deux chevaux de marbre dont ce lieu prend le nom de Monte Cavallo. Tiridate, Roi d'Arménie les donna à Néron, & Sixte V. les tira de ce même mont où Conſtantin avoit ſes thermes. Une gravure grecque les dit de Praxiteles & de Phidias: les ſavants en doutent & les admirent. Ce coup d'œil embellit la vue de la Bibliotheque Paſſionei. L'appartement que l'Eminence habite le plus & connoit le mieux, eſt ce Muſée

dont l'arrangement charme les regards. Des armoires n'en renferment point les tréſors comme au Vatican : des tablettes les expoſent à l'envie des curieux. Le maître qui les poſſede a tout lu & n'a rien oublié. Les mémoires heureuſes m'étonnent toujours. La mienne eſt infidele. J'oublierai de vous dire beaucoup de choſes que mes Ciceroni (*a*) m'apprennent & m'apprendront ; mais ma digreſſion vous a tranſportée au Quirinal, retournons au Vatican.

Apres le diner nous y vîmes les prodiges de la Cour du Belvedere, enfermés dans des niches que forment le mur. Des portes les couvrent. On les ouvre. L'œil apperçoit le bel Antinoüs favori d'Adrien, une Venus ſortant du bain trouvée ſous l'Egliſe des Saints Pierre & Marcellin, le Laocoon tiré des ruines du Palais de Titus (*b*), chef-d'œuvre, dit Pline, dont Antenodore & Polydore ornerent les bains de cet Empereur ; l'Apollon par excellence, découvert dans la vigne Adrienne près de Tivoli & fait je crois par un Génie. Les humains ont peine à former le marbre

(*a*) Nom qu'on donne aux perſonnes qui montrent Rome aux Etrangers.

(*b*) Le beau Méléagre du Palais Picchini vient du même lieu.

à leur image, comment lui donneroient-ils l'expreſſion céleſte. L'art montre au même lieu une cuve de granit de ſoixante pieds de tour, & le Tibre & le Nil en pierre de bazalte; le même Pline dit que Veſpaſien plaça ce fleuve d'Egypte dans le temple de la Paix. Les enfants qui jouent autour en marquent les divers accroiſſements: ſous Adrien il monta à ſeize coudées; l'année en fut d'autant plus abondante. Pour conſerver la mémoire de ce débordement, la ville d'Alexandrie en frappa une médaille. Ces fleuves trouvés près de la Minerve, ſont imités par Couſtou aux Thuilleries. Un ſi beau jardin auroit-il un jour le ſort de celui du Vatican fort renommé dans l'autre ſiecle, à préſent en ruine? Les Papes qui ne l'habitent plus le négligent. On y voit encore une petite mer où vogue une galere armée; l'eau que jettent impétueuſement ſes agrès & ſes canons en imite le bruit; & le haut rocher artificiel où le navire eſt prêt d'échouer, fournit de toutes parts des ſources abondantes. Du Vatican par une longue galerie couverte, les Papes, dans une émeute, peuvent chercher leur ſureté au mauſolée d'Adrien, jadis orné de ſept cents ſtatues. Gregoire I. vit au ſommet une figure

céleſte qui annonçoit la ceſſation de la peſte ; auſſi-tôt au lieu d'une pomme de pin d'airain où repoſoient les cendres d'Adrien, ce Pape y mit un Ange, nomma cette large tour Château Saint-Ange, & donna le même nom au pont voiſin dit Ælien. Des baluſtrades de fer, faites en cordes treſſées par nœuds, y ſervent de parapets, ſoutiennent les ſtatues des Saints Pierre & Paul, & dix Anges de marbre des meilleurs Sculpteurs. J'ai monté ſur cette forteresſe d'où l'œil découvre toute la campagne & les edifices de la ville. Le magnifique aſpect de Rome donne auſſi beaucoup d'éclat aux fêtes publiques. L'inondation de la place Navonne nous en fournit une dimanche qui ſurpaſſa mon attente. Avant de vous la décrire, voici l'eſquiſſe du lieu.

Au centre du quarré long d'un cirque détruit, le cavalier Bernin forma une fontaine ornée de quatre fleuves giganteſques appuyés contre un rocher perçé à jour qui porte pourtant un grand obéliſque du cirque de Caracalla (*c*). Deux fontaines jailliſſantes moins hautes & de la main

(*c*) On le voit encore ſur les monnoies de cet Empereur. Six chars pouvoient y courir de front. Près de la porte ſaint Sebaſtien la circonférence en

de Michel-Ange, accompagnent à distance égale celle du centre ; les plus superbes Eglises & Palais entourent la place. Le portail de Sainte Agnès en est le principal ornement ; l'intérieur de l'Eglise répond au dehor : marbres, bronzes, dorures, en couvrent de toutes parts les murs aussi artistement travaillés qu'une tabatiere. Les contre-tables, au lieu d'être peintes, sont des tableaux sculptés en marbre, où la dégradation des couleurs se fait sentir. Les jours qu'on y expose le saint Sacrement, la multitude des cierges, un soleil de diamants sur l'autel d'argent massif, obligent les yeux éblouis à se fermer, & la musique rend enfin cette petite maison de Dieu propre à donner un avant-goût de sa demeure céleste. Les Pamphiles l'ont enrichie à leurs frais, & bâtie près de leur Palais pour y servir de chapelle. Les lieux les plus profanes sont ici somptueusement sanctifies. La chapelle souterreine de l'Eglise, servit de retraite aux courtisanes païennes ; là, Sainte Agnès fut condamnée à perdre sa virginité. Je ne sais

reste marquée par le débris des portiques & par un mur à hauteur d'appui élevé au milieu, nommé épine, autour duquel pour remporter le prix, il falloit tourner sept fois sans toucher la borne & renverser le char de son adversaire.

ſi c'eſt à l'imitation des anciens qu'on fait à préſent une naumachie du cirque agonal nommé place Navonne : mais tous les Dimanches de ce mois-ci, les trois fontaines lâchée dans ce quarré long & creux, en font en une heure un lac qui ne va pas tout à fait juſqu'aux maiſons : l'eſpace qui reſte à remplir, l'eſt de quatre ou cinq rangs de peuple. Tous les carroſſes forment un cours dans l'eau autour des fontaines ; les fenêtres ornées de tapis où les Dames qui craignent l'eau en voiture, ſe promenent des yeux, & montrent leur parure, embelliſſent le ſpectacle : pour le rendre plus varié, l'autre jour on y lâcha un cerf pourſuivi de chiens : un bout de la place à ſec où les marionnettes, marchands, charlatans annoncent leurs drogues, les cris de joie du peuple, même la voix des prédicateurs qui les ramenent à la modération chrétienne ; tout ce biſarre aſſemblage, agreable aux gens du pays, puiſqu'ils le renouvellent chaque année, eſt d'une nouveauté bien piquante pour un étranger.

Cette image des jeux Romains,
Faits pour plaire à la multitude,
Enchante l'eſprit des humains
Dont la mode antique eſt l'étude.

Je voudrois rimer sur un si beau sujet ; mais le sommeil assoupit mes idées & pourroit vous gagner par mes longs details. Adieu.

VINGT-CINQUIEME LETTRE.

De Rome ce 22 Août 1757.

Vous vous plaignez de ce que je ne vous parle point du Capitole (a), ma chere Sœur ; j'y fus hier exprès pour vous en dire un mot, vous chercherez le reste dans votre cabinet de livres. Vous vous étonnerez qu'il n'y reste de l'antique forteresse, du fameux temple de Jupiter Capitolin, de cinquante autres dont les Auteurs font men-

(a) Le premier des Gots qui saccagea Rome fut en 41 Alaric sous Honorius ; le deuxieme Genseric Roi des Vandales. L'an 500 Théodoric la prit & la ruina. Totilla cinquante ans après brûla le Capitole, la moitié de la ville & la rendit deserte. Les combattants mutiloient les statues pour en lancer les bras, les têtes en guise de pierres. Dans les siecles barbares on brisoit le plus bel édifice pour faire avec les débris les fondements d'une cabane.

tion, qu'une prison du temps de Tullus-Hostilius, à present une chapelle.

Le nouveau Capitole bâti par Michel-Ange, a pour fondements l'ancien. Au pied du vaste escalier qui y conduit, la rampe porte deux fontaines fournies par des sphynx, & deux grands chevaux de marbre (*b*) tenus par Castor & Polux, la couronnent. Sur la balustrade qui ferme la cour vis-à-vis le Palais, regnent les trophées de Marius, la colonne qui marquoit le premier mille de la Via Appia & les fils de Constantin en marbre. La statue équestre de Marc-Aurele en bronze doré, déterrée près de saint Jean de Latran où fut la maison de son ayeul Verus, marque le centre de la place. Jugez de la perfection de cette statue. Quand Carle-Marate la voyoit, il s'arrêtoit, & en repassant disoit au cheval : *Quoi ? tu restes encore à la même place ? Que ne marches-tu ? Oublies-tu que tu es en vie ?* Deux fleuves de marbre, une statue de Rome en porphyre ornent une fontaine appuyée contre l'escalier à double rampe de ce Palais où demeure le Sénateur ; il a une juriſdiction sur la police de la ville, & l'autre partie en est

(*b*) Trouvés près du Tibre dans le quartier des Juifs. attribuée

attribuée au Gouverneur de Rome, aujourd'hui le Cardinal Monti frere du Marquis Monti Colonel en France d'un Régiment Italien, le Comte de Bielk dont vous avez vu la femme à Paris : ce Suédois, homme de mérite, depuis son abjuration du Luthéranisme jouit du titre de Sénateur.

On doit louer le Pape Corsini d'avoir rassemblé & mis en ordre dans les bâtiments des côtés de la cour, les plus precieux restes de l'antiquité. Les savants Ficoroni & Locatelli en ont fait le détail, ainsi que M. Botari dans son *Museum Capitolinum*. Benoit XIV. continua cette collection divisée dans plusieurs pieces dont une contient les figures Egyptiennes, l'autre les urnes, tombeaux, bustes de Philosophes & d'Empereurs depuis Cesar jusqu'à Constantin. Les colonnes & statues rares, telles que le gladiateur mourant ; Ciceron avec sa verrue ; & la louve qui allaita Remus & Romulus marquée du coup de foudre dont parlent les Catilinaires, ornent en airain une des galeries. On grave actuellement les tables chronologiques des Consuls Romains en marbre, trouvées dans des ruines, & incrustées sur ces murs. On y voit aussi plusieurs bas reliefs propres à instruire du cérémonial des anciens sacrifices, & le plan de Rome

antique du temps de Septime Severe, dessiné sur vingt tables de marbres recouvrées sous le temple de Romulus, aujourd'hui des Saints Côme & Damien. Pasquin est une statue (c) antique, mutilée, placée dans un carrefour de la ville. Celle de Marforio sert de fontaine dans l'aile du Capitole dont je viens de vous parler. L'aile gauche conserve les merveilles des grands peintres. On voit sous le portique d'en bas, la mesure des liquides & du pied des anciens dont M. de la Condamine a rapporté le moule au Cabinet du Roi. Sous ce même portique sont deux pieds & une main d'un colosse d'Apollon haut de trente coudées représenté près du temple de la Paix sur le revers d'une médaille de Vespasien. Ne vous étonnez pas, le colosse de Néron qui donna le nom au colossée ou colysée, avoit cent vingt pieds. Les fiers Romains, pour se grandir autant qu'il étoit possible, étendoient leurs formes, s'en donnoient même une sans borne en se défiant. Le Christianisme nous rend plus humbles; mais

(c) Elle prit ce nom d'un Tailleur bouffon du quartier, & celle de Marforio du champ de Mars. Autrefois on affichoit les libelles près de ces statues; quoique l'usage n'existe plus, le nom de pasquinade est resté à ces sortes de satyres.

nos raisonneurs modernes abusent de notre abaissement, ils veulent nous reduire à la condition des bêtes : je ne sais ce qu'ils y gagnent, la Philosophie de Ciceron au contraire éleve l'ame & la console. Sur ce même mont où ce Consul Romain charmoit le Sénat par son éloquence, est l'Eglise d'*Ara-Cœli* faite d'un temple de Jupiter. On y monte par les cent larges dégrés de marbre blanc qui conduisoient sur le Quirinal au temple de Quirinus d'où le quatorzieme siecle les vit arracher.

En descendant du Capitole, les restes du théâtre de Marcellus bâti par Balbus, s'offrent à la vue ; il sert d'enceinte au Palais du Cardinal des Ursins. Cette Eminence possede une habitation, un nom, un rang illustre, & sa figure, sa jeunesse, ses richesses le mettent en état d'en jouir. J'ai pris la liberté de lui dire que nul n'est plus heureux. Il regne sur l'Eglise sans le lien des Ordres, tient au monde par les plus doux nœuds, deux enfants charmants consolent son veuvage ; son fils se distingue dans ses études ; sa fille mariée à un Prince de Piombino dès l'âge de quatorze ans, composoit & récitoit aux Arcades des poesies qu'on applaudiroit quand elle ne

ſeroit ni ſi jolie ni ſi grande Dame. Cette jeune Ducheſſe d'Arcé dont je reçois mille marques de bonté parce que je griffonne des vers, étoit ces jours-ci d'une belle fête que l'Abbé de Canillac donnoit dans une maiſon de plaiſance des Farneſes dont il jouit ſur le Janicule. De là nous vîmes le feu annuel du château Saint Ange pour le couronnement du Pape. A la Saint Pierre, il nous charma de près; de loin ſur la montagne, il nous ravit : je ne ſais d'où je l'aimerois le mieux; mais du lieu que je vous décris, Rome ſe découvre de la maniere la plus enchantereſſe. Nous arrivâmes d'aſſez bonne heure pour l'admirer de jour. Le ſuperbe ſallon où nous étions forme un angle d'où les fenêtres préſentent divers aſpects rendus dans les glaces. On voit d'un côté, la campagne & les Apennins dont quelques cimes dans le lointain conſervent en été leurs frimats; de l'autre, la ville eſt ſous les yeux au point d'y diſtinguer les paſſants. Nulle ſituation ne préſente une vue ſi merveilleuſe, non-ſeulement par la magnificence des dômes, obéliſques, colonnes, palais; mais par la maniere dont ces édifices ſont diſtribués. Les ſept ou neuf monticules qui les ſoutiennent, en les déployant par amphithéâtre,

en accroiſſent l'étendue. Les pins des jardins d'une maiſon ſemblent ſortir des toits de l'autre. Tout ſe voit, rien ne ſe nuit, la variété en fait le charme. L'objet le plus prochain du ſallon où nous étions eſt une fontaine que Paul V. tira du lac Bracciano, en ſuivant & réparant dans l'eſpace de douze lieues l'aqueduc d'Auguſte. Cinq arcades de marbre précieux percées à jour, laiſſent voir la verdure, & vomiſſent autant de fleuves dans un lac factice dont l'eau ſe perd ſous terre & reſſort dans les places publiques par vingts fontaines. Nous les voyions briller le ſoir à la lueur des fuſées. Le Tibre nous rendoit auſſi l'image des feux qui s'élançoient au ciel, & la lumiere naturelle de chaque lampe de la ville, formoit une illumination irréguliere & enchantereſſe. Je ne vous parle que de plaiſirs, & vous paſſe ſous ſilence la fatigue, la chaleur qui me deſſechent & les couſins qui me rongent. Notre Auditeur de Rote a la bonté de chercher à m'en delivrer en nous offrant un logement dans ſon magnifique Palais. Nous avons peine à accepter ſa propoſition obligeante; je crains de le gêner & de me gêner : il veut abſolument me tirer de l'expoſition brûlante du ſoleil couchant; ſi nous y conſentons, ce ne ſera qu'au

retour de Naples, où nous irons le mois prochain.

Avant que je ferme ma Lettre, écoutez un mot d'une Egliſe des Chartreux que j'ai vue ce matin. Une galerie des bains de Dioclétien ſervit à la former. Les mêmes colonnes de vingt-trois palmes (*d*) en circonférence du plus fin granit, les mêmes murs qui ſoutenoient ces lieux profanes, portent aux cieux cette voute ſacrée. Les originaux des grands Peintres mis à Saint Pierre en moſaïque (*e*) en ſont le ſeul ornement. Les belles

(*d*) La palme Romaine a dix pouces.

(*e*) Cet art de les éterniſer eſt ſi parfait ici, qu'il faut preſque toucher au tableau pour s'appercevoir qu'il eſt fait de parcelles d'émail coloré, incruſté dans un maſtic contenu dans un cadre de bois. Une chambre immenſe près de la Sacriſtie de S. Pierre, renferme cent tiroirs pleins de ces cubes imperceptibles rangés par nuances dans un ordre admirable : plus les pieces ſont petites, plus le travail eſt long & parfait. J'excitois l'autre jour, le meilleur artiſte en ce genre à venir à Paris. Il penſe qu'il n'y trouveroit pas aſſez d'entrepriſes publiques, & que ſon temps ſe paye trop cher pour les particuliers. Les anciens ſe ſervoient avec ſuccès de petites pierres naturelles, tirées des montagnes, telles que dans la fameuſe moſaïque de Paleſtrine dont l'Abbé Barthelemy nous promet la deſcription ; mais ſeroit-il poſſible que ces fragments de marbres rendiſſent les ombres & les couleurs au point d'imiter, à s'y méprendre, les plus délicates figures de Raphaël, peut-être auſſi durable en mo-

proportions, la noble simplicité, un majestueux silence, des jours qui laissent aux regards le temps de se fixer (*f*); l'amour de l'antique qui s'est emparé de mon imagination, m'ont enchantée au point de préférer ce vaste temple à la magnificence de Saint Pierre dont je trouve l'intérieur trop orné. Je ne parle pas de la colonnade, le saint lieu que je vante n'a rien de pareil qui le précede. Le reste des thermes dont les fondements existent, dont beaucoup de murs font le couvent & une place, forment un quarré terminé par quatre rotondes; l'une sert d'Eglise aux moines de saint Bernard, l'autre de grenier public, la troisieme est à moitié détruite, la quatrieme tout à fait. Ces bains contenoient trois mille sieges de marbre pour le peuple dans des salles où les eaux, la peinture, la sculpture s'empressoient de fixer les regards. Là, les Empereurs rassembloient tous leurs amusements: hippodromes, theâtres, bibliotheques, jeux d'exercice, &c. Quoique Rome soit bien vaste, comment tant d'édifices de pur agré-

faïque que les statues d'airain.

(*f*) Jadis l'obscurité des temples y fit suspendre des lampes encore en usage dans les nôtres sans nécessité.

ment y trouvoient-ils place ? On y comptoit deux cents temples, il eſt vrai qu'aujourd'hui le nombre des Egliſes va preſqu'au double, & que les anciens n'en eurent jamais d'auſſi ſpacieux que Saint Pierre, Saint Paul, & nombre d'autres. Les fontaines, les places occupent auſſi un grand terrein. Rome moderne a peut-être autant de beautés que l'antique : voici des vers bien faits à ce ſujet.

Qui miſeranda videt veteris veſtigia Romæ
Hic poterit meritò dicere, Roma fuit.
Et qui celſa novæ ſpectat Palatia Romæ
Hic poterit meritò dicere Roma viget.

Cette reine des villes n'eſt pas moins curieuſe à voir en deſſous qu'en deſſus : le labyrinthe ſouterrein des cloaques & des conduits d'eau que je ne parcours que ſur la carte, en forme une que je vous porterai avec celle des bains de Dioclétien que quarante mille chrétiens furent quarante ans à faire. Cet Empereur avoit auſſi un Palais à Spalatro en Dalmatie au troiſieme ſiecle, dont on voit encore de beaux reſtes, & qui fit ſes délices quand il ſe retira à Salone, lieu de ſa

naiſſance, & abandonna volontairement l'Empire pour planter lui-même ſes choux.

Je reprends la plume, il me prend envie de vous traduire ces vers latins.

Qui voit les ſuperbes débris
De Rome antique qu'on déplore,
Peut dire, Rome fut jadis :
Qui voit les marbres, les lambris
Dont l'art aujourd'hui la décore
Peut dire, Rome vit encore.

VINGT-SIXIEME LETTRE.

De Rome ce 7 Septembre 1757.

J'Aime fort la vie qu'on mene ici, ma chere Sœur, on se nourrit moins & moins ensemble : les indigestions en sont plus rares.

Per mangiar assai, convien mangiar poco.

Il faut un estomac de fer pour la multitude & la bonté des soupers de Paris. Les plus forts y succombent. L'ennui qui regne dans ces repas que la vanité prépare, nous fait manger pour se dissiper, & les mets salutaires deviennent par leur grande diversité des poisons. La largeur de la table regle le nombre des convives, & défend, à ceux qui ne sont point invités, de faire des visites à l'heure du souper. Les étrangers ici sont mieux reçus & plus amusés. Les divers raffraichissements servis aux assemblées, flattent le goût sans détruire la santé, & suffisent pour quiconque en desire ; ainsi la quantité de monde n'incommode point : une table à jouer, un fauteuil de plus en font les

frais. Dans ces cercles nombreux, il eſt plus aiſé de choiſir une converſation particuliere : les Dames y montrent en détail & à plus d'yeux leurs charmes & leur parure, les hommes diſcernent mieux celles qui méritent la pomme. Les longues enfilades romaines laiſſent toujours de l'eſpace pour la multitude. La Princeſſe Borgheſe poſſede un Palais digne de ces aſſemblées, & montre bien qu'elle eſt dans l'uſage d'y recevoir élégamment les perſonnes qu'on lui préſente. Cent colonnes de granit ſoutiennent les portiques dont ſa Cour eſt environnée. On compte dans ſes appartements deux mille originaux des bons peintres.

Les Palais Ruſpoli où brille le plus vaſte eſcalier de marbre & nombre de ſtatues; Bracciano, enrichi du cabinet des médailles de la Reine Chriſtine, & Corſini où cette Majeſté demeuroit, ne ſont pas moins propres à raſſembler beaucoup de monde. Le dernier au-delà du Tibre, eſt fort embelli depuis la mort de l'héroïne du nord. Le goût, la magnificence des meubles répond à l'immenſité du logement. Le Cardinal occupe l'appartement où couchoit cette Reine. Son ſavant Bibliothécaire & ſa Bibliotheque de trente mille volumes, (qu'il rend publique) ſont bons à

connoître. Outre la quantité de rares manuſcrits grecs & latins, on y voit des ouvrages chinois imprimés à Pekin; l'hiſtoire des Califes; deux recueils de chanſons galantes d'une grande délicateſſe; un Lexicon Turc-Arabe imprimés à Conſtantinople. La Préface loue l'Empereur Achmet III. de ce qu'aux ſollicitations du Viſir Ibrahim, autoriſé du Mufti, Sa Hauteſſe déclara aux Muſulmans l'Imprimerie non contraire à leur Religion. La collection des eſtampes Corſini eſt de trois cents volumes choiſis. Les vaſtes jardins du Palais tiennent du goût François: un cirque de gazon où l'Académie des Arcades s'aſſemble quelquefois y forme un agréable ſpectacle, & renouvelle l'antique uſage de chanter ſes vers en plein air, en public: il n'y manque que l'accompagnement de la flûte.

Vous croiriez que ces promenades ſuffiſent à ces Princes, non: ils ont à peu de diſtance une charmante habitation de campagne & tant d'autres plus éloignées. Pour voir d'un coup d'œil toutes ces belles maiſons de plaiſance, nous avons monté de bon matin ſur la colonne Trajane par cent quatre-vingt-cinq dégrés de marbre aſſez faciles qui tournent en limaçon dans l'intérieur. Par

l'ordre du Sénat, Apollodore en décora le milieu du marché de Trajan, environna la Place d'arcades, d'arcs de triomphe, & renferma les cendres de ce Pere du peuple dans une groſſe boule d'airain dont il couronna le monument. Vingt toiſes en font la hauteur formée de vingt-trois blocs de marbre poſés l'un ſur l'autre horizontalement, & dont les bas reliefs repréſentent les victoires de l'Empereur contre les Daces. Nos Pontifes ont ôté la Statue de ce Maître du monde pour y mettre Saint Pierre qui ſubjugua les nations d'une autre maniere. Saint Paul eſt dans la place Colonne ſur une colonne encore plus haute & de la même forme : ce fut le mauſolée d'Antonin. Je la vois chaque jour avec un nouveau plaiſir, un nouvel etonnement. Que notre imagination eſt loin d'une telle élévation ! Mon idée des Romains s'eſt bien accrue par la vue de leurs édifices. Quoiqu'on liſe ſur le piedeſtal, *Columnam hanc omni impietate expurgatam ſancto Apoſtolo Paulo vel Petro.* Les belles actions profanes de ces Empereurs ſculptées en lignes ſpirales autour de leurs monuments, rappellent toujours qu'ils furent érigés en leur gloire. Les obéliſques Egyptiens ſont auſſi couronnés d'une croix; mais les hiéro-

glyphes subsistent en l'honneur d'Isis & d'Osiris. Le plus haut est celui qui fait face à Saint Jean de Latran (*a*). Il a cent huit pieds; fut tiré du grand Cirque (*b*) par Sixte V. consacré au Soleil en Egypte & transporté à Rome par Constantin.

Devant la superbe Basilique de Sainte Marie Majeure bâtie sur un temple de Lucine, s'éleve une colonne cannelée de quatre brasses de grosseur, prise par Paul V. au fameux temple de la Paix, & purgée du paganisme par une statue de la Vierge qui la termine. Un des deux obélisques qui ornoient la porte du mausolée d'Auguste, (*c*) fut aussi érigé vis-à-vis l'autre portail par les soins de Sixte V. à qui Rome moderne doit

(*a*) Antique & riche Eglise où sous une magnifique chapelle, repose le Pape Corsini dans une urne de porphyre prise sous le portique du Panthéon.

(*b*) Fait par Tarquin; entouré de portiques par Auguste pour contenir plus de deux mille spectateurs.

(*c*) Grosse tour qui subsiste encore en partie près de la porte du Peuple. La statue d'Auguste terminoit les cinq ordres de portiques de deux cents cinquante coudées qui l'environnoient. Au dessus s'élevoient des avenues d'arbres, promenade du soir ordinaire à l'ancienne Noblesse Romaine au bord du Tibre, hors de la ville alors avant l'enceinte faite sous Aurélien, ainsi que le champ de Mars qui s'étendoit jusqu'au mont Capitolin.

une grande partie de ſa ſplendeur.

Mon ame tend vers les cieux, la curioſité me porte toujours ſur les pyramides, & viſite avec peine les ſouterreins. Nous voulûmes l'autre jour parcourir les Catacombes à Saint Sebaſtien : quarante milles en circuit d'allées étroites, ſombres, humides, & bordées de tombeaux incruſtés dans le mur, quelle triſte promenade ! Je revins bientôt ſur mes pas ; même les ſept ſalles, réſervoirs des bains de Titus, eſpeces de celliers bien bâtis en enfilade m'ont plus réfroidie que charmée. Sur le mont Palatin, je m'arrête volontiers dans le veſtibule des Empereurs aux jardins Farneſe, pour conſidérer Agrippine aſſiſe d'une maniere qui inſpire vraiment le repos, & ne puis me réſoudre à voir dans les caves quelques figures à freſque qui s'y conſervent. Je crains le froid des voûtes ſouterreines du Palais de Titus, ſi bien peintes que Raphaël en imita les groteſques, genre bas que je laiſſerois ſans regret ſe perdre ſous ces ruines. Je ne me ſuis point enſevelie non plus ſous la pyramide de Sextius haute de cent pieds en forme de celles d'Egypte, dont une chambre intérieure montre encore des deſſeins bien colorés. Ce mauſolée touche la porte qui mene à Oſtie

Nous l'avons admiré en allant à Saint Paul, Egliſe bâtie par Conſtantin. Cinq nefs la diviſent par cent quatorze colonnes d'Egypte, priſes du tombeau d'Adrien ou des bains d'Antonin. Il reſte de ces thermes des ſalles entieres, hautes, vaſtes, nombreuſes, mais peu éclairées, ſoit que les débris empêchent de découvrir par où le jour y venoit, ou que les anciens vouluſſent y jouir d'une douce obſcurité. Quelques-uns penſent que ces lieux prenoient du jour par des ſoupiraux comme nos caves, ou d'en haut par des pierres percées de petits trous propres à donner aſſez de lumiere & à n'admettre ni l'eau ni les inſectes. Le verre étoit rare jadis, & le talc ne laiſſe point voir les objets extérieurs; ainſi l'on perdoit peu à ne pas multiplier les croiſées des maiſons dont l'extrême épaiſſeur rendoit les appartements plus paiſibles & les garantiſſoit du froid & du chaud. Les Romains perpétuerent leur mémoire non ſeulement par la fermeté de leurs actions, mais encore par la ſolidité de leurs murs. La matiere en étoit ſi bonne que dans les fouilles qu'on fait pour arracher à la terre les tréſors des arts que la barbarie y plongea, quand on n'en tire rien de précieux, la quantité de briques caſſées

caſſées trouvées aux fondements des édifices détruits, paye les frais du travail. Ces matériaux ſont préférés pour la conſtruction des bâtiments modernes aux briques nouvelles.

Que nous avons d'obligation aux deſtructeurs qui mirent ſous terre les chef-d'œuvres de l'antiquité! Souvent on les y trouve bien conſervés; l'air les auroit noircis & rongés. Rome antique eût, ſans doute, autant de colonnes & de figures de marbre que d'habitants. Depuis tant de ſiecles qu'on en déterre, toute l'Europe en orne ſes cabinets, & l'on compte encore ſoixante mille ſtatues ou buſtes dans la ville ou les environs; onze obéliſques retrouvés des vingt-quatre que les Empereurs y firent tranſporter d'Egypte (*d*), & mille colonnes de jaſpe, bazalte, brocatelle,

(*d*) Les voyageurs, rapportent qu'on y en voit encore ſur pied & de renverſés & d'à moitié taillés dans les carrieres, ſur-tout dans la haute Egypte, où il y en eut de bien plus hauts qu'aucun de ceux qu'on a tranſportés à Rome. Seſoſtris, contemporain de de Moïſe, trois cents ans avant la guerre de Troie, fut l'inventeur de ces prodigieux monuments; chacun, ſelon Pline, étoit l'ouvrage de vingt mille hommes pendant vingt ans. L'obéliſque de Saint Jean de Latran eſt venu ſur une galere à trois cents rames. Seneſertus contemporain de Pithagore, le fit tailler.

agathe jaune, verd antique, granit & porphire, toutes d'une piece. Nous n'avons plus l'art de tailler ce porphire, du moins qu'avec un temps infini; & la plupart des carrieres d'où vinrent ces belles pieces, ſont perdues ou épuiſées. L'eſpoir nous reſte d'en retrouver encore, ainſi que nombre de médailles qui nous manquent. J'ai lu quelque part qu'un médaillon de Trajan porte au revers le grand Cirque & une vue du mont Palatin où brille le temple d'Apollon dont les ruines ſubſiſtent. On voit ſur d'autres monnoies d'Empereurs les colonnes Antonine & Trajane; l'arc de triomphe de Druſus; celui de Severe; les temples de la Concorde, de Jupiter tonnant, de Fauſtine, de Veſta: les cirques Agonal & Caracalla, le pont Œlien & le coliſée ſur les monnoies de Titus. Puiſqu'il fut d'uſage d'y graver ainſi les monuments fameux & que nous ne voyons ſur aucune le môle Adrien, le Panthéon, le mauſolée d'Auguſte, la maiſon dorée de Néron, les thermes de Dioclétien, croyons que la terre nous garde beaucoup de ces médailles: leur empreinte eſt l'unique moyen de reconnoître avec certitude les ſtatues & les édifices mutiles. La ſculpture & la gravure en fonte s'inſtruiſent réciproquement,

fixent les époques, la qualité des perſonnes & leur figure : une medaille de Commode conſerve l'Hercule Farneſe ; une d'Antonin, l'Apollon du Belvedere ; celle de Fauſtine, la Venus de Medicis ; la ſtatue équeſtre de Marc-Aurele eſt ſur une de Lucius Verus. Ces quatre merveilles, diſent les érudits, ſont du temps des Antonins : Pline en parleroit s'il les eût connues. L'Antinoüs, mort ſous Adrien leur prédéceſſeur, doit être du même regne. Cette ſtatue qu'aucun Camée ne montre, ſe voit ſur une cornaline antique. Le Roi a le cabinet de medailles le plus complet. Pour l'enrichir encore, l'Abbé Barthelemy, très digne conſervateur de ce Muſée, en vient de rapporter trois cents de ſon voyage de Rome.

On n'a point cherché dans le Tibre, ni ſous le Palais des Empereurs, ni du côté du Capitole d'où l'on voit ſortir les chapiteaux d'immenſes & ſuperbes colonnes enſevelies. La plupart des découvertes ont été faites par haſard en fouillant, pour fonder de nouveaux édifices. Ainſi la terre, ſans doute, recele encore autant de merveilles que nos ſoins en ont mis au jour. Mais ces tréſors ſont comme ceux du Perou ; il convient que d'une main avare nous les déterrions peu à peu, la quantité en

diminueroit le prix. Si la grandeur, la perfection de l'architecture & de la sculpture restées des Romains, montrent leur somptueuse puissance, ces morceaux prouvent aussi l'adresse savante des Grecs, puisque ces peuples ingénieux en furent les artistes, & leurs belles & leurs athletes les modeles. Pour la partie de l'imagination, ces descendants de Cadmus l'emportent, me semble, en tout genre. Leurs ouvrages ont transmis le bon goût, non-seulement aux anciens Romains, mais aux modernes. Rien ne l'annonce mieux que l'invention & la diverse magnificence des fontaines de cette ville. Outre celles des places Navone, Trevi, Montorio, S. Pierre, dont je vous ai parlé, celle du palais Barberin est un Triton dont la trompe, au lieu d'élever ses sons aux cieux, y porte une colonne d'eau qui retombe en pluie. A la place d'Espagne, la source ne pouvoit monter, une barque submergée rend l'onde par les écoutilles. Près du pont Sixte, le bruit, l'impétuosité d'un torrent qui se précipite d'un roc artificiel, semblent prêts à tout submerger. Vers les Chartreux, c'est Moïse qui rappelle le miracle de la Bible; d'un coup de sa baguette sortent trois fontaines d'un rocher. Gédéon d'un côté,

mene ſon armée à la ſource jailliſſante; de l'autre, Aaron y conduit ſon peuple; quatre lions de bazalte en gardent l'entrée, dont deux jadis gardoient celle du Panthéon. Pourquoi n'avons-nous point à Paris toutes ces belles fontaines? Nous manquons d'eau, me dit-on; cette réponſe fait taire tous mes vains deſirs; mais j'ai peine à m'arracher d'un pays ſi fécond en merveilles & des gens aimables qui m'y gâtent, pour prendre la route de Naples. Chacun a la bonté de régler mon voyage, & de me marquer mes logements ſur les monts, de peur que la plaine ne ſoit pas encore purgée des vapeurs mal ſaines que la chaleur y attire. Il faut pourtant partir; les pluies de Septembre annuelles ici commencent & le ſoleil n'eſt plus ſi dévorant. Comment faiſoient les Poëtes latins? Ils compoſoient apparemment l'hiver ou la nuit: loin de pouvoir faire des vers, j'ai peine à lire ici le jour. Pendant que tout dort à midi, & qu'en vain je cherche à dormir, mon imagination ſe nourrit du plaiſir d'habiter aux lieux qu'ont éterniſés tant de gens celebres. Quelquefois je veux abſolument qu'on me montre la maiſon de Ciceron, d'Ovide, d'Horace, &c. Nul ne peut me ſatisfaire, ni même me dire où

furent leurs tombeaux : je verrai du moins celui de Virgile dans mon petit voyage dont je vous ferai le récit. Adieu.

VINGT-SEPTIEME LETTRE.

De Naples ce premier Octobre 1757.

AVant notre départ de Rome, où j'espere revenir bientôt, ma chere Sœur, il fut décidé que pour éviter l'air marécageux du bord de la mer, nous prendrions la route du mont Cassin, & coucherions toujours sur les montagnes. Là, sont situés la plupart des villes & villages du pays pour éviter l'inondation des torrents & avoir plus d'air.

Notre premier gîte fut au château des Pamphiles à Valmontone. Le lendemain, en cheminant le soir, j'apperçois une forteresse au dessus des nuages. Vous seriez bien étonnée, me dit mon compagnon de voyage, si un lit nous attendoit là! Je le crus impossible : point du tout, c'étoit Fronsinone où nous devions coucher. Nous

commencions déjà à tortiller autour du rocher pour l'escalader. J'en vis descendre & monter une quantité de femmes belles, fortes, de grande taille, à cheveux noirs, tête nue, droite & couronnée d'un grand vase à deux anses qu'elles soutiennent d'une main. Oui, soir & matin, sans se plaindre, ces nymphes descendent des rues à la riviere, y puisent de l'eau, & remontent en chantant, en dansant, sous un poids qui nous assommeroit. Ce coup d'œil aussi charmant que surprenant me fit oublier que j'allois aux cieux. Le Gouverneur du lieu M. Finochetti nous fit l'honneur de venir au devant de nous. Les compliments réciproques se firent en grimpant; mais à l'entrée de la ville, notre roue s'engagea dans la borne au point d'y rester. Si la rue eût été moins serrée nous aurions rudement versés. Enfin nous parvinmes à pied au château que le peu de plateforme du mont oblige d'être étroit. Nous y trouvâmes de bons lits, un hôte poli & des ortolans exquis. Ces petits petits oiseaux très-gras sont communs en Italie dans cette saison. Le troisieme jour nous couchâmes au pied du mont Cassin; mais dès l'aurore, la chaise à porteurs de l'Abbé, par une lieue de détour dans

un bon chemin très-escarpé, me monta au couvent des Bénédictins riches de cinq cents mille livres de rente. Leur Eglise est de marbre de toutes couleurs, aussi bien réunies & nuancées que les fleurs des damas de Lyon. J'avois oublié à demander au Pape la permission d'entrer dans le monastere, je n'en pus voir que l'architecture, y faire ma priere à de magnifiques autels, admirer les rares tableaux des appartements extérieurs, & la plus belle Vierge de Raphaël. La situation de cette grande & somptueuse solitude découvre un vaste payſage; mais l'élévation en rend les objets confus, la vie de leur fondateur dont les moines m'ont gratifiée, dit que Saint Benoît l'an 529, suivi de ses disciples, Saint Maur & Saint Placide, & de trois corbeaux ses éleves, dont (par respect pour le Saint) on garda la race cinq cents ans dans la communauté, vinrent avec lui sur ce rocher où deux Anges le conduisirent. Par leur commandement, il y détruisit un temple célebre d'Apollon, & fonda un ordre non moins célebre. Où fut un faux prophête, il s'en établit un véritable. Le bruit de ses miracles lui attira la visite de Totilla Roi des Goths qu'il émerveilla & toucha par ses connoissances de l'avenir. Les

prédictions ſont plus d'impreſſion que les prédications. Le tombeau de ce fondateur ſe trouva au ſeizieme ſiecle aux lieux où fut le ſanctuaire des Muſes. Loin de bouder contre le Saint qui renverſa leurs autels, voici les vers qu'elles inſpirerent en ſon honneur.

Nurſia me genuit, ſpecus obtulit alta Caſini
Me rapuit vertex, Aula beata tenet.

Je paſſai un jour à parcourir cette retraite hoſpitaliere, où tous les voyageurs ſont bien reçus, & crus être obligée d'y retourner le jour ſuivant; car nos chevaux ne purent jamais franchir un monticule que l'avarice des moines, dit la médiſance, rend impraticable pour dégoûter les pélerins.

Des bœufs plus utilement employés à conduire une chartue dans le vallon, vinrent à notre ſecours. Nous manquions de harnois pour les attacher au timon; au lieu de tirer devant eux ils jettoient la voiture d'une haie dans l'autre, obligée d'en ſortir, je n'avois pour abri contre un ſoleil dévorant, qu'un mince paraſol, ma femme de chambre pour compagnie, & le reſte ſe déſeſpéroit & crioit contre des bêtes qui n'en alloient point

un pas plus vite. Cette ſcene dura au moins deux heures. La fin de la route ne valut gueres mieux, & nous obligea à paſſer la nuit dans un repaire de muletiers où tout manquoit excepté le fumier. Je me relevai auſſi laſſe que je m'étois couchée, & arrivai à Capoue pour la meſſe, où je vis s'étaler une Dame en pet-en-l'air, ſoutenue d'un ecuyer dégueniſé, ſuivie d'un page de quarante ans, & de deux petits laquais armés d'une longue épée au côté L'equipage & l'air d'importance de la Marquiſe me donna une grande idée de la nobleſſe du pays.

Non loin des fameux côteaux du vin de Falerne, de Maſſique, & de la nouvelle Capoue, fut l'ancienne ville de ce nom. Nous en vîmes les débris des portes & des amphithéâtres en allant à Cazette, château ſuperbe que Sa Majeſté Sicilienne fait conſtruire. Le rez-de-chauſſée eſt fini juſqu'au premier étage : quatre grandes cours jointes par des portiques de marbre & bâties à quatre faces d'une belle architecture en formeront l'enceinte. Ce ſera dans dix ans le plus ſuperbe palais de l'Europe. Un aqueduc comparable par ſa forme & ſa longueur aux travaux des Romains, y porte des eaux abondantes.

De là, dix-huit milles d'un excellent chemin dans la campagne la plus féconde, conduiſent à Naples, jadis Parthenope, du nom d'une Sirene dont la voix faiſoit ſur ces bords oublier aux voyageurs les horreurs du naufrage. De nos jours il y en a bien plus d'une; c'eſt le pays des cantatrices: nous y logeons chez une Angloiſe commodément, à bon marché, & près du Marquis d'Oſſun notre Ambaſſadeur qui nous comble de bontés. Il vit ici avec magnificence, aimé, conſidéré des courtiſans & des citoyens. Le ſéjour du Roi le retient à préſent à Portici à deux lieues de la ville. Tous les Miniſtres pour l'obliger nous y donnent à dîner: ainſi nous faiſons ſouvent ce petit voyage au bord de la mer par une très-agréable route. Au retour, je rends mes devoirs aux Dames qui m'honorent de leur viſite en conſideration de la Princeſſe de Colombrano, grande géometre, qui par bienveillance pour mes foibles talents, a la bonté de me conduire. Dès le lendemain de mon arrivée, je la ſuivis à la cérémonie des Chevaliers de Saint Janvier. Le Roi & tout l'Ordre avoient le manteau rouge à fleurs de lis dor, l'habit & veſte d'argent brodées d'or; cet uniforme où preſque tous joignent

la plaque de diamants, forme un riche coup d'œil. La Reine avec les petites Princeſſes, rempliſſoient une tribune, & toutes les Dames étoient en bas derriere les bancs des Chevaliers.

La nobleſſe de Naples eſt nombreuſe & magnifique en vêtements & dans leurs équipages. La ville a, dit-on, ſix lieues de tour, & contient cinq cents mille ames. Quoique les rues ſoient en amphithéâtre & pavées de larges pierres plattes des laves du Veſuve, les petits chevaux du pays ſont ſi bons qu'ils y graviſſent comme des chevres. Peu de beaux palais, excepté celui du Roi, les décorent; mais les maiſons aſſez uniformes & les toits en terraſſe font un bon effet. La rue de Tolede qui ſert de cours aux carroſſes, étonne par ſa largeur & la fourmilliere des paſſants. Les enfants du peuple vont entierement nus, & les gens faits à moitié vêtus pour éviter la chaleur.

Les Egliſes brillent plus en argenterie, fleurs, dorures & peintures qu'en architecture. Les fontaines, les obeliſques ſont d'un mauvais goût. On ne conçoit point qu'à cinquante lieues de Rome on en imite ſi peu les vraies beautés. Le temple des Saints Apôtres bâti par Conſtantin ſur l'autel des faux Dieux, & peint par Lanfranc,

conserve les cendres du cavalier Marin mort en 1625. Les Eglises de Sainte Claire & des Jesuites sont les plus renommées. Ces Peres en tous lieux l'emportent, par la beauté de leurs maisons & la richesse de leurs Chapelles : celle de Saint Ignace à Rome est d'un prix inestimable : sa statue d'argent massif est enrichie d'une étole couverte de pierreries.

Je n'ai pu voir aujourd'hui sur la montagne le sanctuaire des Chartreux où brille le crucifix de Michel-Ange qui, dit-on, ôta la vie au modele pour mieux imiter son agonie. Ces solitaires craignent que les femmes ne troublent leur superbe retraite, mais leur terrasse ne m'est point interdite. De là, Naples semble un amphithéâtre dont la mer est l'arene & les côteaux qui l'environnent en forment les gradins & les decorations. Sur le rivage couvert de vaisseaux, tantôt les flots se creusent des retraites dans la terre, tantôt un rocher résiste à leurs efforts & s'avance sur les eaux. A l'orient, l'air épaissi de la fumée du Vésuve, borne la vue : au couchant la montagne du Pausilipe fixe les regards par la richesse des jardins & des bâtiments qui la couvrent. Les Isles d'Ischia, Procida & Caprée, où Tibere se plongeoit

dans la volupté, où quelquefois Auguſte ſe livroit au repos, paroiſſent dans le lointain. Pour découvrir encore mieux ces objets curieux, nous montâmes au deſſus du couvent juſques ſur les toits du château Saint Elme. J'en ſuis deſcendue laſſe, je vous écris laſſe ; on m'envoie ici vos lettres, je prends ſur mon ſommeil pour y répondre ; mon extrême agitation me rappelle des vers de ma jeuneſſe, & malgré ma fatigue je vais les tranſcrire tels qu'alors je les fabriquai : en y comparant mes longs poëmes & mes longs voyages, voyez quel changement l'âge apporte à nos ſentiments! Que l'humanité eſt inconſtante! Je ne comprends rien à mon caractere, j'ai toujours entrepris les choſes les plus haſardeuſes avec la plus grande timidité, & vivant dans le monde avec du goût pour la ſolitude j'ai ſouvent ſans humeur fait de triſtes réflexions : jugez par ces rimes combien mes idées étoient quelquefois noires à vingt ans.

Plus je vis & plus je mépriſe
Tout ce qu'on appelle plaiſir.
Renonçant à toute entrepriſe
J'anéantirai tout deſir ;

Je n'aurai d'amour dans mon ame
Que l'amour de l'oiſiveté :
Je veux d'un œil d'égalité
Prendre la louange ou le blâme ;
Et pour tous ſoins, loin des grandeurs,
Guider ma fragile ſtructure,
Sans déſeſpoir & ſans douleurs,
Juſqu'au terme que la nature
Voulut preſcrire à nos malheurs.
Tous les mortels paſſent leur vie
A s'ennuyer en mouvement,
Moi, je trouve moins de folie
A m'ennuyer tranquillement.

Che ben ſta, non ſi move.

J'ai fait mentir le proverbe, car j'étois bien, quoique j'aye changé de place, & ne m'en ſuis pas mal trouvée.

VINGT-HUITIEME LETTRE.

De Naples le 8 Octobre 1757.

VOs courtes réflexions & celles de ma mere, valent mieux que mes longs récits, ma chere Sœur ; mais vous dites qu'ils vous plaisent, on a si rarement le bonheur d'amuser que ce succès redouble le plaisir que j'ai à vous écrire.

Si votre amitié me demande sur-tout les choses qui me concernent, j'ai aussi fort envie de vous dire qu'on acheve de me gâter ici. Sachez combien j'y suis recherchée. La Ducheſſe de Sainte Théodore, belle-sœur du Marquis de Caraccioli que vous avez vu à Paris, hier après un grand diner qu'elle nous fit l'honneur de nous donner, m'appelle sur son balcon ; c'étoit pour me montrer une Religieuse de ses parentes qui vouloit me voir de son clocher voisin. Dans mon étonnement, je me confondis en humbles révérences. Cette jolie Ducheſſe me mene ensuite voir l'auguste Palais où se rend la justice. L'Avocat interrompt sa cause & m'honore d'un compliment. Vous

savez

ſavez comme je rougis facilement : l'aſſemblée étoit nombreuſe, jugez de mon embarras. Tous les matins un Marquis (*a*) ſexagenaire, homme d'eſprit & lettre, m'envoie liqueurs, parfums, bombons, éditions rares de Livres latins ou italiens, & gands de laine de poiſſon. Vous connoiſſez la mouſſe qui couvre certains coquillages, on a la patience d'en raſſembler aſſez pour la filer & d'en faire un tiſſu plus doux, plus brillant & plus chaud que la ſoie. Me mene-t-on aux Tragedies de College ? Des vers à ma louange ſe debitent ſur le theâtre. Nous allons aux priſes d'habit où toutes les Dames s'aſſemblent ; bouquets, nœuds de ruban, compliments flatteurs me reçoivent. Je dois ſans doute ces bontés à celles dont m'honorent la Princeſſe qui me conduit & notre Ambaſſadeur. D'ailleurs, les femmes comme les grands ſont encenſées ſans choix. On en fait trop de cas en apparence ; trop peu en effet de leur capacité. Notre ſexe cenſure par jalouſie, celles qui ont du mérite ; l'autre attribue ſans examen leurs ſuccès aux bons conſeils de leurs amis. Les hommes ſe dedommage

(*a*) Le Marquis Traggiani.

ainſi, dans notre abſence, des louanges qu'en préſence le beſoin de nous plaire leur arrache ſans ceſſe ; mais ce ſuperflu d'encens qu'on croit donner ſans conſéquence ou par habitude, oblige notre raiſon à en rabattre au point de ne ſavoir où s'arrêter. Toutes les belles ſont Venus ou Minerve, les guerriers des Ceſars ; chaque poëte un Homere. Un ſi pernicieux abus des termes met hors d'état d'en trouver de diſtinctifs pour celebrer les vrais héros, l'amour propre du vulgaire les prodigue, ſans doute, afin que les gens ſupérieurs n'en puiſſent plus tirer vanité ; mais revenons à notre cérémonie religieuſe. Les filles s'enferment ici comme à Veniſe & à Rome à grands frais. Celles qui ſe deſtinent au cloître aſſiſtent à ces ſacrifices en robe de cour & ſous le nom d'epouſes ſacrees (avant leur entree au noviciat), ſont promenées ainſi par-tout dans la plus grande parure. A la profeſſion dont je vous parle, j'eus le plaiſir d'entendre Cafarelli coriphee de deux tribunes de muſique. Ces chœurs de voix placés à droite, à gauche des autels les mieux illuminés, donnent l'image des ſymphonies celeſtes. Les concerts me plaiſent plus à l'Egliſe qu'au théâtre. Les voutes multiplient les ſons à mes oreilles & les adouciſſent.

Le grand Opera n'eſt point à Naples à préſent. Je n'en puis voir que la ſalle immenſe à ſix rangs de loges ; mais nous avons des bouffons dont l'orcheſtre eſt excellent. Naples eſt le centre de la bonne muſique. Les ecoles qu'on y trouve en ce genre, nommees Conſervatori, fourniſſent toute l'Europe de ſujets. Nous logeons vis-à-vis d'un de ces ſeminaires d'enfants deſtines à n'en jamais produire. Tout le quartier n'en retentit pas moins de leurs concerts. Le Marquis d'Oſſun nous donna, il y a quelques jours, une muſique d'un petit nombre d'inſtruments, mais parfaits : je lui dis ſincerement que je préfere ce choix aux plus nombreuſes ſymphonie . Bientôt ſa galanterie nous fit entendre les memes accords a Pouzzol. La fête commença par manger des huitres ſur le tombeau de Virgile dont la celebrite fait croire au peuple que les cendres d'un ſaint ou d'un magicien y repoſent. Ils croient que le pouvoir de ſa baguette perça le mont Pauſilipe, & l'eſtiment plus, dit Adiſſon, par cet ouvrage que par l'Eneïde. Voici des vers graves ſur ce fameux mauſolee.

Mantua me genuit, Calabri rapuêre, tenet nunc
Parthenope : cecini Paſcua, Rura, Duces.

Siſtite, viatores, quaſo, pauca legite :
Hic Maro ſitus eſt.

A l'ombre d'un laurier toujours verd qui couronne les ruines de ce mauſolée, le galant abbé Liganio me fit tenir ces vers.

Dal gran Virgilio ad una Pianta annoſa,
Sacrata, quella cetra aurea pendeà,
Che cantò ſelve, Armenti, e il prode Eneà
Cogli avanzi di Troja alta, e famoſa :

Nè Mergellina ancor ſempre giojoſa
Con Pauſilipo ſuo veduto avea,
Ne in queſta, ò in altre Età veder credeà
Mano a toccarla ſol atta, e ingegnoſa :

Ma toſto che Dal Franco invitto Regno
Giunta ſentì l'immortal Donna altera,
Che al Colombo diè fama in ſtil sì degno;

Or sì, diſſe, vedrò, dove il Frà era,
E la cetra di quel, ch'io ſcibo in pegno,
Sederſi lieta una ſua Imaginn, vera.

Après le déjeûner, nous paſſâmes ſous ce tombeau par le Pauſilipe, chemin des Romains,

pavé, poudreux & creusé à peu près de deux milles dans la montagne. Le jour n'y vient que par les deux bouts & d'un trou percé au milieu. En sortant de là, nous vîmes dans la grotte du chien, un de ces animaux expiant, renaître dans le lac voisin, & nous admirâmes à Pouzzol la porte que Trajan y fit bâtir. Ce lieu de délices des anciens nous montra les débris des temples qu'ils y consacrerent. Celui d'Isis ou d'Osiris conserve encore un parquet, un autel, deux hautes colonnes & des murs endommagés, le tout de marbre, ainsi que des especes de lieux à l'angloise à plusieurs trous. On suppose que les Prêtres y faisoient leurs ablutions. Sur la colline voisine se trouve la premiere galerie d'un amphithéâtre & les colonnes d'un temple de Jupiter aujourd'hui dédié à la Vierge. Ce rivage fournit la terre sablonneuse qui du nom du lieu se nomme Poussolane, se durcit dans l'eau, & devient un mortier inaltérable. Les bords de la mer sont chargés de murs des palais qu'elle a rongés. Les vagues y rapportent souvent des pierres gravées, les unes déchatonnées, d'autres, selon l'usage antique, montées sur d'enormes anneaux. Les payſans du lieu, connoisseurs par habitude, les

vendent ſuivant leur beauté. Ils nous en préſenterent & à la Ducheſſe de Calabrette qui joint à beaucoup d'eſprit & de charmes, un goût d'étude & de diſcernement pour ces raretés. Elle me fit la grace de m'en donner une bague moins précieuſe par ſon antiquité que par la main très moderne dont je la tiens. Son deſſein étoit de me mener voir toutes les merveilles du canton, & de m'en inſtruire; la muſique après dîner, l'examen des camées nous mena trop loin : il falloit paſſer un bras de mer, nous en perdîmes l'inſtant & ne vîmes que la Solfatara, volcan affaiſſé, qui forme un creux applani de mille pieds de diametre. Les pierres qu'on y jette par les ſoupiraux d'où ſort la fumée, annoncent par leur retentiſſement que le feu creuſe encore en deſſous. L'odeur du ſoufre qui me ſuffoquoit m'empêcha d'en parcourir le brûlant & mobile terrein. Les démons, ſelon le bruit public, s'y donnent la nuit des ſérenades. Nous leur abandonnâmes ce cirque bitumineux, & retournâmes le ſoir à Naples bien reſolus de revenir à Baïes un autre jour. L'agitation de la mer s'y oppoſe toujours; je vous dis à regret que nous n'avons vu ni les cent chambres de brique dont Dédale

forma le labyrinthe, ni les souterreins voluptueux du temple de Venus, ni les bains chauds de Tritoli detruits, dit-on, par les Medecins modernes, parce qu'ils guérissoient trop vîte leurs malades. Lieux couverts de murs, voutes, colonnes renversées : lieux où jadis Cesar, Pompee, Ciceron, Marius, Sylla, eurent leurs maisons de delices ; où Pison trama la conspiration contre Neron ; où furent les thermes de ce cruel Empereur & de Domitien son oncle qu'il y fit empoisonner. Ces rivages chéris des Romains, au point qu'ils faisoient cent cinquante milles pour y chercher la salubrité de l'air, passent dans notre siecle pour mal sains.

Quelle douleur de n'avoir point vu non plus ce lac Laverne, chez les anciens redouté des oiseaux & des poissons, à présent excellent pour la peche ; ni les Champs Elysiens qui ne sont plus d'envie à personne ; ni le tombeau d'Agrippine abimee dans ces mers par ordre de son fils sur un vaisseau préparé pour la promener sur l'onde ; ni le rocher creux de Misene chanté par Virgile, d'où le sommet monte les restes des jardins de Lucullus où finit Tibere, ou Messaline fit mourir Valerius ; ni les ruines fameuses de

Baïes où mourut Adrien ; où Caligula, à l'exemple de Xerxès, fit un pont de plus d'une lieue ſur la mer pour paſſer en triomphe à Pouzzol ; où Ceſar, Antoine & Pompée tinrent leur conférence ; ni le lac Lucrin vanté des Romains pour les bonnes huitres, à préſent preſque enſeveli ſous Monte Nuovo qui le jour de Saint Michel 1538 s'éleva ſubitement de quatre cents toiſes ſur trois mille pas de tour, avec un bruit & des feux de tonnere, brûla, renverſa & déſola tout l'eſpace de ſix milles, abima la ville de Tripercolle & fit reculer la mer ; ni Cumes où l'antre de la Sybille répond par des détours ſouterreins au temple d'Apollon qui regne encore ſur la montagne voiſine ! Un ſavant Chanoine de ces lieux nommé Martolomeo, qui a écrit ſur le papier & l'encre des anciens & ſur les ruines de Pouzzol, m'a dit qu'il fait un Livre pour prouver que des environs de Naples naquirent toutes les fables de l'Odyſſée & de l'Enéïde. En effet, les Leſtrigons, habitants de Formies, ſont de la Campanie : les iſles de Circé, des Sirenes, des Cyclopes, de Gerion à trois corps ornent les mers voiſines ; Polypheme régnoit en Sicile ; Pluton y enleva Proſerpine ; Alphée y ſuivit Arethuſe ;

Charybde & Sylla gardent le détroit qui la ſépare de l'Italie ; la Sybille, le rameau d'or, l'entrée des enfers, les Champs Elyſiens, tout ſe trouve au rivage de Cumes ; Miſene fut le tombeau d'un compagnon d'Enée ; mille autres faits merveilleux que ne me fournit pas ma mémoire éterniſent ces bords féconds en prodiges.

De l'autre côté du golphe dont Naples fait le fond, s'eleve le Veſuve que j'eſcaladerai bientôt. Tout change, vous le voyez, de nom, de forme, de ſituation, les monts s'abbaiſſent, les vallées s'élevent, la mer donne des lacs à la terre, la terre lui rend des iſles, les rivieres tariſſent, d'autres ſources renaiſſent, mais ma tendreſſe pour vous eſt invariable.

VINGT-NEUVIEME LETTRE.

De Naples ce 15 Octobre 1757.

J'Ai enfin descendu dans Herculanum, ma chere Sœur; votre derniere lettre me rappelle le desir que je vous ai toujours marque de voir cette cité conservée par l'accident même qui l'abima l'an de Jesus-Christ 76 sous le sixieme Consulat de Titus.

Le Duc d'Elbœuf (*a*) encore vivant à Paris, la retrouva en 1736 en creusant un puits dans sa maison de Portici. Il découvrit sous une voûte des colonnes, des statues de marbre qu'il envoya à Vienne au Prince Eugene, & céda ensuite ce terrein au Roi. Sa Majesté Sicilienne y fit fouiller l'espace de plusieurs milles entre le Vesuve & la mer, & deterra une ville, qui, suivant les inscriptions, l'an 1342, avant l'ere chrétienne, fut fondée par Hercule. Le paganisme qui ose lui attribuer des miracles, dit que pendant les

(*a*) Il épousa à Naples en 1736 la fille du Duc de Sala.

fêtes célébrées au pied du Veſuve en l'honneur de ſes victoires ſur Geryon & Cacus, ce héros enfonça ſa maſſue en terre qui devint auſſi-tôt un Olivier abondant. Ce prodige l'invita à bâtir au même lieu Heraclee, habitée, ſelon Denys d'Halicarnaſſe, ſucceſſivement par divers peuples, Oſques, Etruſques, Pelaſges, Samnites & Romains. En la déterrant, on trouva une rue large de ſix toiſes, bordée de portiques couverts, un théâtre, & l'édifice cru le Forum des Herculéens; au fond de la cour, entourée de galeries élevées de trois marches, étoient les ſtatues de Neron & de Germanicus plus grandes que nature. On tira de leurs riches peintes à freſque, les bons tableaux de Theſée & d'Hercule. Des figures en bronze, en marbre, ornoient les murs au fond des colonnades de la cour; le periſtile partagé en cinq arcades y conduiſoit par ſes extrémités, & ſous chaque voûte de cette entrée régnoit une ſtatue équeſtre. Celle de Nonius Balbus, admirée dans une des cours de Portici, le diſpute aux plus belles en ce genre. Les colonnes étoient de briques revêtues de ſtuc, comme on en fait encore ſouvent en Italie. En face de ce monument, s'élevoient deux temples, & nombre de maiſons à

portes de marbre de la même architecture, peintes en rouge sur les lambris, avec des grotesques; pavées de mosaïque & meublées d'instruments de sacrifices, chirurgie & cuisine, cuilleres, lampes, chandeliers, flacons de cristal encore pleins d'eau, dez à jouer, anneaux, boucles d'oreilles, œufs, noix, le tout avec leurs couleurs, bled, pain réduit en charbon sans avoir perdu sa forme, tablettes enduites de cire avec les outils nécessaires pour écrire, filets de pêcheur encore soli es, cadran solaire (*b*), nombre de manuscrits en rouleaux à peu près de la couleur & forme des boucaux de tabac. Ne croyez pas que j'aye vu ces précieuses reliques où on les trouva. Vous connoissez mon aversion pour l'habitation des Gnômes: ma promenade dans cette ville souterraine fut courte, la fumée des flambeaux m'offusquoit, le froid me gagnoit & j'y cherchois en vain les morceaux remarquables qu'on en a enlevés. Les fouilles nouvelles obligent à combler les anciennes: l'œil curieux voudroit qu'on eût tout vuidé; mais la profondeur de soixante à quatre-vingts pieds de

(*b*) L'an de Rome 462. selon Pline, Papirius Cursor fit placer près du temple de Quirinus le premier cadran solaire.

lave (c) qui couvrent les toits, rend sans doute l'ouvrage impraticable. Ce fleuve de feu composé de minéraux fondus qui marche à pas lents, a rempli exactement un côté de la ville, comme du plomb liquefié : l'autre partie est ensevelie sous une espece de ciment de cendres & d'eau qui a pénétré dans les edifices, sans les endommager. Où mettre tant de décombres, comment les transporter ? Le soin que le Roi prend de ranger dans des cabinets les raretés deterrées, de les faire graver & décrire, me persuade qu'il auroit satisfait, s'il eût été possible, au desir qu'on auroit de parcourir cette antique cité. Ne pouvant en découvrir que très peu de restes, je la quittai promptement de peur d'un rhume, & fus en admirer les debris dans les galeries de Portici. Il seroit à souhaiter qu'on les portât plus loin ; j'ai peur qu'un jour le Vésuve ne renséveliſſe ces trésors tirés à grands frais du centre de la terre où ce volcan les plongea. Les gravures que la Cour en fait faire vous en donneront des détails plus amples, plus justes que les miens.

(c) Ce minéral, quand il est refroidi, aussi dur que le marbre, en prend le poli. Les maisons de Naples en sont construites. Les rues en sont pavées.

Quoique parmi les ſtatues trouvées, il y en ait de bonnes, Rome & Florence en conſervent de plus parfaites : mais en peintures antiques, dont très peu ſubſiſtoient (*d*), ces deux villes le cedent à Portici. On y vante entr'autres Théſée, vainqueur du Minotaure dont le raccourci marque que cet Art fut connu des anciens. La tête du héros eſt d'un beau deſſein : un Hercule nu, un Satyre embraſſant une Nymphe, ſujets ſouvent repétés, ſe font remarquer ainſi qu'Apollon & les Muſes avec leurs noms & leurs divers attributs, qu'aucun monument juſqu'ici ne fixoit préciſément ; le Centaure Chiron aſſis ſur ſa croupe qui embraſſe Achille & lui apprend à toucher la Lyre, fait un enſemble intéreſſant. L'attention qu'un élève bien né donne aux leçons d'un maître célebre ; la tendreſſe, les ſoins qu'on prend d'un enfant précieux y ſont excellemment exprimés. On voit dans de petits tableaux aſſez bons, un pain ſemblable à celui qui s'eſt trouvé en eſſence, une caraffe de verre remplie d'eau parfaitement rendue ; un livre en deux rouleaux ; un porte-feuille

(*d*) La plus célebre étoit la noce Aldobrandine. Je l'ai vuë à Rome chez la Ducheſſe Carpinetti-Pamphile.

assez semblable aux nôtres ; la mode de se vêtir du temps, menuisiers, cordonniers avec les outils de leur profession, danseurs de corde, centaures emportant des nymphes sur leur dos ; un canard plumé d'une grande verité ; gibiers, fruits, masques de théâtre, galeres, chimeres, figures d'hommes, de femmes terminées en queues d'oiseau, & le char que tire un perroquet guidé par une cigale. Les desseins d'architecture y marquent une idee de la diminution des objets ; mais sans connoissance exacte des regles de perspective. Pour en conserver les couleurs qui se ternissent aussitôt que l'air les frappe, le Chevalier Venuti a donné la composition d'un vernis & la maniere de l'appliquer. Le verd, le bleu, qu'on croyoit ignorés des anciens brillent dans ces tableaux ; la représentation de leurs berceaux & bosquets ornés de jets d'eau me detrompe de l'idée que cet agréable artifice leur fût inconnu. Quel plaisir de voir dans les peintures & sculptures antiques, les jardins, mœurs, habits, attitudes des gens morts depuis tant de siecles ! Plusieurs ressemblent au portrait qu'en font les Poëtes, soit qu'ils l'aient pris des Statuaires, soit que les Sculpteurs & les Peintres l'aient tiré des descriptions poétiques. Les statues

grecques & romaines, ſouvent nues & toujours du col & des bras, ont un maintien plus grave, plus de repos dans l'ame que les nôtres dont les ornements, les attitudes compoſées s'éloignent trop de la noble ſimplicité de la nature. Quoi ? la legereté qu'on reproche à notre nation qui ſemble peinte dans nos portraits & nos ſtatues, paſſera donc ainſi aux yeux de la poſtérité ?... Je reviens aux uſtenciles reſtés des Herculaniens, on voit qu'ils en avoient comme nous de toute eſpece, la rouille a preſque détruit les machines de fer ; mais le temps n'a pu ronger le cuivre ; les outils de chirurgie en ſont faits, l'acier bien trempé manquoit jadis apparemment. Ce que j'ai le plus examiné dans ces cabinets curieux eſt la maniere de déchiffrer des manuſcrits prêts à tomber en poudre. Les premieres feuilles de ces rouleaux, écrits d'un ſeul côté, ſont pénibles à développer. On ſe ſert pour cette opération d'une eſpece de petit métier à tapiſſerie en pupitre ſur lequel ce parchemin noir & criblé (qu'on a doublé d'un linge ou d'un papier onctueux) s'étend à meſure avec des vis ; un mot ſe découvre, on l'écrit, le ſuivant fait deviner celui qui manque entre deux ; nuls points, nulles virgules n'aident à éclaircir le ſens. Le ſavoir infatigable

de

de Meſſieurs Mazzochi & Piaggio ſupplée à tout. Quand les premiers tours ſont développés, moins de trous d'uſure facilitent l'ouvrage qui n'a juſqu'ici remis au jour que des Livres Grecs ſur la Muſique, la Médecine, la Morale & la Rhétorique. Il en reſte nombre, dont l'eſperance des Erudits ſe promet tout ce qui manque à leurs deſirs. Si ce docte travail nous rendoit les Livres perdus de Tite-Live, de Diodore & de Tacite, que d'obligations nous aurions aux fureurs du Veſuve d'avoir mis ſous terre ces tréſors, à l'abri de la faux du temps & de l'ignorance des Barbares !

Ce fameux Volcan a reçu nos hommages. M. d'Oſſun, non-ſeulement nous a fait la faveur de nous y accompagner, mais de nous y donner un dîner tel qu'il ne s'en eſt jamais ſervi à une telle élevation. L'Hermitage d'un François, ſeul habitant de ce mont, étoit la ſalle du feſtin. Les mets, les vins non conformes à la ſimplicité du lieu, furent portés de la plaine ſur ces rochers eſcarpés. Un voyage de curioſité pénible devint une fête. La compagnie rempliſſoit trois carroſſes qui nous menerent juſqu'au de-là de Portici ; enſuite des ânes nous porterent deux lieues en montant au travers des vignes abondantes qui fourniſſent

le *Lacryma-Christi*. Que cet excellent raisin & les bonnes plaisanteries de mes compagnons de voyage me furent utiles pour supporter la fatigue ! Du pied du pain de sucre qui couronne le Volcan, cinquante hommes nous tirerent ou nous enleverent jusqu'au sommet enflammé. Quoiqu'on m'eût avertie de me bien vêtir, je l'étois trop peu pour le froid des hautes montagnes, sans la redingotte de mon laquais je serois gélée au soleil, à midi, sur un mont de feu. Ce fut l'heure où nous arrivâmes près de la gueule du gouffre : j'y restai peu, le vent glacial me suffoquoit; nous redescendimes à pied en un instant, ou plutôt je glissai à l'aide de mes bottines dans la cendre jusqu'à mi-jambes. Nos ânes nous ramenerent diner à l'Hermitage. Notre caravane nombreuse éparpillée sur les rochers de mâche-fer formés par les laves, étoit curieuse à voir. La chere fut excellente pour des gens dont il faudroit piquer le goût ; mais peu convenable à des appétits aiguisés par la fatigue. On mangea trop : nous en fûmes presque tous malades. Peu de gens escaladent impunément ce terrible mont. Plusieurs inscriptions sur le chemin avertissent qu'il est périlleux & difficile. Loin d'en éloigner les curieux, c'est

une raiſon de plus pour les attirer. La gloire de vaincre les dangers les fait aimer. Le récit même des bouleverſemens cauſés par ce gouffre enflammé, en agitant l'ame, plaît à l'imagination étonnée. Il n'en eſt point de plus frappant que la deſcription de Pline le jeune ſous Titus au récit de la mort de ſon oncle etouffé par les vapeurs de ce volcan. Sa fureur dort maintenant, gare le réveil. De nombreuſes éruptions que vous trouverez décrites par-tout, changent ſouvent la forme de ce mont iſolé que le peuple croit une habitation des démons. *Dicono che lutini vi ſono ſpeſſo travagliati dai diaboli, ſpeſſo ſentono ullulati, terrori di grandiſſimo ſpavento.* Voici les contes que j'ai recueillis ſur ſon origine & mis en rimes afin qu'il leur fût permis de bleſſer la raiſon.

Le Véſuve qu'aux cieux Vulcain eut de Caprée (*a*),
Aux champs de Parthenope adora Leucoprée (*b*),
Déteſté par l'objet de ſon amour fatal,
En fleuve il transforma Sébete (*c*) ſon rival.
A ces naiſſantes eaux la Nymphe unit ſes larmes,

(*a*) Iſle à l'entrée du golfe de Naples.
(*b*) Promontoire voiſin, jadis une Nymphe.
(*c*) Fleuve voiſin, jadis Dieu tutélaire du pays.

Et ſous l'onde chérie enſevelit ſes charmes.
Quel effroyable aſpect pour l'amant dédaigné!
Malgré tant de mépris le Veſuve indigné
Brûloit, & dans ſon ſein un volcan prit naiſſance,
Les flammes que dans l'air exhale ſa vengeance,
Renaiſſent d'une ardeur qu'éterniſent les ans.
Selon d'autres, ce mont eſt un des fiers géants
Armés contre les Dieux. Son nom fut Alcinée;
Hercule le vainquit, & ſa rage enchaînée
Embraſa le rocher qui lui ſert de cercueil.
Le temps loin de l'abattre, augmente ſon orgueil,
Par ſes efforts, ce monſtre ébranle encor la terre.
Le feu qu'il lance au ciel ſemble y porter la guerre.
Son ſouffle obſcurcit l'air, & pour venger ſes maux
Renverſe les moiſſons, ſeche & corrompt les eaux.
Ces fables ne font plus l'effroi de la contrée;
Mais de l'enfer on croit que ce gouffre eſt l'entrée.
De terribles combats en déchirent le ſein,
Un torrent ſulfureux ſort de ce ſouterrein,
Le vulgaire craintif y voit dans les nuits ſombres
Des ſpectres voltigeants, des phantômes, des ombres,
Et leurs plaintifs accents que l'écho porte aux mers
Des peuples & des Rois prediſent les revers.

TRENTIEME LETTRE.

Du Belvedere à Frescati ce 25 Octobre 1757.

AVant de vous décrire, ma chere Sœur, le charmant lieu que j'habite, parlons encore de l'ancienne Parthenope. J'y rencontrai la veille de mon départ des processions qui me surprirent. On y porte au lieu de châsses de belles représentations de Saints, de Saintes en cire de hauteur naturelle, en habit de Moines ou de Religieuses, il ne leur manque que la parole. Ces figures très élevées sont suivies du Clergé & des Confraternités déguisées en vingt manieres, comme on en voit dans toute l'Italie, en *Domino* de toile grise ou blanche, capuchon en tête, masque sur le visage, le tout borde de diverses couleurs. Les gens de qualité par pénitence prennent quelquefois ce singulier déguisement. Ces Confréries suivent aussi le convoi des morts toujours enterrés à visage decouvert. La dévotion à Naples paroît encore plus somptueuse, plus vive que dans les autres villes; busles de Bienheureux, bouquets d'or &

d'argent ſans nombre en parent les autels. Beaucoup de mauſolées en marbre decorent ces lieux ſacrés. Au pied du Pauſilipe eſt le plus beau, celui de Sannazar mort en 1630. Le Sculpteur Santa-Croce y mit pour ornement des muſes, des ſatyres, Apollon & Minerve, que le Sacriſtain de l'Egliſe nomme David & Judith. Voici l'Epitaphe que ce Poëte ſe fit lui-même :

Actius hic ſitus eſt. Cineres gaudete ſepulti,
Jam vaga poſt obitus umbra dolore vacat.

que je traduis ainſi :

Réjouis-toi, ma cendre ; au fond de ces tombeaux,
Mon ame fugitive échappe à tous les maux.

Le Cardinal Bembo en ajouta une qui compare ce Poëte à Virgile dont le rocher voiſin porte le ſépulchre.

De l'autre côté de Naples, ſont les ruines du Palais de la Reine Jeanne, beau ſans doute pour ſon ſiecle privé des arts; mais qui pour le nôtre n'a de remarquable que d'avoir appartenu à une

Princeſſe fameuſe par ſes crimes. Entre les raretés de la ville, je compte Mademoiſelle Ardinguelli Geometre jolie, noble, jeune, inſtruite des langues ſavantes, de la françoiſe & de l'angloiſe au point de traduire les ecrits de Halles. Cet ouvrage dont elle m'a gratifiée, lui ſuppoſe de grandes connoiſſances en phyſique. Dans un long entretien que j'eus avec elle, j'admirai ſa ſtudieuſe ſimplicité qui la rend peut-être plus contente d'une fortune très mediocre, que les Princeſſes du pays environnées de Pages & d'Ecuyers. Les honneurs ſont comme les odeurs, dit Chriſtine Reine de Suede (a), ceux qui les portent ne les ſentent point; en effet, il n'y a de vraiment bon que ce qui ne s'achete point, comme la beauté, la gloire & la ſanté: le pauvre peut devenir opulent; mais le vicieux n'acquiert point de vertus: ainſi la privation de l'or n'eſt pas un ſi grand mal, la vraie pierre philoſophale eſt la modération dans ſes deſirs; j'y trouve tout ce qu'on vante de ce ſecret merveilleux. Vous direz, ces ſentences ſont par-tout; oui, les

(a) Cette héroïne écrivit ſur un manuſcrit qui lui tomba entre les mains où on mettoit en doute ſi ſa converſion étoit bien ſincere; *chi lo ſa, non lo ſcrive. Chi lo ſcrive, non lo ſa.*

mêmes vérités, sous cent formes doivent reparoître sans cesse ; les fictions n'ont pas cette liberté, mais il m'est permis de répéter par la bouche des anciens :

Quis dives ? Qui nil cupiat. Quis pauper ? avarus.

Qui rien n'envie est un Crésus ;
Un riche avare est un Irus.

Avec un tiers plus de mots je dis moins que le latin. Est-ce ma faute ou celle de notre langue ? Celle des Napolitains n'est pas le plus pur Italien, & leur vivacité les fait parler si haut que leurs assemblées sont bruyantes. Celles de la noblesse se font ordinairement ainsi qu'en Espagne, à l'occasion des morts, mariages ou baptêmes & durent huit jours. Comme le nombre en est grand, elles se succedent sans cesse. Dès le premier jour de leurs couches, les Dames reçoivent les visites sans en être incommodées A Rome, elles se frottent le sein d'une pommade qui fait passer le lait facilement, ne restent point si renfermées, ni dans une diete si austere qu'à Paris, & font beaucoup plus d'enfants sans d'aussi tristes accidents.

Que nos belles n'ont-elles leur courage & leur onguent ! Les climats chauds ſont, je crois, favorables aux femmes, elles y accouchent plus aiſement, ſont plus aimées, ont moins beſoin pour tranſpirer de faire de l'exercice, ce qui convient fort à leur pareſſe ; mais continuons mon voyage.

J'avois promis au Cardinal Paſſionei de me rendre à Freſcati pendant qu'il ſeroit à ſon Hermitage des Camaldules ; ainſi nous ne pouvions reſter davantage à Naples. J'en partis à midi en aſſez mauvaiſe ſanté pour aller coucher à Capoue. Le lendemain nous prîmes la via Appia environnée de myrthes, lauriers & grenadiers, large d'environ quatorze pieds & bordée des deux côtés de pierres aſſez elevées pour que deux charrettes ne puiſſent ſortir de la chauſſée pour ſe faire place. Comment donc paſſoient-elles jadis ? Quelles étoient les voitures des anciens ? C'eſt ce que nous ignorons : ils ſe ſervoient ſans doute de litieres étroites, alloient moins vîte que commodement, & tous les fardeaux ſe portoient à dos de mulet ; nos coches n'auroient pas laiſſé ſubſiſter ſi long-temps ce chemin, quoiqu'il ſoit fondé ſur un lit de pavé de dix-ſept palmes de profondeur, & recouvert

de larges pierres taillées en coin, ſi bien jointes qu'elles ont duré mille ans ſans ſe déranger, & que depuis mille autres qu'elles ſe rompent, il en reſtent encore des morceaux en bon état. Jugez combien ces gros cailloux culbutés doivent être rudes à paſſer.

Après avoir traverſé l'Iris, à préſent le Garigliano, nous couchâmes au bord de la mer, dans une chambre percée à jour, à Mola jadis Formies, pays des Leſtrigons. Perſonne ne nous mangea; mais nous n'y trouvâmes rien à manger. Vis-à-vis eſt Gaëte où fut enterrée la nourrice d'Enée. Le jour ſuivant nous reprîmes la vue de la mer & la via Appia. La dureté du chemin nous fatiguoit. La campagne couverte d'oliviers, citronniers, orangers nous charmoit. Ainſi va le monde, du bien, du mal; qui le ſait mieux que vous? mais

Qui guarda ad ogni penna non fu mai letto.

Revenons à nos champs de fleurs où jadis Ciceron fuyant ſes ennemis fut aſſaſſiné par un de ſes protégés.

Un nemico è troppo, e cento amici non baſtano.

Vous direz que j'aime bien les proverbes : oui, en italien, parce qu'ils me ſont plus nouveaux. J'appris celui-ci en dinant à Fondi que Barberouſſe aſſiegea en 1534 dans l'eſpoir d'enlever une très belle Princeſſe Colonne, qui ſe ſauva par des marais bourbeux, pour éviter de régner ſur les tapis parfumés du Serrail. Nous couchâmes à l'ancienne Anxur, aujourd'hui Terracine, lieux où les orangers viennent en pleine terre, lieux auſſi redoutés pour la ſanté qu'ils furent recherchés jadis pour la ſalubrité de l'air ; lieux enfin où je me rappellai qu'Horace fut joint par Mécenas dans ſon voyage de Brindiſi qu'il a ſi bien décrit. Obligés comme lui de les quitter la nuit, nous ne pûmes voir les débris des palais dont les Romains enrichirent ces bords. Dans l'obſcurité nous apperçûmes avec ſurpriſe des feux de place en place, j'ignore s'ils ſont faits pour rechauffer les bergers ou pour leurs enchantements. Nous ne pûmes nous arrêter a Veletri capitale des anciens Volſques. Je ſavois que le Cardinal Paſſionei & l'Abbé de Canillac auroient la bonté de ſe trouver ſur la route. Malgré notre empreſſement à les rejoindre, nous manquâmes long-temps au rendez-vous par l'erreur des poſtillons. Notre

impatience égaloit la faute de nos guides. Le chemin quoique beau, me parut d'une longueur horrible. J'appaisai l'Eminence (qui avec raison murmuroit) par les dons propres à la charmer. Deux manuscrits rares que j'avois trouvés à Naples firent ma paix. On me conduisit chez le Prince Pamphile au Belvedere. Le nom seul fait l'éloge de la situation d'un lieu où l'art s'épuisa pour embellir la nature. L'aspect que j'ai vis-à-vis de ma toilette ravit l'œil & l'oreille. Un fleuve tombe en cascade dans une grotte où l'effort des eaux qui meut les machines, anime le marbre; Apollon & les Muses y jouent de la flûte, & Jupiter lance le tonnerre. Tous les voyageurs decrivent ces merveilles & celles de Monte-Dragone château des Borgheses, & des Vignes Bracciano & Conti. Cette derniere montre encore les reduits des esclaves de Lucullus; le mur qui les renferme soutient les terres du parc: de gros arbres ont peu à peu percé la pierre, se sont accrus & contribuent peut-être à sa durée. En me promenant sur un âne, j'ai visité humblement la superbe maison des Jesuites, au sommet de la montagne où fut le Tusculum. On leur a l'obligation d'avoir couvert d'un toît un pavé de mo-

ſaïque bien conſervé de la maiſon de Ciceron, dont le ſavant Pere Boſcowith a levé le beau deſſein. Le Cardinal Paſſionei (comparable a ce Conſul en eloquence, mémoire, erudition, eſprit patriotique) pour ſe repoſer des ſoins de ſon miniſtere, a fait un paiſible & pieux Hermitage aux lieux où l'orateur ſe delaſſoit de ſes travaux. Voyez combien l'érudition eſt utile. Son Eminence manquoit de fontaines; & ſavoit par Strabon qu'il y avoit eu des conduits d'eau ſur le rocher, à force de fouiller, le livre en main, elle les a retrouvées, & s'eſt ſervi de buffles qui mangent moins, labourent & tirent mieux qu'aucun animal, pour tranſporter ſur ce mont très eleve de ſtatues, des urnes (*b*) & des tombeaux de marbre d'un poids énorme diſtribues avec goût ſur les terraſſes. De là, l'œil traverſe la plaine, s'étend juſqu'à la mer, ſe promene ſur les Appenuins, voit l'Algide & le Soracte (*c*) couronnés de neige, s'arrête ſur Rome & ſe retourne volontiers pour admirer la diſtribution ingénieuſe des cellules que la maiſon

(*b*) On voit là que les anciens en eurent ſucceſſivement, de terre cuite, pierre, marbre, verre, porphire, & de matieres encore plus précieuſes.

(*c*) Aujourd'hui mont Oreſte.

renferme. La ſtructure ne reſſemble en rien à tous les lieux de plaiſance vantés & plait davantage. On ſouhaiteroit pourtant qu'il eût donné plus de largeur aux charmants réduits des Hermites dont le Cardinal eſt le Prieur. Il m'a fait la grace de m'en deſtiner un, preſque tous les autres appartiennent ainſi à des freres qui ne les ont habités que quelques moments; mais la paix, les muſes, les vertus y fixent leur demeure, j'en jouis ſouvent pendant l'heureux ſejour que nous faiſons à Freſcati. Pour amuſer la grande & bonne compagnie qui le remplit en cette ſaiſon, l'opera bouffon s'y tranſporte; quoiqu'il ſoit auſſi loin de Rome que de Paris à Verſailles, on y vient & s'en retourne coucher à la ville.

Nous entendîmes hier, chez la Princeſſe Picolomini une muſique plus ſéduiſante que celle des acteurs, ce furent les chants de la Signora Madalena Morelli, fameuſe improviſatrice, née en Toſcane. Son talent ſupérieur pour les vers impromptus eſt enrichi d'une voix & d'une figure agréables. Si les Sybilles avoient reſſemblé à cette inſpirée, on leur auroit rendu de fréquentes viſites.

TRENTE-UNIEME LETTRE.

De Rome ce 20 Novembre 1757.

Nous voici revenus à Rome, ma chere Sœur ; en quittant Frescati nous avons passé quelques jours dans la maison du feu Cardinal Cibo que le Duc de Modene a prêtée à notre aimable Auditeur de Rote. Les jardins en sont beaux. Ceux du Pape & son palais de Castel Gandolphe situés dans le voisinage ont peu de magnificence pour un Souverain dont les revenus montent à vingt-cinq millions. Le Roi d'Angleterre & plusieurs particuliers en possedent dans ce canton. Les plus grands sont dans le parc de la Princesse Palestrine, jadis celui de Domitien. Ces murs antiques présentent, comme à Frescati, un effet singulier de la force pulsative des arbres. Les branches, les racines, se sont insinuées entre les briques, les ont entr'ouvertes sans les renverser, s'y incorporent & grossissent malgré les obstacles. Dans cette enceinte on trouve de longues voutes épaisses exposées au midi, destinées, je crois, aux promenades d'hiver des

Romains. J'en eſtime tant l'uſage que ſi je me faiſois une maiſon de campagne, je voudrois en avoir de pareilles.

Aux lieux que je vous décris fut Albe, aujourd'hui Albano, où ſe conſerve un monceau de pierres écroulées, nomme le ſepulchre d'Aſcagne. Plus loin cinq tours à moitié détruites, couronnent un tombeau dit celui des Horaces & des Curiaces. D'autres le donnent à Pompée dont les maiſons de plaiſance embellirent ces rivages. Malgré la pluie qui nous déſoloit, nous allions chaque jour voir ces maſures & parcourir une forêt prochaine très agréable. De grands lacs entourés d'arbres qui s'élevent en amphithéâtre ſur les côteaux, la vue de la mer, des hautes montagnes & de la campagne de Rome font le charme de cette ſituation où la terre prodigue ſes biens. On y recueille beaucoup d'oignons blancs, nourriture commune du pays; on les y mange cruds avec le pain. N'en augurez pas que les payſans, quoique pauvres, ſoient miſérables dans l'Etat Eccléſiaſtique. S'ils ont peu d'argent ils payent peu d'impôts; les fruits, vignes & légumes leur viennent ſi facilement qu'ils en négligent la culture; ce qui rend ſouvent leur denrées

denrées moins bonnes que dans les terreins plus ingrats. Le commerce fleuriroit dans ces fertiles contrées, si les ports favorablement situés sur l'Adriatique & la Méditerranée étoient bien entretenus par le Gouvernement, & les manufactures protégées & multipliées; mais le Souverain souvent par son âge peu propre à se donner des soins & certain que ses possessions ne passeront point à sa postérité, jouit du présent sans s'occuper du bien à venir; de même si les vignerons des meilleurs cantons faisoient les vins & les gardoient avec autant d'attention que leurs ancêtres, peut-être en auroient-ils d'aussi bons. Les Romains les enterroient dans de grands vases de terre nombre d'années avant de les boire. Le beurre, très rare à Naples, est exquis autour de Rome quand on en prend soin; mais l'huile abondante, quoique médiocre, y fait négliger le laitage. La chaleur du climat demande peu de vêtements, & porte moins les cultivateurs à prendre soin des troupeaux que de leurs bergeres. Ils les chérissent trop à la vérité, car la jalousie totalement bannie des palais, habite encore leurs chaumieres. Quelque desir qu'on ait d'empêcher les assassinats, on assure que le nombre en va jusqu'à deux

mille chaque année dans les états de ſa Sainteté, la plupart entre rivaux des mêmes belles, ou par vengeance de famille.

Notre voyage de campagne, ici nommé Villegiature, en bonne compagnie, peu nombreuſe, m'auroit fort amuſée, ſans le mauvais temps. Là, j'ai pris des inſtructions ſur les mœurs champêtres. Que les habitantes d'Albano m'ont paru jolies! Je les vis Dimanche ſortir de l'Egliſe avec des eſpeces de voiles en gaze retrouſſés, fichus, tabliers de la même délicateſſe, habits juſtes à la taille & beaucoup de parures. Sachez que par toute l'Italie les ſervantes, les villageoiſes, vont jambes, pieds & tête nus; mais les cheveux treſſés chargés d'aigrettes ou couverts d'un réſeau & le corps vêtu de haillons, orné de boucles d'oreilles, colliers & bracelets de toute eſpece. Notre ſejour à Caſtel nous a menés à la fin de Novembre. La ſaiſon eſt trop avancée pour retourner en France avant l'hiver, comme nous l'avions projetté. Nous acceptons le logement que M. de Canillac veut abſolument nous donner dans ſon palais. Le ſéjour que nous venons de faire aux champs avec ce Prélat nous fait penſer, qu'ayant ſon même goût pour les longues promenades, les amuſements tranquilles,

& la retraite de bonne heure le soir, nous ne lui feront point incommodes à la ville. Il est plus occupé qu'un Conseiller de Grand'Chambre qui fait son métier. Un jeune Abbé de grande naissance, comme le sont ordinairement les Auditeurs de Rote, gagne Rome avec empressement pour en remplir la place, & ne s'attend nullement au travail qu'il y trouve. Ils ne sont que douze tant d'Italie que des diverses Cours de l'Europe. Ce tribunal bien composé, bien réglé, qui juge en dernier ressort de tous les grands procès ecclesiastiques & civils de la juridiction du Pape, a la bonne maxime après l'arrêt, de penser qu'on peut se tromper, & de revoir, quand les parties l'exigent, trois & quatre fois le même procès, ce qui par malheur les éternise, ainsi qu'en Espagne, en Angleterre, chez nous & par-tout. Seroit-ce un mal nécessaire ? Je vois que tous les états en sont infectés, & nul n'y cherche de remede que le Roi de Prusse. Il lui seroit bien glorieux d'en venir à bout.

Pendant que mon hôte équitable s'occupe à l'utile, je me fais des occupations qui ne le sont gueres. L'oraison funebre que le Cardinal Passionei, jadis Nonce à Vienne, fit pour le P. Eugene

ſon ami, n'avoit nul beſoin que je la miſſe en françois; mais j'ai beſoin de m'exercer dans la langue italienne. La beauté de l'ouvrage & du ſujet m'a déterminée à le traduire. J'ai la permiſſion de l'abréger & d'en ôter des images trop poétiques pour notre goût d'éloquence en chaire. Cette proſe élégante, ainſi que la poéſie, a peine à renaître dans une autre langue. J'aurai beſoin de l'indulgence de l'auteur. Nous paſſons ſouvent le ſoir chez lui où toute ſa bibliotheque filtrée dans ſa mémoire, colorée de ſes idées, charme les miennes & m'inſtruit. J'y vois ſouvent le Cardinal Ferroni doué de beaucoup d'agrément dans l'eſprit, & le Cardinal Portocarrero dont la viciſſitude de la fortune & l'immutabilité du caractere m'intéreſſent. Après avoir été Général des galeres de Malthe & Viceroi de Naples, brouillé avec ſa Cour, il ſe trouva ſans emplois, & vint ſans regret à Rome ſous le ſimple nom d'abbé Portocarrero. Le Pape, en faveur de ſa naiſſance & de ſon mérite, le nomma bientôt Prélat & Cardinal, & l'Eſpagne en fait ici ſon Miniſtre. Il vit chargé d'années ſans infirmités, & de dignités ſans orgueil. L'autre jour en dinant chez cette Eminence, je pris la liberté de lui

demander les réflexions de ſon ame raiſonnable ſur les diverſes ſituations de ſa vie. „ Muſe, me „ dit-il, après avoir goûte de tout, on fait bien „ peu de cas des objets de l'ambition des hommes „. Croyons donc que la privation de mille biens dont il reſte une haute idée dans nos deſirs, n'eſt pas un ſi grand mal qu'on le penſe : mais cette morale me meneroit trop loin. J'en étois à nos converſations du ſoir chez notre très docte Bibliothécaire qui donne ſon eſtime due aux nouvelles poeſies latines de Meſſieurs Stay & Nocetti, & aux ſavantes recherches du Pere Paciaudi (a). Il convient pourtant que, ſi ſa nation fut plus que la nôtre, féconde en bons hiſtoriens, artiſtes & poëtes, nous l'emportons en pieces de théâtre, en livres de morale, dans les ſciences, l'eloquence de la chaire & le ſtyle épiſtolaire ; mais comme il lit preſque toujours nos françois, il voit comme nous, qu'à peine arrivés au but, on le paſſe : qu'à préſent nous avons trop de tout, de ſpectacles, d'écrivains, de lecteurs, même de livres ; car nos brochures infinies lui parviennent, choſe rare,

(a) Profeſſeur à la Sapience ; le bon choix du Sereniſſime Infant, vient de faire ce célebre Théatin ſon Bibliotécaire à Parme.

au delà des Alpes. Je m'étonne d'y voir ſi peu de commerce littéraire avec nous, tandis que nous en avons tant dans le Nord. Nos auteurs modernes ſont peu connus en Italie. M. de Voltaire l'eſt par-tout : le Saint Office le brûle ici, & chacun le conſerve ſoigneuſement dans ſon cabinet. Son Eminence approuve qu'on le condamne ; mais l'admire, & chérit les perſonnes livrées aux lettres. Je fus hier honorée de ſa préſence à l'auguſte aſſemblée des Arcades qu'on eut la bonté de faire pour ma réception. Pluſieurs Princeſſes & Cardinaux daignerent y aſſiſter, & beaucoup d'éleves d'Apollon. Je bégayai en tremblant un remerciement rimé ; vous le trouverez à la fin de ma lettre. L'ingénieux abbé Pezzi le rendit élégamment en vers italiens. J'étois le Saint du jour. Le très digne Sécretaire de l'Académie l'abbé Morei & pluſieurs poëtes me louerent à l'envi avec toute l'exagération que les muſes permettent. Un jeune Prince des Urſins prononça avec autant de grace que de ſuccès des vers latins dont j'étois l'objet. Sa ſœur, la Ducheſſe d'Arcé, dont je vous ai déjà parlé, en récita auſſi en italien de beaucoup meilleurs que le ſujet, & me fit un compliment

bien ſpirituel, bien élégant pour une jolie femme de ſeize ans. Après l'aſſemblee, j'oſai dire à ſon pere le Cardinal des Urſins, que ſa fille étoit la Déeſſe de Rome. Cette belle m'entendit : „ non, „ Madame, répondit-elle, les Romains prenoient „ leurs Dieux chez les étrangers „. Je reſtai en défaut comme à la longue paume, où rarement on renvoye la balle à propos. Je crois que l'encens eſt une ſubſtance ſalutaire ; on m'en nourrit, & ma ſante s'en trouve à merveilles. On fera imprimer ce recueil de vers en mon honneur, je vous les enverrai ; en attendant, voici les miens.

Quelle puiſſance enchantereſſe
Mit dans l'empire des Céſars
Tous les délices de la Grece !
Un Lycée offre à mes regards
Les ſavantes ſœurs du Permeſſe.
Que vois-je ! où fut un champ de Mars,
Un gazon fait pour la molleſſe
Invite au repos de Lucrece !
En ces murs où de toutes parts
L'étude & la délicateſſe
Du Dieu du Goût font la richeſſe,

Un Roi (*b*) du Tage ami des arts,
De tréſors orna la ſageſſe.
Chriſtine (*c*) qu'encenſa Lutece,
Quittant ſon trône & ſes ramparts,
De ces jardins fut la Déeſſe.
Une fille (*d*) de cent héros,
A la ſuivre en ces lieux s'empreſſe ;
L'œil d'Eunomene (*e*), avec fineſſe,
Dans l'art de graver les métaux,
Y diſcerne l'antique adreſſe ;
Cirene (*f*) y brille, & des oiſeaux
Sa danſe imite la viteſſe.
Euridice (*g*) dès ſa jeuneſſe
Y chante ſur ſes chalumeaux
L'âge d'or qui nous fuit ſans ceſſe.
Des vers gravés ſur vos ormeaux
M'apprennent ces faits que j'admire ;

(*b*) Jean V. de Portugal, dit Arete, qui donna trente mille livres pour acheter un terrein où des gradins de gazon contiennent l'aſſemblée de l'Académie.

(*c*) La Reine de Suede, dite Baſiliſſa.

(*d*) La Princeſſe Royale de Pologne, dite Ermelinda.

(*e*) De la maiſon de Ligneville, mariée au Duc de Calabriette à préſent Ambaſſadeur de Naples en Pologne.

(*f*) La Ducheſſe de Bracciano.

(*g*) La Ducheſſe d'Arcé.

Puis-je par des efforts nouveaux
Du Pinde ici m'ouvrir l'empire ?
Oui, dit le Dieu de ces côteaux,
La faveur où ton ame aſpire
Sera le prix de tes travaux.
De mon bonheur que les échos
Raiſonnent de Londres à Palmire,
(Tant que Flore aimera Zéphire)
Qu'on chante aux bords de vos ruiſſeaux
Ma gloire & les ſons de ma lyre.

Je reçus le même ſoir ces vers du Chevalier de Godolin, Officier François, admis aux Arcades.

Ton art que Voltaire a chanté,
Demande envain notre indulgence ;
Le tableau qu'aujourd'hui tu nous as preſenté,
Eſt de l'Albane ; il en a l'élégance
Et la noble ſimplicité ;
Aux Arcades, ton nom vanté
Se change en Doriclée, & ta préſence
Y fait notre félicité :
Oui, Catulle en ces lieux, pour la Muſe de France,
Eut fait à ſa Lesbie une infidélité.

Quittons la poésie pour vous parler de la vigne Borgheſe qui n'a pas beſoin de fictions pour charmer. Liſez tout ce que les voyageurs en diſent, ils ne mentent point ſur cet article. Parc pour les bêtes fauves, mail, eaux plates & jailliſſantes, maneges, boſquets, jardins de fleurs, potagers, oiſeleries, orangeries, labyrinthe; enfin tout ce que l'art peut tirer de la nature s'y trouve. C'eſt ma promenade favorite, comme à Paris dans un autre genre le bois de Boulogne. Le coup d'œil du Palais étonne, la tabatiere la mieux ciſelée eſt moins achevée que mille bas reliefs antiques ſi bien incruſtés ſur les quatre faces, qu'ils ſemblent y avoir été ſculptés. L'intérieur renferme une compagnie nombreuſe & choiſie dont les traits parlants n'ont pas beſoin de langue pour s'exprimer, ni ſouvent de prunelle. On remarque que les ſtatues des Empereurs n'ont commencé à en avoir & de la barbe, qu'au temps d'Adrien. Il faudroit les mines du Potoſe pour payer les figures grecques. Celles qui me frappent le plus ſont le fameux Gladiateur du ciſeau d'Agazia; l'Hermaphrodite couché, trouvé près des Thermes de Dioclétien, dont le cavalier Bernin a fait le matelas qui manquoit; Seneque mourant

dans le bain ; le Sommeil en marbre noir ; un Amour monté sur un Centaure qu'il mene les mains liées sur le dos : le monstre d'un air satisfait & soumis tourne la tête vers son vainqueur. J'ai vu cette idée ingénieuse prise ou suivie dans une pierre gravée, où Cupidon sur un lion joue de la lyre & le conduit à son gré.

De ce Dieu sous cent traits divers,
Tout peint les mœurs & le génie ;
Amour, ta flatteuse magie
Fit plus de mal à l'univers
Que n'en fit la haine en furie.
Des serpents de la jalousie
Tu chéris les affreux concerts ;
Sur tes autels regne l'envie,
Et l'on court y chercher des fers.
L'amitié par son harmonie
Nous console dans les revers :
Son charme aux doux plaisirs convie,
Et ses temples par-tout ouverts,
Ressemblent à ces beaux déserts
Où malgré la plaine fleurie,
Les côteaux, les prés toujours verds,
Nul ne veut y passer sa vie.

TRENTE-DEUXIEME LETTRE.

De Rome le 25 Décembre 1757.

VOus voulez de trois cents lieues ſavoir tout ce que je fais, ma chere Sœur; continuons à vous en rendre compte. J'ai vu pendant l'été les principaux monuments de Rome; ainſi ma journée ſe paſſe à préſent comme à Paris; je me couche & me leve de bonne heure, lis & griffonne tout le matin. Pour m'exercer dans l'italien, je voulois mettre en cette langue un de nos Romans. N'en trouvant point ſous ma main d'aſſez courts, j'ai pris la conjuration de Walſtein & viens de m'appercevoir que Sarrazin ne l'a point finie. N'importe, j'irai juſqu'au bout. Notre maniere d'ecrire a bien changé depuis l'autre ſiecle. Quoi! ce petit morceau d'hiſtoire eſtimé, n'eſt qu'une ſeule phraſe mêlée de parentheſes, auſſi difficile à découper qu'à traduire! Par bonheur ce ſtyle me rapproche davantage du tour italien. Cette occupation & l'amuſement de vous écrire en proſe ou en vers me menent à midi. La ſeule différence de mon

genre de vie, eſt qu'ici, ſuivant l'uſage du pays nous dinons & ne ſoupons point. Tandis que notre hôte travaille à la Rote, au lieu de recevoir du monde, comme je fais à Paris, nous allons chez les dames aux aſſemblées du ſoir; mais l'apres-midi la promenade va toujours ſon train; notre curioſité la diverſifie dans les plus belles maiſons de plaiſance que renferme cette ville. Quel dommage! Le tiers au plus de ſon enceinte de ſeize milles, faite ſous Aurélien, eſt peuplé: c'eſt la plus grande que Rome eut jamais.

La vigne Pamphile dite Bel reſpiro, le diſpute en magnificence à la Borgheſe, en jardins, eaux, peintures & ſtatues. Villa-Ludoviſi, ſituée où furent les jardins de Salluſte, préſente auſſi bien des beautés. A Villa Medicis brille la fameuſe famille de Niobé, dont la fille eſt divine. Un cabinet du jardin fait exprès met à l'abri ce groupe de treize figures où les diverſes expreſſions de douleur ſont merveilleuſement rendues: on l'a deterré hors la Porte S. Jean avec une tête de Jupiter Capitolin, jadis l'ornement des portes du Palais impérial. Ces vignes, ſi riches en antiquités, ſont fort negligées. Il en eſt, d'autrefois ſuperbes, qui tombent entierement en ruine,

telles que Villa-Mattei, encore remplie d'obéliſques, d'urnes & de ſtatues : la vigne Montalte, bâtie par Sixte V, renommée avec raiſon par ſon étendue & ſa beauté, eſt preſque toute louée en potagers. On y remarque entre mille la ſtatue coloſſale de Rome trouvée ſous terre à Monte-Cavallo. Chaque Cardinal riche, raſſemble dans la ſituation qui lui rit tout ce que l'art & l'argent peuvent tirer des tréſors antiques & de l'induſtrie moderne. Le maître du lieu meurt, ſes biens ſe partagent, ni neveux, ni fils n'ont jamais trouvé la maiſon de leurs prédéceſſeurs de bon goût, & la négligent. A la troiſieme ou quatrieme génération, on laboure un champ nivelle à force de millions, & couvert de ſtatues, vaſes, berceaux & baſſins ; d'autres châteaux renaiſſent, à la vérité, mais je regrette toujours un beau lieu détruit. Le Cardinal d'York en conſtruit un, & dépenſeroit moins à reſtaurer le plus ſpacieux de ces magnifiques jardins dégradés. La maiſon qu'il édifie, trop bornée pour un Prince, ſeroit charmante pour un riche particulier. Son Alteſſe Royale l'autre jour à ſon concert, daigna nous demander ſi nous avions été voir ſa vigne : nous ne manquâmes pas de nous y promener le

lendemain. Nous viſitons auſſi ſouvent celle que le Cardinal Albani bâtit à grands frais a Porta Salaria. Outre les charmes de la nouveauté, cette habitation eſt d'un goût d'architecture ſingulier. Je ne ſais à quoi vous le comparer ; mais il me plaît infiniment. Des colonnes alternatives de granit noir ou rouge d'une ſeule piece, ſoutiennent le portique. Aux deux extrêmités des onze arcades, ſe trouvent des cabinets où s'élevent au milieu, deux ſoucoupes d'albâtre de trente palmes de circonférence ; l'une porte la tête de Méduſe, l'autre celle d'un fleuve. Sur les murs, au bord des niches ornées de buſtes d'Empereurs, autant de griffons tiennent des chandeliers. Les diverſes couleurs des marbres du périſtile y forment un agreable email, & cent maſques giganteſques de paros antique entourent la corniche. Le reſte des ornements, non encore achevés, charment déjà la vue, & ſeront enrichis d'un monde de ſtatues, entr'autres de la plus ancienne Pallas après celle du palais Juſtiniani. Cette galerie ouverte du côté des jardins, donne entrée aux appartements, qui prennent jour à la face oppoſée ſur une place entourée de baluſtrades. Une ſtatue Egyptienne & deux ſphynx de bazalte d'où ſortent des

fontaines, ſeparent la double rampe qui deſcend au parterre. Là s'élève au centre un jet d'eau ſur une cuvette de granit de dix-huit palmes de diametre, ſoutenue par quatre ſatyres plus grands que nature, qui ſemblent ſuccomber ſous le fardeau : quoique pris en divers lieux, on a eu le bonheur de les rencontrer dans la même attitude & d'une même beauté. Au pied de l'eſcalier qui monte aux boſquets, ſe trouve une piece d'eau ornée d'un amour monté ſur un monſtre marin. En haut regne un autre baſſin de granit large de dix-neuf palmes. Les ſoins & l'or de Son Eminence ſavent tirer de la terre de nouveaux prodiges d'antiquité épuiſés en apparence par la quantité qu'en renferment les palais romains. Si chers que ſoient ces morceaux (ſouvent plus parfaits que ceux des bons artiſtes vivants), on les a pour beaucoup moins qu'ils ne les feroient payer, & qu'ils ne coûtoient même à leurs premiers poſſeſſeurs. Le goût actif du Cardinal Albani a encore raſſemblé aſſez de bonnes ſtatues pour entourer la colonnade circulaire qui termine ſon parterre & fait face au palais. Chacun contemple en ſe promenant ſous ces portiques, une figure d'albâtre aſſiſe, entourée d'hiéroglyphes, venue

venue de la Thebaïde, & nombre d'urnes ſepulcrales; ſur l'une ſont Bacchus, Ariane, des Satyres & des Bacchantes; l'autre montre un adoleſcent aſſis près d'une femme voilée, & diverſes figures gravées; les buſtes de Maſſiniſſe, Sophocle, Alcibiade, Socrate, Carnéades, Xénocrate, Annibal, Anacréon, Séneque, Pindare, Solon, Homere, Pythagore, Platon, Zénon, y rappellent leurs mœurs & leurs ecrits, donnent matiere à reflechir, y tiennent lieu de compagnie & de converſation. Les murs incruſtés de bas-reliefs préſentent aux regards le buſte d'Antinoüs dont parle Borioni: Polyphême avec ſa lire chargé d'un Amour ſur ſes épaules; Rome & ſes attributs; un vainqueur Olympique ſur ſon char à quatre chevaux, remarquable par ſon ample ceinture; un bas-relief étruſque d'un goût Epyptien, ayant les ſourcils arqués, les yeux à fleur de tête, le menton pointu qui rend l'ovale imparfait; trois femmes habillées à l'étruſque, l'une ailée, & toutes faiſant des libations; Dédale fabriquant des ailes pour ſon fils, dont une lui lie déjà le bras & traverſe la poitrine; l'Icare eſt d'un travail fini: le repas de Trimalcion; Diogene dans ſon tonneau devant un temple tel que dans l'ouvrage de Spon: deux deſſus de portes en

marbre destinés, je crois, pour la galerie, où sont sculptés des cuirasses, des boucliers & d'autres armes : le Comte de Caylus les a gravés dans son savant recueil d'antiquités ; un enfoncement de la colonnade contient une cuve de marbre aussi singuliere en grandeur qu'en assortiment de couleurs & deux femmes fort jolies : une balustrade chargée de statues de pierre, couronne ces portiques. Le palais s'appuye sur cent cinquante colonnes de marbres précieux, les jardins un peu trop bornés & non encore finis, brillent aussi en vases & groupes de marbre. J'y remarque d'après l'érudit Abbé Winkelman, attaché au maître de ces beaux lieux, trois époques de la sculpture Egyptienne ; la premiere dont il en possede cinq figures, va jusqu'à Cambyse ; la seconde est l'imitation qu'en firent les Grecs, mais sans hiéroglyphes ; la troisieme les copies faites du temps d'Adrien. Les statues Grecques changerent aussi depuis Phidias jusqu'à la décadence de l'art. Quand les Michel Ange & les Raphaël l'ont renouvellé, il est fâcheux que leur intérêt & celui de nos peintres & sculpteurs, fut de consacrer presque tout leur travail aux Eglises. La Vierge & les Saints de notre religion ennemie des appas séducteurs,

& ſur-tout des paſſions, ne permet pas d'en marquer dans leurs traits, & le triomphe de l'artiſte eſt dans l'expreſſion des grands mouvements de l'ame & des charmes de la beauté.

Je me ſuis étendue ſur la vigne Albani, qui ſera des plus charmantes, parce que vous n'en trouveriez nulle part le détail ; les autres furent cent fois décrites.

Une habitation qui me plairoit fort, ſi elle ne tomboit en décadence ſeroit Villa Madama, dite ainſi d'une fille d'Autriche, femme d'un Farneſe, ſituée hors de la ville ſur un mont au-delà du Vatican. Ce lieu de délices domine Rome, le Tibre, étend ſa vue ſur l'Apennin coëffé de neiges, poſſede des eaux abondantes & des hautes-futayes percées en routes innacceſſibles au ſoleil. En ces climats l'hyver eſt le temps de la promenade. Chênes-verds, ifs, myrthes, pins, lauriers, y conſervent la fraîcheur du printemps, les fleurs, les gazons y ſont moins brûlés du ſoleil & la ſaiſon permet d'uſer de ſes jambes : au contraire les chaleurs de Juin, Juillet, Août, y condamnent à la pareſſe & obligent les hommes, les moines auſſi de s'armer d'éventails comme les femmes. Ne pouvant rien faire, tout dort apres dîner ; je

n'ai pu m'y accoutumer ; mais malgré mon goût pour la promenade, j'avois peine l'été à marcher même le soir. Le soleil m'avoit maigrie ; mais l'air doux du pays pendant l'hyver & l'automne eſt ſinguliérement propre à mon tempérament. Je n'ai plus ni migraines ni coliques, & j'engraiſſe trop. Que ne vous ai-je ici & ma mere, pour vous guérir des maux de tête & mes amis, pour, ſans regrets ne plus retourner en France. *Patria eſt ubicumque benè.* J'aime à habiter les heureux rivages dont parlent, tout ce qu'on écrit, tout ce qu'on peint, tout ce qu'on chante, & tout ce qu'on vante depuis tant de ſiecles.

TRENTE-TROISIEME LETTRE.

A Rome le 17 Janvier 1758.

AUx lieux où furent les jardins de Mécénas, ma chere sœur, est l'Eglise de Saint Antoine, où se fait aujourd'hui une cérémonie singuliere. Les palfreniers du Pape, des grands, du vulgaire à leur imitation, y menent chevaux, ânes & mulets, ornés de rubans. Un Prêtre en surplis les asperge, présente sa tirelire, reçoit son salaire, & chacun s'en retourne persuadé que rien ne peut plus nuire à ces animaux bénits. Ce sont des brutes qui en conduisent d'autres. Nous avons eu la curiosité de voir cette superstition que les gens éclairés tolerent pour ne point contredire la foule. L'annee passée, le Baron de Saint Odil, Envoyé de Florence, culbuta malheureusement en carrosse du haut d'une terrasse: les chevaux n'avoient point été au pélérinage, bel exemple pour le mettre en crédit.

S'il est un Saint qui garantisse de l'accroissement subit des eaux, son invocation est fort utile ici. Nous remarquons, en traversant les rues, plusieurs inscriptions sur la hauteur des debordements

du Tibre. Suétone dit qu'Auguſte en élargit le lit pour l'écoulement des neiges fondues : malgré les ſoins des Empereurs, de huit ponts qu'on y voyoit, les groſſes eaux en ont emporté la moitié. Ce fleuve n'eſt ni ſi large que notre imagination giganteſque ſur le compte des Romains nous le peint, ni ſi étroit que le diſent ceux qui veulent en diminuer l'idée. Il reçoit quatre rivieres avant d'arriver à Rome, où il a trois cents pieds de large. Les Palais bâtis ſur ſes bords n'ont pas non plus toutes les incommodités dont nous les accuſons. La douceur du climat y retranche une quantité de néceſſités qui nous tourmentent. Notre multitude de croiſées & de petites pieces gâte notre architecture & nous gêne ſouvent. Il eſt pourtant des gens de goût dans cette ville, qui nous font l'honneur d'imiter un peu cette mode, entr'autres la Princeſſe Paleſtrine au palais Barberin, & le Cardinal Sciarra Colonne, dont les entreſols & les bains peints d'une maniere ingénieuſe, ſont très commodes. L'étage au deſſus contient une galerie, un cabinet de livres & des appartements moins grands que ceux d'uſage ici, & pas tout-à-fait à notre maniere non plus ; mais d'une élégance nouvelle faite pour

plaire à toutes les nations. Cette Eminence eut hier la bonté de me les montrer dans tout leur luſtre. Je ne ſais ſi ſes manieres nobles, la pénétration, les agréments de ſon eſprit en répandent ſur ce qui l'environne; mais l'arrangement de ſes meubles, de ſes lambris, ni tout à fait François, ni purement Italien, me parut du meilleur goût.

Le Connétable Colonne a dans ſon palais une galerie digne d'un Souverain. En effet l'Hiſtoire de Corſe dit que cette Maiſon y régnoit au douzieme ſiecle. Les Princes ſéculiers n'ont point ici de part au Gouvernement, ni d'armée à commander. Pour s'occuper ils s'amuſent à bâtir, à raſſembler les raretés qu'ont produit les beaux arts, & par leur grande dépenſe en équipages, en domeſtiques, ſe ruinent comme les nôtres, ſans donner autant à manger. Ils ne nourriſſent ni leurs gens d'offices ni de livrée, & jouiſſent du commode uſage de faire un marché à tant par repas pour leur table, il y a pourtant de groſſes maiſons chargées d'un cuiſinier en propre. Comme l'habitude nous fait trouver les mets bons ou mauvais, je ne m'accoutume point encore à leurs ragoûts aigres-doux; chacun aime le pain de ſon pays: à Londres je le trouvois amer à cauſe du

levain de biere, ce qu'on appelle pain françois à Rome me paroit fale, rien n'y manque pourtant pour faire bonne chere accommodée à notre maniere; les fruits & légumes, le veau, le poiſſon y ſont excellents, nos chers ſurmulets y abondent: le tout à bon marché; même les maiſons & les carroſſes; mais il en faut beaucoup, il y en a de deſtinés ainſi que des cochers à ſervir le jour, d'autres la nuit, on en a pour ſon Confeſſeur, ſes Secrétaires, ſes Aumoniers, pour promener les femmes de chambres le dimanche & envoyer chercher les habiles couturieres qui ne vont point à pied non plus. Les domeſtiques coûtent la moitié moins que les nôtres; mais la mode très nuiſible à la culture des terres, eſt d'en avoir la moitié plus qu'à Paris où il y en a déjà beaucoup trop d'enlevés aux travaux de la campagne: les Seigneurs Romains ont auſſi nombre de gens d'affaires, leurs biens qu'ils négligent paſſent peu à peu dans les mains qui en prennent ſoin. Ceux-ci devenus opulents, (pour jouir ſans peine à leur tour,) prennent des gens d'affaires & les laiſſent s'enrichir. La fortune en tous lieux circule ainſi d'une main dans l'autre. Si c'eſt une grande folie de vivre pauvre pour mourir riche, c'en eſt

une inconcevable de ne pas ſavoir borner ſa dépenſe, de paſſer ſa vie dans un tronble qui empêche d'en jouir, de payer aujourd'hui du néceſſaire les prodigalités de la veille, & d'acheter par un beſoin continuel d'argent, la ſatiété des plaiſirs. Une tête honnête & bien réglée peut-elle ſoutenir un tel déſordre ? En attendant que vous me répondiez à cette queſtion importante, promenons-nous dans la demeure des Princes Juſtiniani, conſtruite ſur les Thermes de Neron. Pour l'orner, il n'a fallu qu'arranger ſur la terre les tréſors trouvés au même lieu dans ſes entrailles. La galerie eſt ſi remplie d'Idoles Egyptiennes & de Dieux, qu'à peine les humains y peuvent paſſer. Notre bonne mere la Nature y paroît ſur un rocher d'où elle nourrit tous les animaux qui l'entourent. On y remarque un buſte de Térence, reſſemblant au portrait de ſon manuſcrit du Vatican. Les chefs-d'œuvres de peinture y abondent autant que les belles ſtatues. En les contemplant j'ai ſenti qu'un deſſein coloré donne plus de travail à l'eſprit du ſpectateur qu'une deſcription au lecteur. On eſt obligé de rapprocher quelquefois les traits d'un poëme, mais toujours d'étendre ceux d'un tableau; d'en approfondir les ombres, relever les éminences, pro-

longer les distances, y faire parler les objets, en tirer les réflexions du Peintre, y joindre les nôtres : le Poëte au contraire peut tout dire, tout montrer & rassembler en un lieu divers charmes des différentes situations, comme fruits & saisons successives : le lit de sa Bergere est couvert à la fois de lis, violettes, roses & myrthes. Il donne aux berceaux du nord les parfums d'Arabie, au soleil la force de les colorer : ses oiseaux ont les sons les plus brillants; ses forêts le plus sombre ombrage ; ses payſages se déploient à son gré ; chaque riviere devient un Méandre, & ses cascades tombent aussi facilement de trois milles que d'une brasse. La nature se tourne à sa guise, il fait même des miracles ; qui en fit davantage qu'Ovide ? Les monstres, les personnages imaginaires naissent sous sa plume ; il donne même lieu d'étendre encore ce qu'il décrit ; mais en peinture, l'œil voit la beauté dans les limites où l'artiste peut ou veut la montrer. Il doit être plus vrai, moins gigantesque ; ses couleurs frappent pourtant souvent davantage que la plus vive description ; mais pourquoi n'annonce-t-il point, comme le Poëte, le sujet de son ouvrage ? On perd à le chercher (quelquefois sans succès) le temps de l'admirer : un mot d'expli-

cation n'auroit nul inconvénient. Ne désirerions-nous pas que les Xeucis, les Praxiteles eussent mis leurs noms & ceux de chaque figure à leurs chef-d'œuvres ? nous ferions moins d'erreurs en nous efforçant de les deviner. Je vous parle sans cesse de tableaux & de fictions, vous croirez que je ne vis qu'avec des êtres inanimés. Non ; je jouis des plaisirs de la société plus intimément qu'à Paris, où la multitude des gens qu'on connoit les rend difficiles à rencontrer, fait qu'on n'est nécessaire à personne, & qu'à force de voir du monde on ne sait lequel choisir, ni comment jouir de ses amis.

La société brillante qui l'été se retrouve ici chaque soir aux assemblées, depuis le deux du mois que le Carnaval est ouvert, se réunit deux heures après la fin du jour à l'Opéra. Notre Ambassadeur n'est point encore arrivé : ainsi j'ai souvent sa loge. Chacun a la sienne, y reçoit ses visites, écoute les spectateurs qui l'entretiennent & gueres les acteurs. Moi qui ai besoin d'attention pour suivre les paroles, je ferois volontiers treve à la conversation ; mais la politesse demande, que, pour répondre à celle dont on m'honore, je renonce aux charmes de la mélodie. L'homme aime

ſur-tout la variété ; ce ſpectacle de ſix ſemaines ne tombe point dans l'inſipidité du nôtre perpétuel. Les acteurs de comédie changent auſſi chaque hyver, ce qui leur donne un grand prix & aux canevas de leurs pieces, dont le rempliſſage change avec eux. On renouvelle ſans ceſſe la muſique des Opéra ſur les mêmes paroles. A la tête du poëme, l'Auteur ne manque pas de mettre cette proteſtation : *Le voci, fato, Deità, Deſtino ; e ſimili che per entro queſto Drama troverai, ſon meſſe per iſcherzo poetico, e non per ſentimento vero, credendo ſempre in tutto quello che crede e commenda la ſanta Madre Chieſa.* Dans ce ſpectacle le ſilence ne regne que quand il n'y a rien à entendre, c'eſt-à-dire, dans les pantomimes qui rempliſſent les entr'actes. La danſe des Graces terre à terre en eſt preſque bannie ; mais la légéreté, la préciſion y brillent. Les théâtres bien coupés en favoriſent le beau deſſein, & les charmantes décorations en augmentent l'illuſion. L'étendue de la ſalle fait qu'on eſt moins choqué de voir figurer des hommes habillés en femmes dans le ballet & la piece. Ils ſont jeunes, bien ajuſtés & beaucoup moins ridicules que vous ne l'imaginez. Cette métamorphoſe non uſitée dans le reſte de l'Italie, n'empêcheroit point l'in-

térêt ſi les Opéra étoient moins longs, l'ariette finale des ſcenes, & les ballets, moins répétés & plus liés au ſujet; les beaux récitatifs obligés plus fréquents & touchants. Je ne ſais ſi je demande des choſes poſſibles; mais pourquoi les Drames de Métaſtaſe bien compoſés, ſouvent très intéreſſants à lire, ceſſent-ils de l'être en muſique? Seroit-ce parce que chaque Compoſiteur en retranche à ſon gré, & oblige le Poëte, pour ſe prêter à l'harmonie de trop couper ſes couplets? L'expreſſion des paſſions y manqueroit-elle de la meſure néceſſaire pour attendrir? ou des Tragédies chantées ne pourroient-elles arracher des larmes? Que les Ultramontains déclament donc leurs meilleures pieces en ce genre, & compoſent des eſpeces de Paſtorales avec des danſes & des paroles comme les nôtres, ſur la melodie Italienne (car la nôtre eſt d'une langueur à mourir.) Nous avons l'avantage de pleurer quelquefois, me direz-vous, à nos grands Opéra plus attendriſſants apparemment que les leurs? Non: mais le chant de nos ſcenes bien faites, ſi nos acteurs crioient moins, va mieux au cœur que leur récitatif. Les gens de goût des deux nations diſent qu'on pourroit de l'un & l'autre Opéra en former un plus propre à ſe faire écouter que

celui d'Italie & moins ennuyeux que le François. Si Quinaut nous charme par la naïveté & le ſentiment, Métaſtaſe a le même avantage. Ses Brunettes ſont touchantes & ingénieuſes. Je vous en envoyai une il y a quelque temps qui vous plût, malgré le tort que je lui fis dans ma jeuneſſe de la mettre en vers françois. Pour vous remercier de votre compliment, j'en traduis une autre exprès pour vous

Charmante Nicé, voici l'heure
De nos funeſtes adieux,
Comment vivre loin de tes yeux,
Où chercher une demeure?
Il n'eſt point de bonheur ſans toi,
Ma douleur ſera mortelle,
Eh! qui ſait ſi jamais, cruelle,
Tu te ſouviendras de moi?

Souffre, au moins, que ma vive image
Me retrace à tes eſprits,
Et ſous tes boſquets fleuris
Suive ta courſe volage.
Mon cœur qui te promit ſa foi
Sera ton ombre fidelle,
Eh! qui ſait ſi jamais, cruelle,
Tu te ſouviendras de moi?

Sur le rivage ſolitaire,
Où je deplore en vain mes maux,
Je dirai ſans ceſſe aux échos,
Rendez-moi donc ma Bergere.
Rien à mes ſens ſaiſis d'effroi
Ne peut plaire ici ſans elle:
Eh! qui ſait ſi jamais, cruelle,
Tu te ſouviendras de moi?

Je reverrai ſouvent l'aſyle,
Où dans ce riant ſejour
Heureux près de toi, plein d'amour,
J'ai joui d'un ſort tranquille:
Ce doux ſouvenir, je le voi,
Rendra ma peine éternelle,
Eh! qui ſait ſi jamais, cruelle,
Tu te ſouviendras de moi?

Voici, dirai-je, ce boccage
Où Nicé fut en courroux!
Sur ces côteaux, d'un œil plus doux,
Elle reçut mon hommage.
Ici, ſon deſir fut ma loi,
Là, je vis fuir cette belle,
Eh! qui ſait ſi jamais, cruelle,
Tu te ſouviendras de moi?

Aux lieux qui t'apprêtent des fêtes
Regnent les ris & les jeux :
Que d'Amants t'offriront leurs vœux !
Que de brillantes conquêtes !
Dans cette foule, en vain, je croi,
Te voir préférer mon zele.
Eh ! qui sait si jamais, cruelle,
Tu te souviendras de moi ?

Pense, Nicé, dans notre absence
Au trait qui perça mon sein :
Souviens-toi que Philene enfin
T'adore sans espérance :
Pense à ton retour . . . mais pourquoi
Flatter ma flamme immortelle ?
Eh ! qui sait si jamais, cruelle,
Tu te souviendras de moi ?

TRENTE-QUATRIEME LETTRE.

A Rome ce 10 Février 1758.

LE froid dure ici depuis trois semaines, ma chere Sœur, & la neige a couvert la terre plusieurs jours, chose rare dans cette latitude. Le Thermometre-Reaumur a descendu jusqu'au septieme degré au dessous de la congelation qui est à zéro, & se soutient ordinairement l'hiver de cinq à dix au dessus. Autrefois les maisons à Rome, comme à Naples, étoient sans cheminées : la délicatesse en a fait construire, mais peu s'en servent. La cuisine du peuple a ses fourneaux dans les rues. Là, s'achetent les viandes frittes ou fricassées.

Aux assemblées des Dames dans une longue enfilade de portes sans battants, le seul petit feu d'une des pieces échauffe le reste : personne n'en approche, & les antichambres ont des poëles pleins de braise. Le feu passe pour pernicieux dans les chambres à coucher ; à la vérité il y seroit inutile. Le Sénateur Suédois & l'Auditeur de Rote François en font ici le plus d'usage. L'Abbé de Canillac

échauffe beaucoup ſon cabinet ; mais dans ſa ſalle à manger en bas, nous dînons tous les jours ſans feu & ſans froid. A Paris je ne pourrois être ainſi à table l'hiver. Je vous donne cet exemple pour marque de la différence du climat. On ſe précautionne ſi peu contre les Aquilons ici, que ce carnaval je tremblois pour les femmes, leur voyant le cou nu, en beaux maſques, affronter la neige dans la rue du Cours, où pendant les derniers jours ſe forme un concours de peuple magnifique. Les fenêtres & balcons chargés de riches tapis, offrent aux yeux les Dames qui craignent la foule ; les trottoirs couverts d'échafauds bordent la rue & ſont remplis de toutes ſortes de maſcarades : cent polichinels, arlequins & docteurs, haranguent le peuple & jettent des dragées aux paſſants. Les laquais & cochers prennent auſſi des déguiſements ; les carroſſes & divers chars portent leurs maîtres en maſques & forment à pas lents deux files.

Au milieu de ces équipages dorés ſe fait chaque jour une courſe de chevaux barbes. J'ai eu la curioſité (avec la Princeſſe Galitzin qui brille ici depuis quelque temps) d'aller les voir partir de la barriere à la porte du Peuple. Rien ne peut peindre

l'impatience de ces animaux exercés long temps à la courſe. Leurs pieds battent la terre, leurs henniſſements rempliſſent l'air, les palfreniers en contiennent à peine la bouillante ardeur : tous veulent franchir la corde qui ſert de barriere. La courſe eſt d'un mille. Dans cet eſpace, le ſable couvre le pavé, & la garde ſuperbement vêtue y met l'ordre. A ſon ſignal un coup de canon ſe fait entendre : la corde ſe lâche ; ces courſiers partent ſans poſtillon : l'œil les perd bientôt ; un autre coup de canon annonce leur arrivée à la borne où le Gouverneur & le Sénateur, au palais de Saint Marc, donnent pour prix, inſtitué par Jules II, un nombre d'aunes d'étoffe d'or & d'argent. La foule crie *vivat*, & le nom du maître du cheval vainqueur. Si le Prince Ruſpiglioſi triomphe, les cris redoublent en remerciement de ce qu'il jette au peuple, pain, vin, fromage & jambons. Cet athlete amateur de chevaux, mene chaque jour du carnaval un char (tel qu'il s'en voyoit jadis à la porte Saint Antoine) chargé de muſiciens. Il nous a favoriſés de ſérenades, dragées & poeſies imprimées qu'il fait voler de toutes parts. Ses maſcarades ſont toujours d'un caractere nouveau, & les ſonnets analogues au ſujet. Ce pays en regor-

ge ; nombre de courtisans des dames (qui loin d'elles se vantent autant d'en être bien traités que nos agréables, de leurs bonnes fortunes) meurent toujours en vers de leurs cruautés. Ces Sigisbé ou Cavaliers-servants, contre les loix des Paladins, qu'ils représentent, defendent mal l'honneur de leurs belles ; mais consacrent tous leurs moments à les servir. L'oisiveté les réduit à languir ainsi dans la mollesse jusqu'à la décrépitude. Si l'amour délicat dans la jeunesse, furieux dans l'âge mur, ridicule dans la vieillesse, éclaire & forme l'esprit des hommes, il égare, il aveugle souvent le nôtre, même sur nos propres intérêts : c'est nous sur-tout qui portons son bandeau. La coquette gâte sa réputation & sauve quelquefois sa vertu ; la prude au contraire sacrifie en secret son honneur & le conserve dans l'opinion publique ; la tendre fait des ingrats ; la naïve des trompeurs ; toutes perdent & risquent trop en se donnant, & leurs amants trop peu ; la partie n'est point égale. Ici elles sont dévotes & mondaines tout à la fois. Chez nous les unes se dévouent totalement à Dieu, d'autres aux plaisirs : si l'éloignement des affaires où par-tout on tient les femmes ne les livroient à leur penchant, peut-être

invincible pour la tendreſſe, tout autre occupation les rendroit bien plus heureuſes. Conſeils & réflexions inutiles ſur cette matiere épuiſée, & qui fait toujours le ſujet des ſonnets dont je vous parlois. On en inonde le parterre les derniers jours du carnaval à l'Opéra par un large trou du plafond où ſe retire le luſtre qui éclaire la ſalle avant le commencement du ſpectacle. Une pluie d'or vaut mieux pour gagner les beautés de nos théâtres ; mais ici Nymphes & Satyres en ſont bannis, on n'y voit que des Adonis. Nous avions huit ſpectacles à la fois, deux opéra bouffons où le joli Batiſtini déguiſé en ſoubrette avoit tant de graces dans ſon air & ſes attitudes, que le Cardinal Vicaire, chargé de l'inſpection des acteurs, lui défendit de jouer ſans gands, & de raccourcir ſes juppes. Cinq comédies ou farces occupoient les autres ſalles dont pluſieurs ont cinq à ſix rangs de loges. Ordinairement deux grands Opéra regnent l'hiver, cette année n'en a qu'un à cauſe de la ſanté chancelante du Pape. Un mauvais plaiſant dit l'autre jour : " ſi le Saint Pere n'eſt infail-„ lible, du moins je le vois immortel ; " perſonne ne le ſouhaite plus que moi ; mais il s'agit des plaiſirs du carnaval ; comment peut-on y ſuffire ? Ces

huit ſpectacles ſont ſouvent pleins, le plus ſuivi après le grand Opéra eſt le bouffon : l'uſage des Dames eſt d'y louer deux ou trois loges, de les faire meubler, éclairer & fournir de rafraîchiſſements pour la compagnie qu'elles y menent, de façon qu'il leur coûte cher, quoiqu'à bon marché pour le public. Le bal nommé Feſtin, où l'on ne mange pourtant point, eſt auſſi à bas prix. Les ſalles de la nobleſſe, des bourgeois, du peuple y ſont différemment meublées. Nous y fûmes l'autre jour un moment par curioſité, car les fêtes nocturnes ne conviennent gueres à ma ſanté; les Romaines en ont une plus robuſte, ſur-tout dans la bourgeoiſie, pluſieurs paſſent huit jours ſans ſe coucher : leur carnaval qui dure peu, ſur-tout cette année, en eſt d'autant plus vif : on feroit mieux de permettre de ſe divertir en détail & d'avoir ſoin de ſoutenir ſans ceſſe un ou deux ſpectacles à Rome pour les étrangers que la beauté de ce ſejour attire & que le manque d'amuſement en éloigne. On doit deſirer qu'ils y apportent tous autant d'argent que les Anglois qui y viennent en grand nombre. Voici leur marche : à Naples à la moitié du carnaval; ici pour les cérémonies de la ſemaine ſainte;

vers l'Aſcenſion, à Veniſe; de là aux foires de Padouë & Vicenze; enſuite ils ſéjournent à Milan; paſſent l'été à Florence à cauſe du bon air, l'automne aux différentes foires où l'opera les appelle, l'hiver à Rome pour en viſiter les curioſités. Ils font quelquefois pendant ſix ans cette même promenade, & le bon ſens les arrête où ils ſe trouvent bien. Si j'avois le même courage je reſterois long-temps aux bords du Tibre, meilleurs pour mon tempérament que les rives de la Seine, plus fécondes en amuſements, à la vérité; mais je n'en ai pas beſoin, Rome ſe plaint d'en manquer, ainſi que le grand nombre de villes où j'ai paſſé. On s'ennuie par-tout preſque également: Paris & Londres ſont les ſeuls lieux où l'on n'oſe s'en plaindre; au ſein des plaiſirs il ſemble que ce ſeroit ſa faute de n'en point trouver; non, c'eſt celle de la nature, jamais la maniere dont on ſe divertit aux lieux qu'on habite n'eſt celle qu'on déſire; pour moi, la vie tranquille, en uſage ici, me ſuffit; j'attribuerois à mon âge mon goût pour les plaiſirs ſimples qui ſe rencontrent par-tout, ſi je ne le ſavois ne avec moi; je m'amuſois même plus difficilement dans mes jeunes ans qu'à préſent:

au milieu des diſſipations, vous le ſavez, les êtres réfléchiſſants ne jouiſſent gueres; liſez ces mots tels que l'ennui me les dictoit avant mon ſixieme luſtre.

Amuſements, paix, ſolitude,
Honneurs, tréſors, travaux, études
Rien ne ſatisfait nos deſirs.
Le dégoût eſt fils des plaiſirs:
Des biens naiſſent l'inquiétude,
Les maux, l'ennui, l'incertitude.
En retraite de vains projets
Viennent en foule nous diſtraire,
Et dans l'examen des objets
Il en eſt peu qui puiſſe plaire.
A des livres ayons recours.....
Mais j'entends déjà la pareſſe!
Quoi? me dit-elle, en tes beaux jours
Tu fuis l'attrait de la molleſſe!
Que cherche-tu? des faits douteux
Impuiſſants à remplir tes vœux!
L'amour ſeul doit charmer ton ame.
Ah! s'il nous fait quelques faveurs
Bientôt ſa ſéduiſante flamme
Devient le tyran de nos cœurs.

Vainement la Philoſophie
M'offre des conſolations.....
Jamais par des réflexions
On n'eſt heureux en cette vie,
Et dans l'eſpoir du vrai bonheur
Le temps me détruit ſans reſſource!
Irai-je au terme de ma courſe
Sans goûter le charme trompeur
Du préſent qui nous fuit ſans ceſſe?
Toujours vivant dans l'avenir
J'ai preſque paſſé ma jeuneſſe;
On jouit peu d'un ſouvenir.
Que me reſte-t-il? la ſageſſe;
Oui, ce bien renaît ſans finir;
Mais l'âge le change en triſteſſe.
La Roſe fleurit tous les ans,
Tous les ans revient la verdure,
Que n'eſt-il de notre nature
D'avoir auſſi plus d'un printemps!

Quoique je me cruſſe en naiſſant dégoûtée du monde, je penſe pourtant que le dernier venu en eſt toujours le plus épris: la nouveauté fait tout, elle excite l'admiration, accroit les délices, allume la colere, provoque l'envie, redouble l'hor-

reur : le bien, le mal diminuent par la durée ; la laideur ſe tolere, l'amour ſe refroidit, l'amitié veut même quelquefois ſe renouveller par l'abſence. S'il faut pour être heureux en cette vie n'en point jouir de peur d'emouſſer ſes déſirs, l'autre nous promet, du moins, de les ſatisfaire ſans les éteindre. Ainſi ſoit-il.

TRENTE-CINQUIEME LETTRE.

A Marcarèze, terre du Prince Ruſpigliosi ſur le chemin de Civita-vecchia. Le 27 Mars 1758.

NOus paſſons ici quelques jours, ma chere ſœur, avec le Cardinal Paſſionei & l'Abbé de Canillac pour les délaſſer des fatigues de la quinzaine de Pâques, dont j'ai profité pour courir les meilleurs Prédicateurs, ils me paroiſſent grands exclamateurs; dans un ſermon ſur l'Enfer j'en entendis un s'écrier, feu en avant, feu à droite, feu a gauche, feu haut & bas, feu par-tout pour en faire peur à ſon auditoire; mais il ne nous dit point les moyens d'éviter d'y tomber. Les chaires Italiennes ſont des eſpeces de longs balcons où le predicateur court & s'agite à ſon aiſe: leur eloquence parle moins au cœur qu'aux oreilles & aux yeux. Trop de geſticulations en ôte la nobleſſe: trop peu chez les Anglois la rend froide, ſerions-nous dans ce *medium* ſi difficile à ſaiſir? Avant de crayonner le lieu d'où je vous écris, je vous entretiendrai des cérémonies de la ſemaine

sainte qui attirent beaucoup d'étrangers à Rome, sur-tout des pélerins dont il y en a de joliment ajustés.

Les Princes & Cardinaux lavent les pieds aux hommes, les Princesses aux femmes & les servent. J'ai eu l'honneur de suivre en ce charitable office, les Duchesses Corsini & Bracciano, & d'y porter l'huile & le sel autour des tables pour accommoder les salades. Le festin est composé de saumon salé, ris, pruneaux & pommes. Les Dames sont parées quoiqu'avec un grand tablier; la galanterie se mêle par-tout; leurs chevaliers leur présentent des limons, des cédras pour ôter aux mains l'odeur des pélerines qui quelquefois ont parcouru trois cents lieues à pied. De pauvres Prêtres arrivent par la même voiture: on en choisit une douzaine à qui le Cardinal Delci, âgé de quatre-vingt huit ans, jadis Nonce en France, lava les pieds le jeudi saint au nom du Pape que ses infirmités en dispensent. Ces Apôtres sont vêtus de blanc aux frais de Sa Sainteté, en robe de laine, bonnet & petit manteau de satin, cet habillement leur reste, la serviette qui sert à les essuyer, deux médailles de cent vingt livres & un bon souper en poisson, vins & confitures. Les Cardi-

naux ont le même jour un repas ſervi en pompe, l'arrangement du deſſert & les ſerviettes pliées en fleurs y forment un coup d'œil agréable. Le Cardinal Paſſionei, au lieu d'en être, nous fit la faveur de nous donner à diner avec notre digne Ambaſſadeur nouvellement arrivé, & les Prince & Princeſſe Galitzin, au Vatican, pour nous mettre plus à portée du celebre *Miſerere* de la chapelle Sixtine, où les voix imitent ſi bien l'harmonie des orgues, flûtes & baſſons, qu'on a peine à ſe perſuader que ces chants ſoient ſans nul accompagnement. Une Bulle de je ne ſais quel Pape, excommunie quiconque tirera ou donnera copie de ce chef d'œuvre de muſique. Malgré ces menaces, jadis on le vola & on l'eſſaya en France, où il reuſſit moins bien par l'ignorance des Muſiciens du temps, comparée à l'etude profonde qu'on fait ici de pere en fils de ce chant d'Egliſe. Au ſortir des ténebres, nous fimes nos prieres à la chapelle Pauline, dont l'œil à peine peu ſoutenir l'illumination, & nous paſſâmes le ſoir à Saint Pierre, où une grande croix de lampions ſuſpendue en l'air faiſoit un bel effet. Là, tout Rome & les fraternités pénitentes, maſquées de toutes couleurs, dans un profond ſilence, inſpiroient le

reſpect & peuploient l'Egliſe ſans la pouvoir remplir. Mais revenons à la maiſon de campagne que j'habite.

Tout y eſt à ſouhait, excepté le temps & ma ſanté qui ne répondent pas à mon attente. Pendant la pluie, je joue au billard, au volant, me promene en caleche au bord de la mer, & m'inſtruis de la maniere de faire valoir les terres de la campagne de Rome. Celle-ci compoſée de la pêche d'un grand lac, de bois & pâturages, vaut cinquante-mille livres de rente; mais trois cents mille ſuffiſent à peine pour la charger de troupeaux, & ſoixante & dix valets nommés Miniſtres pour la mettre ſoi-même en valeur. Si on la donne à ferme, il faut y laiſſer tous les beſtiaux, y veiller beaucoup pour les retrouver à la fin du bail, & ſe faire payer exactement. Le terrein en eſt fertile en gibier & bêtes fauves, excepté le cerf, car on y prend dans des battues une multitude de ſangliers & de chevreuils.

La maiſon Commode n'eſt habitable qu'en Février, Mars & Avril, à cauſe du mauvais air des terres & marais incultes. Les anciens, ſans doute, les ſavoient deſſecher, puiſque ces plaines entre les Apennins & la mer, très peuplées de

leur temps, ne préſentent à préſent à la vue que des reſtes d'aqueducs en arcades qui les traverſent de toutes parts, quelques cabanes pour mettre la récolte, & des étables à troupeaux. La pareſſe m'a empêchée d'aller voir celles des buffles. Choſe ſinguliere & certaine, ces animaux, qu'il faut traire dès la pointe du jour, ſont appellés par leurs gardiens tour à tour chacun par leur nom, ſe rendent à cet appel avec leurs petits buffles, ſans confuſion, & s'en retournent de même; mais ſi l'on differe à tirer leur lait, la fureur s'en empare & les rend redoutables; j'ai pris de leur laitage; il eſt agréable, léger, ne fait point de crême & produit un bon revenu en fromages, vendus ſur le lieu ſept ſols la livre de douze onces. Les ſujets du Pape obéiſſent mal au commandement de Dieu, de gagner ſon pain à la ſueur de ſon front; ce ſont les Napolitains ou les Florentins (comme chez vous les Limouſins) qui viennent faire leur récolte; le ſoin charitable de Rome pour tirer le peuple de la miſere l'y plonge en le livrant à l'oiſiveté. Nombre de Communautés & de Palais diſtribuent de la ſoupe à quiconque ſe preſente à differentes heures; les mendiants peuvent en recueillir cinq ou ſix

écuelles par jour, ainſi la nourriture leur eſt aſſurée, les portiques de Saint Pierre, les vaſtes gradins qui montent de la place d'Eſpagne à la Trinité du mont, leur ſervent de lit, la douceur de l'air les habille, & quantité d'Hôpitaux les reçoivent dans leurs infirmités. Les Bourgeois ne ſont pas non plus embarraſſés de leurs filles, l'Etat les pourvoit par quantité de dotes fondees (*a*). En faiſant la fortune de leurs époux, elles ſe croient en droit d'être oiſives, & ne paroiſſent jamais dans les boutiques, aux marchés, ni dans les auberges, ne font pas même la cuiſine. On les voit ſeulement le ſoir prendre l'air ſur leurs balcons; le proverbe dit pourtant:

Donne di feneſtre, uve di ſtrada
Donna virtuoſa non ſa ſtar otioſa.

N'importe, la mere donne pour principe à ſa fille que ſon mari doit la nourrir, ou peut-être

(*a*) A la proceſſion où elles les reçoivent, elles ſont vêtues en blanc comme une ſtatuë de la pudicité conſervée de l'ancienne Rome, qu'une draperie couvre de la tête aux pieds, excepté un œil.

ſes

ſes charmes. La chaleur ne permet pas non plus aux femmes de la campagne de s'occuper du noble metier de l'agriculture, elles ſont toujours groſſes, pardonnons-leur d'être encore plus pareſſeuſes que les hommes, & de ſe tenir à l'ombre dans les petites villes voiſines des terres que leurs maris font cultiver; les ouvriers même y reviennent coucher, excepté les gardiens de granges & d'étables diſperſées dans la plaine. La nobleſſe demeure auſſi rarement en campagne. Je vous envoie ces details champêtres, comme à une perſonne qui habite ſouvent ſes terres & ſe plaît à les faire mettre en valeur; vous augmentez avec raiſon vos bois; de planter eſt encore plus amuſant que de bâtir: une maiſon eſt à peine achevée qu'on la voit commencer à ſe dégrader & chaque année perdre de ſon prix; les arbres au contraire avec le temps s'embelliſſent ſous nos yeux, leur valeur s'accroit en vieilliſſant & leurs petits les renouvellent.

Je vous loue d'avoir un teleſcope & de vouloir connoître le ciel. Ces planetes qu'on dit habitées, ſont du moins une compagnie imaginaire dans la ſolitude du ſoir: il eſt agréable auſſi, ſur-tout en campagne, de s'appliquer à

distinguer les divers genres de plantes & d'insectes ; d'en savoir les noms, en rend l'aspect plus intéressant : c'est l'occupation naturelle des bergers ; pour multiplier les habitants de leur contrée, ils la peuplent en idée de revenants qu'ils ne voient jamais, ces ombres gémissantes remplacent bien tristement à la vérité les danses des Nymphes & Sylvains nés des tendres rêveries des pastres du paganisme ; mais une vieille qui n'a rien à penser, ou une jeune fille qui désire & s'ennuie, aiment encore mieux craindre les êtres phantastiques qu'enfantent la peur & l'oisiveté, que de se croire totalement isolées dans un désert.

TRENTE-SIXIEME LETTRE.

De Rome le 8 Avril 1758.

J'Approche du temps de mon départ, ma chere sœur, la douleur me possede, & dans la crainte de ne retrouver jamais les gâteries dont on m'enchante ici, le charme des beaux arts qui m'y ravit & la santé que je dois au climat, je ne jouis déjà plus de rien. Pour me distraire des regrets de quitter tant de biens, & mettre le comble à ses faveurs, l'Eminence Passionei nous a menés passer quelques jours à Tivoli situé sur les monts à dix-huit milles de la ville. Le chemin qui y conduit est bordé de tombeaux en ruines. Les anciens les plaçoient sur les grands chemins pour se conserver sans doute dans la mémoire & avertir leurs héritiers de les réparer. En faisant ces réflexions, nous nous arrêtâmes chez des Moines très vivants, où le digne favori du Cardinal l'Abbé Speranza (*a*) & les meilleures crêmes que j'aye

(*a*) A présent Ministre & Secrétaire du Cabinet du Duc de Modene.

jamais mangées nous attendoient. Après dîner, en gagnant le fameux ſejour que nous cherchions, nous apperçumes de loin un Temple antique dont la voûte reſtée entiere eſt percée comme la Rotonde pour éclairer l'édifice. Le palais le plus renommé du lieu, eſt la vigne d'Eſt peinte par Raphaël & riche en ſtatues. La beauté des jardins dégradés, fait regretter l'art & la dépenſe immenſe qui ſervirent à les orner. Quelques eaux jouent encore ſur les terraſſes, y font un merveilleux effet, & ſervirent jadis à nous inſpirer le goût des eaux jailliſſantes. Nous l'emportons autant à préſent ſur nos maîtres en ce genre & en jardinage, qu'ils nous ſurpaſſent encore en architecture. Je m'étonne que la dépenſe vraiment royale de Louis XIV. pour fonder à Rome une Académie dans un palais plein de bons modeles, ne nous ait pas fait faire plus de progrès en ce genre. Notre Cour a la gloire d'être la ſeule qui renouvelle ſans ceſſe ici douze éleves en peinture, architecture & ſculpture. M. Natoire eſtimé par ſes talents & ſes mœurs en eſt actuellement le chef. Cet établiſſement nous a donné des Appelles, des Phidias, & promet des Vitruves. Nous commençons à décorer l'extérieur des bâtiments. Il

faut apparemment un long-temps pour saisir le vraiment beau. Les Italiens disent que jusqu'à présent notre mélange du goût Grec & François nous a fort éloignés du but. Nous y reviendrons. Mais retournons à Tivoli, où je disois encore, pourquoi employer tant de millions à bâtir de nouvelles maisons de plaisance, souvent médiocres, au lieu de remettre en valeur à moins de frais les magnifiques demeures du siecle précedent?

On m'a montré où fut le Palais de la fameuse Zénobie, Reine de Palmyre, amenée captive à Rome par Aurélien, & celui de Quintilien, & la vigne de Mécénas dont il reste six ou sept arcades moyennes & une très grande. Quelle satisfaction de se trouver aux lieux qu'habitoient de si grands personnages! Je demandai bien vîte à mes conducteurs où étoit la maison d'Horace, le temps en a fait perdre la mémoire. L'humble toit y manquoit de marbre & d'airain pour perpétuer le souvenir de son maître. Son mérite seul en rend le nom immortel. Sur ces bords de Tibur par lui si bien chantés, j'avois apporté quelques-uns de ses ouvrages & par mégarde oublié le volume où il en fait mention; mais pour m'occuper de cet aimable favori d'Auguste

aux rivages qu'il chériſſoit, j'en ai traduit ou imité ces vers.

Te voici, cher Damon, au faite des Grandeurs;
Penſe à modérer ta joie;
Que ton ame intrépide à l'aſpect des malheurs
Du chagrin ne ſoit point la proie.
La mort doit terminer tes jours;
Goûte Bacchus, cheris Cythere,
Ou des loix de Zénon, ſuis la ſageſſe auſtere,
Ta vie aura le même cours:
Ainſi dans les parfums, les concerts, la molleſſe,
Le charme des illuſions
Jouis en paix de ta maîtreſſe:
Abandonne les ſoins, fuis les réflexions
Et dans la fleur de ta jeuneſſe
Livre ton cœur aux paſſions.
Ris, chante, la Parque traîtreſſe
Tourne encor pour toi ſon fuſeau.
Un jour, tes tréſors qu'on envie,
Tes champs, tes jardins, ton château,
D'un prodigue héritier nourriront la folie.
Sois fils d'un Plébeïen, ſois né du plus beau ſang,
Chez Pluton tôt ou tard, tout eſt au même rang.

A deux ou trois milles dans la montagne au deſſus de la ville, j'eus le plaiſir de faire une promenade que le charmant Auteur de cette Ode fit, ſans doute, plus d'une fois avec Mécénas. Ce lieu nommé les Caſcatelles que tant de Peintres s'efforcent de rendre, préſente dans un mélange ſauvage de bois, de grotte, de monts, d'abymes, trois ou quatre ſources abondantes qui s'y précipitent à grand bruit. D'autres moindres ruiſſeaux ſortent de toutes parts des rochers, s'y briſent, y réjailliſſent en écume, forment avec le ſoleil mille arc-en ciels, & ſe perdent impétueuſement ſous Tivoli qui couvre la montagne.

D'un pont qui regne en bas, le payſage fixe l'œil le plus diſtrait, d'un côté brille un petit temple des Sybilles preſqu'entier, en colonnes corinthiennes cannelées, élegantes & faites de pierres du lieu appellées Tiburtines dont ſont bâtis le coliſée & S. Pierre. De l'autre le Teveron autrefois l'Anien, tombe de dix-huit toiſes en nappes. Cette riviere bruyante & turbulente, après vingt changements de lit & de forme, s'appaiſe dans la plaine à l'aſpect du Tibre & s'y joint pour toujours.

Au pied de Tibur ſont les débris de l'immenſe

palais de campagne d'Adrien qui y rapporta de ſes voyages, & repréſenta tout ce que l'Egypte & la Grece eurent de mémorable : hyppodromes, théâtres, lycées, bains, temples, canopes, champs élyſiens, enfers où couloient le Lethé, le Cocyte & le Phlégéton. Les ſtatues convenables à chaque lieu l'ornoient. La ſolidité des voûtes & des murs en laiſſe après tant de ſiecles, voir la beauté : cent chambres des gardes prétoriennes y reſtent entieres ; de doubles murs de dix palmes d'épaiſſeur, les mettent à l'abri de l'éboulement des terres. Leur ſuperficie eſt de petits pavés taillés en coins dont la tête forme un deſſein de damier & la pointe s'enfonce dans le mortier ſur la brique ſi fortement, que pas un n'a branlé depuis ſeize ſiecles. L'exactitude de leur jointure les rend comme une glace, & l'eau n'y trouvant nulle retraite n'a pu les dégrader. Ce ſéjour de délices dont Urbain VIII. a fait tirer le plan que je vous apporterai, n'a pourtant ſubſiſté que quatre-vingts ans. Les guerres civiles & les Empereurs, ſurtout Caracalla, le detruiſirent pour orner leur Palais. Comment y laiſſerent-ils tout ce que les maiſon d'Eſt & de Farneſe en ont tiré ? On y fouille ſans ceſſe & rarement ſans ſuccès. Le Car-

dinal Albani a vendangé cette vigne pour enrichir auſſi la ſienne. M. Furietti (*b*) doit à ſa conſtance un tableau en moſaïque, où l'art de Soſus a repréſente des pigeons qui boivent au bord d'un vaſe tranſparent bien imité : on prétend qu'Adrien le tira d'une maiſon de Pergame pour en orner la ſienne. Pline en parle comme d'un chef-d'œuvre. Celui qui le poſſede a auſſi deterré depuis peu d'années deux admirables centaures de marbre noir ; après avoir remué la terre au même lieu vainement pendant quatre ans, cet amateur d'antiquités en trouva un, & quinze jours après ſon pareil. Quel dedommagement de ſes peines ! Je vous en montrerai la deſcription imprimée, je la tiens de ſes faveurs. La campagne de Rome eſt inépuiſable en tréſors de ce genre. Je m'étonne qu'un peuple de marbre ſouterrain ſi nombreux n'inſtruiſe point préciſément de l'habit des anciens Romains. La plupart ſont nus, ou vêtus de tant de diverſes manieres, qu'on ne ſait à quoi s'en tenir. Avoient-ils comme nous la mode bizarre quand ils ſe faiſoient peindre ou ſculpter, de copier ſervilement juſqu'aux habits des Grecs leurs modeles ? Dans mille ans

(*b*) Aujourd'hui Cardinal.

on croira, en voyant nos tableaux, que nous avons auſſi porté des draperies, & conſervé beaucoup du culte païen. En effet tous les Dieux de la Fable animent nos Poëmes & nos ſpectacles, de façon qu'un aſiatiq e qui ignoreroit totalement notre religion & nos mœurs, & nous verroit chanter, peindre, célebrer à l'Opéra Mars, l'Amour, Jupiter, Bacchus, en orner nos lambris; les prendroient ſurement pour les objets de notre culte.

Sous terre, à la Colonna près de Freſcati dans un champ des Borgheſes, on vient encore de trouver une Venus pudique. Cette attitude plaiſoit bien aux anciens, ou la perfection de celle des Medicis en multiplia les copies. La nouvelle déterrée eſt plus haute de deux palmes. Sa ſtature eſt moins délicate; mais ſon viſage plus agréable & la figure étoit partagée en moins de morceaux. Ordinairement ces antiques ont le nez fracaſſé: le ſien n'eſt qu'écaillé, la tête & les cuiſſes tiennent au corps, les jambes qui étoient diſperſées, ſont rejointes, la main qui manque ſe retrouvera ſans doute, & l'art de la reſtaurer eſt ici, par l'habitude, au point de ne pas appercevoir les caſſûres. Les Sculpteurs y ſont auſſi habiles à rajuſter le marbre que nos

Chirurgiens à remettre les membres humains. Près de cette Déesse s'est rencontré un piédestal dont l'inscription grecque annonce qu'on y découvrira un satyre qui étoit sous des platanes vis-à-vis une bibliotheque de Lucius Verus. On l'attribue à ce Consul à cause de son buste entier, en marbre de Paros, tiré de la même fouille que la Venus. Des curieux la marchandent, sur-tout le Cardinal Albani pour la mettre dans sa nouvelle vigne. S'il étoit permis de vendre ces morceaux aux étrangers, ils seroient d'un prix excessif; mais par un reglement sage, on laisse bien emporter de Rome les os des saints, mais nulle image des païens, nuls tableaux sacrés ou profanes des grands maitres. Je crains d'avoir fait mille erreurs dans cent descriptions que je vous envoie; songez que mes esquisses informes vous demandent de chercher les vrais dessein dans les meilleures sources. Je ne vous écrirai plus d'ici, & vais m'occuper du triste métier de faire des adieux & des malles. Imaginez-vous que j'ai en réalite la douleur que tous les partants feignent de sentir. Le plus grand malheur de longues routes n'en font pas les périls, c'est l'obligation de quitter la

bonne compagnie qu'on chérit dans les lieux où l'on ſéjourne. Malgré cet inconvenient les voyages ſont peut être le temps de la vie le plus rapide & le plus divertiſſant. Je ne me ſuis jamais plus amuſée que dans ma courſe d'Angleterre, de Hollande & dans celle-ci : Solon partit a cinquante ans d'Athenes pour voyager dix ans ; Platon dans ſa République ordonne de ne point viſiter les pays étrangers avant quarante ou cinquante ans. Ne croyez pas que je veuille par leur autorité nous excuſer quand je dirai qu'il vaut mieux parcourir le monde dans ſon automne qu'en ſon printemps ; c'eſt un ſentiment muni de raiſons pour ſe juſtifier. A quinze & vingt ans notre Patrie, dont nous recevons les careſſes & pour laquelle nous avons l'attrait d'une fleur naiſſante, a pour nous auſſi celui de la nouveauté, il faut d'abord en jouir, tout nous y donne des ſujets de réflexion, de ſurpriſe & de plaiſir. Par l'habitude, les objets deviennent inſipides, & nous le devenons pour eux. Changeons alors de pays, nous y ſerons un nouvel être, & quoique les hommes ſoient par tout les mêmes, leurs paſſions, leurs mœurs que nous retrouvons ſous d'autres formes, réveillent notre attention, & l'intérêt de curioſité qui occupe ſi agréable-

ment la jeuneſſe ; ce charme ſuivroit ſans doute quiconque auroit le courage de faire le tour du globe, & renouvelleroit ſans ceſſe nos ſenſations que le temps & la ſatiété de voir toujours le même horizon émouſſent.

TRENTE-SEPTIEME LETTRE.

A Reggio le 10 Mai 1758.

JE n'ai pas eu le temps de vous écrire depuis Rome juſqu'ici, ma chere ſœur : j'aurois voulu vous dire un mot encore en partant ; mais le chagrin m'en ôta la force. Les regrets qu'on daigna nous marquer augmentoient les nôtres au point qu'en paſſant devant la colonne Antonine que je voulus regarder pour la derniere fois, mes larmes m'en dérobèrent la vue. J'arrivai l'an paſſé avec la plus grande ſatisfaction à la porte du Peuple, j'en ſuis ſortie avec la plus vive douleur qui s'eſt encore accrue en cheminant. Nous traverſâmes d'abord les Apennins moins arides à l'aſpect que les Alpes, & coupés de meilleurs chemins ; mais preſque toujours au bord des

précipices, tantôt touchant aux cieux, tantôt aux vallées les plus profondes. Je me rappelle pourtant un petit gîte qui nous y plut beaucoup ; les bonnes truites qu'on nous y donna, la vue de la riviere qui les produit, une chambre assez propre, nous firent un moment oublier nos fatigues. Nous n'étions pas loin de Lorette où nous arrivâmes en bonne santé chez le Gouverneur M. Honorati, jeune Prélat très aimable dont nous avions l'honneur d'être connus. Sous ses auspices, tout nous fut ouvert. Nous nous enfermâmes avec lui dans la Santa Casa pour admirer les reliques confiées à sa garde & leur rendre nos hommages. La Vierge de bois dont on ne voit que le visage noirci par la fumée, & l'Enfant Jesus brillent comme des étoiles par l'éclat des habits qu'on leur change chaque saison avec grand appareil. Les armoires à droite, à gauche conservent leurs anciens vêtements & vases de terre que la piété couvrit de lames d'or. Plusieurs lampes de même métal brûlent dans ce réduit étroit. J'en étois suffoquée; c'étoit peut-être ce que ma pieuse suivante appelloit une sainte horreur qui la saisissoit, s'écria-t-elle, comme on l'en avoit bien prévenue.

Nous fumes reſpirer hors de cette retraite ſacrée, & contempler les murs de marbre dont un travail d'un demi ſiecle a revêtu la chaumiere de la ſainte. La proceſſion perpétuelle des dévots de tout ſexe qu'il faut faire à genoux ſept ou neuf fois ſur les dégrés autour de l'enceinte, en a viſiblement uſé le marbre. Le nombre annuel des pélerins montoit, dit-on, jadis à deux cents mille. Je le crois fort diminué; mais où mettroit-on de nouvelles offrandes? quatorze armoires dans la ſacriſtie en regorgent, ſans que les bijoux d'argent méritent d'y trouver place. Un Comte de l'Empire inquiet pour ſon ſalut de n'avoir pu remplir le vœu d'y rendre en perſonne ſes hommages, ſe fit peſer, y envoya exactement ſon poids & ſa reſſemblance en ſtatue d'argent. Ce récit & cette figure à genoux ſur une table, me fit nommer ce ſaint lieu, le Temple de la Peur. On y voit des têtes, des jambes, des bras d'or donnés par cent ſouverains pour obtenir la guériſon de leurs membres en danger; le collier de diamants d'une princeſſe, ſacrifié ſur ſes vieux ans à la ſainte par la crainte de l'enfer; la couronne de rubis d'un roi qui y renonça dans ce monde, de peur de ne point

régner dans l'autre ; les bracelets de perles d'une belle qui demande à la Vierge de la sauver de la petite verole, & mille autre bijoux périssables que la frayeur des flammes éternelles rassemble dans ce pieux séjour. Je ne finirois pas de vous en faire le détail. Tout ce que j'en avois lu & pensé, tout ce que votre imagination féconde ajoutera aux trésors que vous crûtes exagérés dans les récits des hérétiques, n'approchera point de la magnifique multiplicité des présents que cette sacristie renferme. Un des miracles de la Vierge, est que le Turc ne vienne point l'enlever. Devroit-on laisser aux Infideles une pareille tentation ? Est-il louable d'ensevelir tant de richesses dont la circulation serviroit au soutien d'une multitude de serviteurs du Seigneur ? Je fais ces questions à tort, puisque le saint Pere dont je suis la bebis très soumise l'ordonne ainsi & laisse toutes les Eglises d'Italie, même dans les plus pauvres villages, remplies des metaux les plus précieux. La belle architecture, les Peintures & Sculptures qui par-tout y brillent, ne suffiroient-elles pas pour les orner ? Les fleurs, l'encens, les prieres des justes sont les vraies délices du Seigneur ; laissons

l'or

l'or, les pierreries pour parure aux Temples de Plutus. La crainte des Pirates pour la Santa-Casa située sur le golphe Adriatique m'inspire ces réflexions. Y voyant tant de marbre & de richesses, ma surprise fut extrême de trouver sur le rivage voisin des cabanes de roseau, telles qu'on nous peint les huttes des sauvages; mais alignées en ruës, & dans l'intérieur meublées par la nécessité. J'y entrai en conversation avec une mere de famille dont la provision de bonne chere étoit du pain & beaucoup d'oignons cruds. Un nombre de vers à soie, seul objet de ses soins, lui promettoit dequoi avoir des chemises. Elle me supplia de leur présenter des feuilles de mûrier, bien persuadée que nourris par quiconque entre pour la premiere fois dans une cabane, aucun malheur ne peut leur arriver. Sa crédulité, sa frugalité, sa pauvreté & sa propreté arrêterent long-temps mes idées. Je lui demandai le prix de sa maison & le temps de sa durée. Dix ans, me répondit-elle, & pour deux sequins on en rebâtit une. Je lui donnai de quoi en construire la moitié, & lui parus un ange envoyé par la Vierge. Nous causâmes aussi avec les pêcheurs du rivage bien moins grossiers que ceux

de nos bords. Les domeſtiques le paroiſſent auſſi moins à Rome qu'à Paris. Au lieu d'être accoutumés en campagne à gouverner les bêtes de ſomme, ils ſont de pere en fils élevés en ville à plaire, à obéir exactement à des maîtres dont la ponctualité fait le charme de la ſociété du pays. Je ne ſais comment nombre de François penſent que ſans néceſſité on peut manquer de parole quand il ne s'agit que de rendez-vous d'amuſement : ce ſyſtême eſt bien contraire à l'agrément qu'on y cherche ſans ceſſe ; mais retournons à Lorette. Un quart d'heure nous y ramena. Ce lieu n'offre de curieux qu'une ſuperbe Egliſe, la place où une belle fontaine porte la ſtatue de Sixte V. & le gouvernement que nous habitions. Les rues de la ville ſont étroites, bordées de cabarets & de boutiques d'images & de chapelets (*a*) pour les pelerins. On y vend la carte du voyage de la Santa Caſa portée par les Anges, ſous Boniface VIII. de Nazareth en Dalmatie au mont Terſato ; trois ans apres au rivage d'Italie de l'autre côté du golphe ; enſuite ſur une colline voiſine couverte de lauriers d'où

(*a*) Dévotion inventée par Urbain II. en 1191.

vint le nom de Laurette, ou des ruines d'un Temple de Junon qui ſervirent de fondements à la ſainte maiſon. Nous la quittâmes à midi pour aller coucher à Ancone, port de mer en gradins de marbre du temps des Romains. On voit encore ſur des médailles de Trajan l'arc de triomphe élevé ſur le môle, en reconnoiſſance des réparations qu'à ſes propres dépens cet Empereur fit au port. Au haut du cap qui le forme, eſt un Temple de Venus transformé en celui de ſaint Cyriaque. La ville par des ruës étroites s'éleve ſur le mont où la citadelle la commande. Dans le bas on remarque l'Hôtel de Ville & la Bourſe. Nous paſſâmes d'Ancone par Sinigaglia, ancienne cité où ſe tient une foire fameuſe, & dont on travaille à réparer le côté de la mer. Près de ce port eſt une montagne nommée Aſdrubal, par la défaite & la mort de ce Carthaginois ſur le Metro. La plaine qui précede cette riviere vit auſſi finir Totila Roi des Goths vaincu par Narsès Général de Juſtinien. Fano, où nous nous arrêtâmes enſuite, prit ce nom d'un Temple de la Fortune. Rome l'érigea l'an 547 de ſa fondation, en mémoire de ſa victoire ſur Aſdrubal qui y perdit cinquante mille hom-

mes. Totila ruina cette ville, Bélisaire la répara, Paul V. la revêtit de bonnes murailles. Elle est assez forte du côté du port qui ne contient pourtant que de petites barques. On y trouve une belle salle de spectacle (*b*) & un arc de triomphe haut de trente coudées en l'honneur d'Auguste. Le temps l'a dégradé ; mais dans une chapelle voisine, on conserve une pierre où la forme entiere de cet édifice est gravée. Pésaro, sur le même rivage, n'a d'agréable que sa situation sur la mer. De là à Bologne nous ne remarquâmes rien. J'y retrouvai avec grand plaisir le comte Algarotti & les connoissances que nous avions eu le bonheur d'y faire dans notre premier passage ; mais j'y reçus une lettre qui nous conseilloit de nous y arrêter, parceque le saint Pere étoit très mal. Cette nouvelle nous jetta dans une grande perplexité. Le conclave avoit déjà paru prochain, & le bon tempérament de Benoit XIV. nous l'avoit plusieurs fois conservé :

(*b*) La plus médiocre ville d'Italie en a de plus belles qu'à Paris. Si ma voix étoit de quelque poids après celle de M. de Voltaire, je demanderois comment on fait tant de dépenses superflues & non une si nécessaire pour la sureté, la commodité publique, & pour recevoir mieux les étrangers qui ont la bonté de nous venir voir.

Espérant qu'il s'en tireroit encore, nous nous déterminâmes à nous rendre ici à la foire de Reggio, où la beauté de l'Opéra attire un grand concours. Les ballets conduits par Pitrot sont superbes ; j'en viens de voir un chinois composé de cinq ou six fois autant de figurants & de chars qu'au ballet chinois admiré à Paris. Je lui ai demandé comment une si petite ville fournit à la dépense de tant d'Acteurs & de décorations ? Il m'en a appris le secret. Les entrepreneurs perdent en six semaines soixante mille livres & plus sur l'Opéra & en gagnent cent mille sur les joueurs que la magnificence du spectacle attire. En sortant de ce Théâtre, je reçois en diligence une lettre du Cardinal Passionei qui nous jette dans de nouvelles incertitudes. Son Eminence nous apprend la mort du Pape, nous ordonne de retourner sans différer à Rome pour le conclave, & pendant qu'il s'y renfermera, veut nous gratifier d'un logement dans son Palais. Les cent cinquante lieues faites m'effrayent moins que mon compagnon de voyage qui n'aime pas à revenir sur ses pas. Enfin pour avoir le temps de la reflexion (n'étant qu'à trois lieues de Parme), d'accord nous prenons le parti d'aller y contempler les merveilles de la maison Farnese.

TRENTE-HUITIEME LETTRE.

A Genes le 18 Mai 1758.

LEs Lettres que j'ai reçues de vous à Parme, ma chere Sœur, me consolerent un moment dans la contradiction à mes désirs que j'y rencontrai le lendemain de mon arrivée. La nuit m'avoit donné le temps de prendre la résolution de continuer notre route ou de retourner en arriere. Je pensois que je ne pourrois aller vous joindre avant l'automne ; qu'en été nous trouverions nos amis dispersés aux bords de la Seine : & que ceux du Tibre réunis nous faisoient la grace de nous rappeller ; enfin l'amour de Rome l'emporta. J'étois résolue d'y retourner ; mon Mentor se trouva d'un autre sentiment : les difficultés combattoient son penchant à m'obliger ; mes remontrances furent vaines & mes chagrins vifs. Il ne falloit pas moins que les bontés dont l'Infant daigna m'honorer pour m'en distraire. Son Alteſſe Royale nous fit la grace de nous admettre à sa table en sa maison de plaisance de Colorno, & d'ordonner qu'on nous représentât la Tragedie

d'Iphigenie en Tauride fort applaudie à Paris pendant notre abſence. L'Acteur qui y jouoit le rôle d'Oreſte montre du talent : l'Iphigenie, quoique fort jeune, en promet beaucoup. La comédie Françoiſe & l'Opéra Italien ſont en vogue dans toute l'Europe ; cette préférence générale decide du mérite de ces deux ſpectacles.

Le Théâtre de la Cour à Colorno eſt bien decoré & plus grand que celui de Verſailles. Le Palais bâti avec l'élégance Italienne, commodement diſtribué & meublé à la françoiſe, regne ſur des jardins charmants. Là, tout annonce le goût & la magnificence du Prince : J'obtins encore de ſes bontés la permiſſion de rendre mes très humbles hommages à l'Infante Iſabelle (*a*) dont toute l'Italie celebre les louanges. C'eſt la premiere fois peut-être qu'il ne ſe trouve rien à rabattre des éloges ſans bornes donnés aux perſonnes de ſon rang : ce que j'en ai vu & les recits de ſes plus ſinceres courtiſans, ſurpaſſent ce que la renommée publie de ſes attraits & de ſes talents. Le violon enchante ſous ſes doigts & les couleurs ſous ſon pinceau.

(*a*) A préſent l'Archiducheſſe.

Des merveilles de l'Italie
Nulle n'a tant charmé mes yeux :
Tous les portraits ingénieux
Pris de Venus, faits d'Uranie,
Ne ſont qu'en marbre, en Poéſie,
Un trait y peint une beauté :
Minerve a pour don la ſageſſe,
Junon n'eut que la majeſté,
Hébé, les graces, la jeuneſſe ;
Je chante une Divinité
Qui de ces fables de la Grece,
Réunit la réalité.

La figure & la pénétration prématurée du jeune Infant promettent auſſi des prodiges. J'ai eu le bonheur de trouver près de lui pour précepteur un de mes meilleurs amis, envoyé nouvellement en cette Cour par Madame Infante : c'eſt l'Abbé de Condillac ; auſſi eſtimable, vous le ſavez, par ſes mœurs & ſon caractere que par ſes ouvrages. Dans nos converſations ſans fin, je le vis avec plaiſir vraiment enchanté de ſon élève. Il m'aſſura que ce Prince conçoit déjà les idées les plus abſtraites. Monſieur de Kéralio Sous-Gouverneur travaille avec la même ardeur que l'Abbé à

cette importante éducation. Leurs idées, leurs humeurs & la disposition de leur pupille s'accordent si bien que tout leur répond du succès. Ils me donnerent à dîner avec Monsieur du Tillaut Intendant des finances de l'Infant, homme d'esprit qui de peu fait beaucoup, & joint l'ordre & l'élégance à la magnificence. L'Abbé Frugoni, Poëte célebre attaché à cette cour, fut de nos convives. Nous causames longtemps. Il s'accuse d'une paresse que sa vivacité dement : le caffé qu'il prend sans cesse, l'augmente encore, de façon qu'il est obligé de se calmer tous les mois par une saignée. J'ai fort blâmé son régime : pour se vanger de ma réprimande il veut traduire ma Colombiade (*b*). En effet les beautés qu'il y mettroit en feroient mieux paroître les defauts.

Nous fumes avec cette bonne compagnie, voir l'Evêque du lieu, qui, quoique vieux, en est une très aimable ; nous visitâmes aussi sa cathé-

(*b*) L'ingenieux inventeur du Poëme d'Abel, Mr. Gessner, m'en a envoyé une traduction, imprimée en 1762 à Glogau & Leipsik en allemand. Comme j'ignore cette langue, fertile à présent en bons Poëtes, je ne puis juger du mérite de l'ouvrage ; mais j'en rends ici graces à l'Auteur.

drale, peinte par le Correge, & le Théâtre Farnese le plus grand de l'Italie. La coupe en est si parfaite qu'une voix basse s'y fait par-tout entendre. Au lieu de loges, des gradins y regnent & s'elevent en cercles, comme jadis au concert des Thuilleries. Le parterre peut se remplir d'eau à la hauteur de trois pieds. Les gondoles dorées & illuminées, qu'on met sur ce petit lac, doivent faire un merveilleux effet. Cette salle immense ne sert que pour les fêtes extraordinaires. Les rues de la ville sont bien percées & le palais d'été du Prince, hors de la porte, me plairoit infiniment. Je quittai ces beaux lieux avec le mortel regret de ne point retourner à Rome pendant le conclave, & traversai Plaisance ville bien située, mais déserte (*c*).

Quoique nous eussions passé les Alpes & les Apennins, la Boquette me parut d'une dure

(*c*) Sur un mont à dix-huit milles de cette ville près de Massinissa, on vient de découvrir l'ancienne Veilleia où l'on vivoit cent ans. Il étoit réservé aux Bourbons de retrouver en Italie les Cités que le temps avoit enterrées & oubliées. Les statues & médailles qu'on a tirées de celle-ci, ornent les cabinets de Parme, & le savant Comte de Caylus conduit de Paris les fouilles le compas à la main sur les desseins qu'on lui en envoie.

digeſtion. Près du ſommet, dans la crainte des precipices, nous deſcendimes de voiture, & marchâmes contre une biſe, un brouillard ſi epais, qu'à peine nous voyions à nous conduire. Nous remontâmes enfin, aimant autant tomber dans les abîmes en carroſſe qu'à pied. En deſcendant de l'autre côté du mont par un chemin très rude, peu à peu le ſoleil & la chaleur ſe firent ſentir. Genes ſe decouvrit à nos yeux etonnes d'un changement de climat ſi ſubit. Du bas de la montagne a la ville, le lit d'un torrent qui arrête les voyageurs quand il a plu, leur ſert de chemin lorſqu'il eſt à ſec, & les met à la torture par les cailloux énormes que l'eau y raſſemble. Genes a de beaux Palais (*d*) à portiques de marbre, tels que ceux des Doria, des Durazzo, &c. bien peints en dedans & parfumés par de grandes terraſſes chargées d'orangers & de cedras : celle du Palais de notre Miniſtre le Comte de Neuilli embaume des la rue. Nous y

(*d*) Dans cette ville en amphithéâtre on n'a pas beſoin pour avoir plus d'air d'habiter le ſecond étage comme à Rome où l'uſage des grands eſt d'abandonner les logements du premier aux ſtatues, aux tableaux que les étrangers y viennent viſiter & de ne ſe ſervir de ces appartements que pour les jours de grande cérémonie.

dinâmes magnifiquement le lendemain de notre arrivée avec le marquis Lomelini que vous avez vu briller à Paris par l'agrément de son esprit, & la Marquise Brignole qui conserve tous les charmes qui l'y firent admirer. Voici les vers françois faits ici pour cette Belle qui vient d'y représenter le rôle d'Iphigenie en Tauride en notre langue.

Du Temple où vous jouez le rôle de Prêtresse,
Oui ; le spectateur enchanté,
Vous croit, Brignole, la Déesse.
Ces graces, cette majesté,
Qui se passeroient de beauté,
N'ont rien d'une simple mortelle ;
Que dis-je ? Diane est moins belle,
On lui fait grace en vérité,
En vous prenant ici pour elle.

Nous ne vîmes point de Génoise mieux faite dans l'assemblée du Doge, où la Comtesse de Neuilli & son aimable fille ont eu la bonté de nous mener. Cent cinquante Dames y rempliſſoient d'immenses appartements, prison superbe de ce Chef de la République Roi de Corse, mais dont il ne peut sortir pendant les deux ans de son regne.

Je ne manquai pas de rendre mes devoirs au portrait de Chriſtophe Colomb conſervé dans une des ſalles du Sénat. Là, le R. P. Juſtiniani amateur des Lettres, me préſenta de jolis vers de ſa façon ſur mon héros. Je viſitai dans une autre ſalle la ſtatue élevée en l'honneur de mon voiſin à Paris, le Maréchal de Richelieu, qui ſeroit mieux moins habillée & plus iſolée ſur un piedeſtal, qu'enfoncée dans une niche avec un tas d'ornements. J'ai auſſi parcouru la maiſon de campagne de ce vainqueur de Mahon ſituée dans un fauxbourg. Les vues, les eaux en ſont charmantes : les gens de goût ſe placent toujours bien.

Quand on ſort de Rome, les Egliſes vantées ici paroiſſent moins ſuperbes, quoiqu'elles le ſoient beaucoup. Nous montâmes hier ſur une des plus hautes pour voir le beau coup d'œil de la mer & de la ville en amphithéâtre. Peu de rues y ſont propres aux carroſſes. Mais pourquoi nos aïeux étoient-ils ſi avares de leur terrein moins cher que le nôtre? Toutes les villes que nous tenons d'eux ſont ſi ſerrées, ſi mal pavées qu'on n'y paſſe qu'en tremblant & qu'à peine on y reſpire. Leurs rues étroites & tortueuſes, me dit-on, les mettoient mieux à l'abri du ſoleil & du vent. Cette

réponſe ne me ſatisfait point. Genes eſt pavé de larges pierres pour la commodité des gens de pied & des riches obligés d'aller en porteurs. La ſalle d'Opera (*e*) eſt fort digne des bons Acteurs qui y ſont actuellement. Manzoli & la Signora Gabrieli douée des graces de la figure, de la voix & de la déclamation, en font l'ornement. Je ne vous dirai rien de plus d'un pays où j'ai peu reſté & toujours préocupée du projet, ou de la folie (comme vous le voudrez), de retourner ſur mes pas. Je m'embarque aujourd'hui dans une felouque. Que ne puis-je encore la faire tourner du côté de *Civita-Vecchia*! Mon Mentor l'emportera ſans doute vers Marſeille. Adieu; je vous dirai un jour tous mes regrets.

(*e*) Là j'ai remarqué que l'Italie comme mere de la muſique a le privilege d'uſer de cette expreſſion de ſa langue *da capo* pour dire aux Acteurs de recommencer. Les Anglois empruntent le mot italien *ancora* & les François le mot latin *bis*.

TRENTE-NEUVIEME LETTRE.

A Avignon ce 15 Juin 1758.

Je suis ici, ma chere sœur, chez le Vice-Légat, neveu du Cardinal Passionei. Je croyois ne l'importuner que trois jours. La goutte a pris à mon compagnon de voyage le jour même de notre arrivée, & le tient au lit depuis trois semaines. La ville & la maison que j'habite me plaisent beaucoup; mais l'obstacle qui m'y retient, & la peur d'incommoder mon tres aimable hôte, m'inquietent infiniment. Je ne vous ai point écrit plutôt, attendant toujours que je pusse vous dire, nous partons: ce sera, je l'espere incessamment. Je profite d'un instant de loisir pour vous faire le recit de mon voyage depuis Genes où vous m'avez presque laissée en chaloupe. Le mal de cœur & la tristesse s'embarquerent avec moi, je ne pouvois ni lire ni écrire; mon soin étoit d'examiner s'il ne venoit point d'Algeriens ou d'Anglois nous enlever: de considéter la difficulté de suivre par terre cette côte où jadis nos armées passerent; d'admirer la

force de nos rameurs, & d'adoucir leur peine en consentant d'aller à la voile. Leur appetit pour du pain noir & des oignons cruds qu'ils mangeoient jusqu'au verd, me confirmoit bien dans l'opinion de l'inutilité dangereuse de la multiplicité de nos mets. Leurs jambes, pieds & bras nus, leurs chemises & caleçons de toile lavés chaque jour, dégoûtent moins, disois-je, que les vilains vêtements du peuple.

Dans ces réflexions nous arrivâmes assez vîte à Antibes; mais imprudemment, pouvant y prendre la poste, nous reprimes nos felouques par un vent fort qui devint furieux au point que les vagues nous inondoient. Nous passâmes, en vérité, une cruelle matinée. Le Capitaine même nous conseilla de nous sauver dans un faux port près de Fréjus, où nous entrâmes avec peine. Nous nous hâtames de descendre à terre; mais je m'y trouvai à midi sur un sable brûlant, loin de tout abri. Où fuir? Sans une bonne femme qui me confia sa cabane en partant pour la Messe, où me serois-je mise? M. du Boccage resté sur le rivage, envoya à la ville éloignée d'une lieue, chercher du secours pour remonter notre voiture séparée des brancards dans le bateau. Les ouvriers ignorants l'impatientoient

tientoient & le laiſſoient là, l'un pour aller dîner, l'autre à Vêpres. Les Poſtillons n'avoient point de harnois pour ſon carroſſe, les Commis vouloient le fouiller, le ſoleil embraſoit ſon ſang bouillant de faim & d'inquiétude. Trois ou quatre heures de cette ſituation lui donnerent la goutte qu'il a encore. Moi j'étois avec ma fidelle Du Caſtel dans un galetas très propre; du pain, des œufs durs que nous trouvâmes dans la cuiſine, où la ſoupe de la bonne femme mitonnoit, nous nourrirent délicieuſement. Une petite fenêtre ſur la mer nous raffraichiſſoit un peu : l'aſpect des rochers, les troupeaux qui ſur les bords du petit golphe couvroient la prairie, formoient une vue ſi attrayante, que ſi mon hôteſſe ſecourable avoit eu une ou deux chambrettes de plus, je l'aurois priée de nous y donner quelques jours de repos. En ſortant de l'agitation des palais & d'un eſquif battu des flots, huit jours de tranquillité dans ſa chaumiere nous euſſent, ſans doute, été très agréables. Tout s'arrangea pourtant. Nous n'eûmes pas le temps de viſiter les antiquités de Fréjus. Un chemin pierreux & montueux nous conduiſit à Toulon, dont je trouvai le port moins beau qu'on ne me l'avoit dit. Nous le quittâmes pour Marſeille où nous ar-

rivâmes par un long fauxbourg entre deux murs où j'etouffois de chaud & de pouſſiere. Je ne ſais ſi le mal de tête que j'en eus me donna de l'humeur, ou ſi j'etois trop bien prévenue; mais ce Port ne remplit pas non plus mon attente. Le quai eſt retreci par les loges des Galériens qu'on y a tranſportées de Toulon, de façon qu'on y paſſe à peine. La nouvelle ville a de belles rues droites; mais les tortueuſes de l'ancienne conviennent mieux au pays brûlé du ſoleil & battu des vents. Nos ancêtres avoient ſouvent moins de tort que de raiſon pour éviter nos alignements réguliers, & leur peu de croiſées haut percées, les garantiſſoient mieux du froid & du chaud. Nous voulions voir M. de la Viſclede homme célebre de l'Académie de Marſeille; il étoit en campagne. M. Barthe, jeune homme dont le talents pour la poeſie ont mérité pluſieurs prix, eſt à préſent à Paris. Annibal ſoldat né ſous Louis XIII. habite trop loin de la ville pour que je contentaſſe mon envie de le voir à 118 ans, frais & gaillard, & j'y reſtai trop peu pour vous parler des habitants. En ſortant nous decouvrimes leurs baſtides que vous avez ſurement entendu vanter. Je ne ſais comment des hommes les habitent. Leur peu d'eſpace conviendroit à des

Lilliputiens; leur situation sur un sable brûlant à des salamandres; la sechereſſe du terrein sans moiſſons & sans abri à des sylphes. Peut-être leur multitude ſe prête l'une à l'autre un agreable point de vue: mais il falloit quitter ces lieux pour voir à Aix une proceſſion fameuſe de Vierges, d'Anges, de Diables & de Moines. Nous y arrivâmes la veille de ce bizarre ſpectacle, traverſames la ville pour chercher un logement, & la trouvâmes bien percée, bien bâtie. Je marquai ma ſurpriſe d'y rencontrer tant de chaiſes à porteurs, remplies de jolies femmes bien parées. On me dit, "M. de Vil-„ lars qui y repreſente magnifiquement, donne un „ grand bal ce ſoir, la foule des etrangers pour la „ fete & la proceſſion du lendemain eſt ſi grande, „ que vous ne pourrez trouver de logement „. J'ai ſu depuis que je n'aurois point en vain reclamé la protection du Duc; mais de peur de l'importuner, nous coulâmes toute la nuit pour gagner un autre gîte. Je n'avois jamais ſi bien entendu les roſſignols au clair de la lune. Nous arrêtâmes un moment pour raccommoder quelques harnois. cette melodie nocturne dans le ſilence des bois me ravit. J'ignore ſi Philomele, amante des pays chauds, habite auſſi melodieuſement dans nos froids cli-

mats. Le trot de nos chevaux me priva trop vîte de ce doux concert, & nous mena coucher à quelques lieues d'Avignon où nous arrivâmes le lendemain. Les murs de cette ville fondée par les Phocéens, & vendue au Pape Clement VI. par Jeanne Reine de Naples, ſont fort beaux; le rempart, planté d'arbres tout au tour, forme une agréable promenade où l'on voit nombre de Dames parées comme aux Thuilleries. Nulle de nos villes de Province n'en raſſemble d'auſſi bon air ni de tant de noms connus. La bonne Nobleſſe du pays obtient des grades diſtingués dans le ſervice, ſe marie à Paris & ſe retire ici. La Marquiſe de Vaucluſe y tient le ſoir l'aſſemblée. On y ſoupe, on y joue, on y trouve des gens de bonne compagnie dont quelques-uns font de jolis vers. Le jeu de mots flatteur que j'ai reçu ce matin du Marquis Peruſſi, Lieutenant-général, ſur un recueil de poéſie des Arcades, fait à ma gloire, mérite fort que ma vanité vous en envoie cette copie.

De Rome, en cet heureux mélange,
Les muſes font de vous un ange;
Mais vos chants ſont encor plus doux,

Car des vers à votre louange
Aucun n'en fait si bien que vous. (a)

Le Marquis de Cambis qui cultive les lettres & chérit les antiquités, m'a appris ici qu'Alain Chartier, Secrétaire des Rois Charles VI. & VII. étoit de notre Normandie & fut enterré en 1449 dans l'Eglise de S. Antoine d'Avignon. Au dessous d'une belle Epitaphe latine, on trouve ces mots.

Maitre Alain duquel Dieu ait l'ame
Lequel ci-gist sous cette lame.

Une salle des Célestins de cette ville conserve un tableau de la mort peint au quinzieme siecle par

(a) Ce joli madrigal m'en rappelle un digne d'être conservé que j'ai reçu à Rome de Mr. de la Condamine ; la difficulté de donner un tour nouveau à la flatterie mensongere, m'autorise à vous l'envoyer.

D'Apollon, de Venus, réuniſſant les armes,
Vous ſubjuguez l'eſprit, vous captivez le cœur,
Et Scuderi jalouſe en verſeroit des larmes,
Mais ſous un autre aſpect ſon talent eſt vainqueur ;
Elle eut celui de faire oublier ſa laideur,
Tout votre eſprit n'a pu faire oublier vos charmes.

René d'Anjou, Roi de Naples. Il repréſente une femme dans un cercueil à demi rongée des vers & vêtue à la mode du temps : du haut de ſon bonnet en pain de ſucre, un bavolet pend ſur ſon dos juſqu'à terre, ornement des femmes de qualité ; les Bourgeoiſes ne le faiſoient tomber qu'aux épaules. La Tradition dit que René, amant de cette Dame, fit ces vers & les mit au bas de ſon portrait.

Une fois fus ſur toutes femmes belle,
Mais par la mort ſuis devenue telle.
Ma chair étoit très belle, fraîche, tendre,
Or eſt-elle toute tournée en cendre.
Mon corps étoit très plaiſant & très gent,
Je me ſoulois ſouvent vêtir de ſoie ;
Fourrée étois de gris & même verd,
Or ſont en moi par-tout fourrés les vers.
En grand palais me logeois à mon veuil,
Or ſuis logée en ce petit cercueil.
Ma chambre étoit de beaux tapis ornée,
Or eſt d'araignées ma foſſe environnée.
De tous étois nommée Dame chere,
Maint me louoit qui près de moi paſſoit,
Par-tout étoit ma beauté racontée

Or n'en eſt vent ni nouvelle comptée :
Si penſe celle qu'en beauté va croiſſant,
Que toujours va ſa vie en décroiſſant
Sois ores Dame, Damoiſelle ou Bourgeoiſe ;
Faſſe donc bien tandis qu'elle eſt à l'oiſe.
Ains que devienne comme moi pourvoye elle,
Car chacun eſt comme ai été mortelle.

François I. fit auſſi cette Epitaphe écrite de ſa main ſur le tombeau de la Belle Laure enterrée aux Cordeliers de cette ville en 1348.

En petit lieu compris vous pouvez voir
Ce que comprend beaucoup par renommée ;
Plume, labeur, la langue & le ſavoir
Furent vaincus par l'Amant de l'Aimée.
O gentil-ame ! étant tant eſtimée
Qui te pourra louer qu'en ſe taiſant !
Car la parole eſt toujours reprimée
Quand le ſujet ſurmonte le diſant.

Le Vice-légat me fit copier ces vers ſur le manuſcrit garde dans la Sacriſtie & prêt à tomber en pouſſiere. Ce Prelat eut auſſi la complaiſance, il y

a quelques jours, de me mener à six lieues d'ici voir Vaucluse, lieu où le Chanoine Petrarque (*a*) soupira vingt ans pour Laure: (*b*) peut être n'en étoit-il pas moins dévot. Autrefois on aimoit Dieu & sa maîtresse, beaucoup plus vivement qu'aujourd'hui : nous sommes moins tendres & plus raisonneurs. Dans ce vieux temps les Cardinaux, les Evêques faisoient même des sonnets galants ; tout passoit pourvu que ce fut à l'imitation de Petrarque. Les vers de cet amant inimitable, qui pleura dix ans sa belle, sont par-tout, & les débris de son château restent encore sur un rocher voisin de cette fontaine dont vous avez vu tant de flatteuses descriptions. Son onde claire forme en flots bouillonnants une riviere dès sa source, tourne ensuite autour d'une ville, lui donne ainsi le

(*a*) Dans les hommes illustres du P. Niceron, voyez la curieuse description du triomphe de Petrarque à Rome lorsqu'il y fut couronné Poëte.

(*b*) On la crut long-temps de la maison de Sade ; mais l'Abbé de ce nom (très capable de la montrer sous un beau jour), en faisant des recherches sur sa vie qu'il écrit, a trouvé des preuves qu'elle étoit de la noble maison de Nove éteinte, & mariée à un de Sade, & non fille comme on le pensoit. Il en seroit souvent ainsi des anecdotes si on les examinoit avec soin.

nom de l'Iſle, arroſe les prés & les arbres qui l'environnent, en fait un lieu délicieux & la fournit d'excellentes truites & d'ecreviſſes. Mon bienfaiſant conducteur nous en fit manger : la Marquiſe de Montaigu, qui, pour m'accompagner, avoit bien voulu eſſuyer une chaleur affreuſe en montant aux ſources enchantées de Vaucluſe, étoit de la partie. Je fais ſouvent avec mon aimable Hôte, de longues & agréables promenades hors de la ville dont la ſituation & la compagnie me plairoient infiniment : j'ai dit ainſi cette vérité dans le langage du menſonge.

Le Dieu du goût & les neuf ſœurs
Ont, je le vois, ſur ce rivage
L'élite de leurs ſectateurs.
Un enfant qui du Gange au Tage,
Soumet les plus fameux vainqueurs,
De Déités dans le bel âge
Y charme les yeux & les cœurs.
Là, d'un Prélat ſavant & ſage
A chérir les loix tout engage ;
La terre y prodigue les fleurs,
Les oiſeaux leur plus doux ramage.
Oui, pour fixer les voyageurs,

Des Pontifes, par cent faveurs,
Le Ciel a beni l'héritage.

Il faut quitter tant de charmes : nous partons enfin, la goutte achevera de se guérir en route.

QUARANTIEME LETTRE.

De Lyon ce 8 Juillet 1758.

Vous me recommandez, ma chere Sœur, de visiter Nimes ; nous avons prévenu vos desirs. M. du Boccage malgré la goutte à l'aide de ses porteurs, l'a parcouru avec moi. La renommée qui abuse de la force d'Hercule & lui fait tout faire, donne encore à cette ville ce Héros pour fondateur. L'ancienne enceinte en étoit vaste & remplie, comme à Rome, d'un champ de Mars, de temples, de bains & d'un amphithéâtre bâti par Caius & Lucius petit-fils d'Auguste. Les Goths le mutilerent pour y construire un château qu'au quinzieme siecle les Anglois démolirent. Dans ce cirque (bien moins grand que celui de Verone, & que le colysée) la galerie d'en bas reste en partie praticable. Un *vomitorio* (*a*) de la seconde nous conduisit au plus haut gradin. Là, nous nous assîmes pour déplorer le goût barbare qui en a rempli l'arene de pau-

(*a*) Dégré qui conduisoit des galeries du dehors sur les gradins intérieurs, où s'asseyoient les spectateurs.

vres maiſonnertes. Le Cardinal de Richelieu & Louis XIV, voulurent les faire abattre : moins je conçois comment ils n'en vinrent point à bout, plus je dois croire la choſe difficile. On voit dans les ſouterreins, les loges des bêtes feroces deſtinées aux combats, & des conduits d'eau pour humecter le champ des gladiateurs afin que le ſable fût moins gliſſant & empêchât les traces de leur ſang de les effrayer. La Maiſon-quarrée, autre ouvrage des Romains ſubſiſte en entier. On croit qu'Adrien né en Eſpagne, à ſon retour d'Angleterre, la bâtit pour y chanter des Odes en l'honneur de Plautine qui le fit adopter par Trajan ſon époux. Le temps nous a conſervé comme une choſe rare un monument érigé à la reconnoiſſance. Je lis actuellement que cet Empereur la porta juſqu'a refuſer les honneurs du triomphe préparé pour ſon bienfaiteur, & voulut mettre l'image du mort à ſa place. Revenons à ce petit temple de pierre le plus parfait, le moins mutilé de ceux qui reſtent des Céſars : il a douze toiſes de long, ſix d'élévation : trente colonnes corinthiennes cannelées l'environnent. L'Abbé Barthelemi a pris le deſſein des trous qu'on voit encore au frontiſpice pour reſtituer les lettres d'airain qui ſans doute y furent at-

tachées. Cet aimable Antiquaire a retrouvé l'alphabet Palmyrénien perdu, il découvrira bien le nom du vrai fondateur de cet édifice que tant d'autres chercherent en vain. Louons le bon goût de M. de Baſville, qui, pendant ſon Intendance en Languedoc, le fit réparer à ſes frais.

Quelques modernes penſent que pour immoler des victimes aux divinités infernales dans les funérailles de Plautine, Adrien érigea auſſi le petit temple de Diane qu'on voit près de la fontaine à Nimes, & fit au même lieu brûler le corps de cette Princeſſe ſur la Tour magne la plus élevée des Gaules. Les onze toiſes qui nous en reſtent, annoncent pourtant plus un ouvrage des Goths que des Romains. Au pied de la colline qui la porte, eſt cette fontaine chérie jadis de ces maîtres du monde & l'objet de leur culte. Le temps la détruiſit & la Maiſon de ville dépenſe à préſent deux millions pour la réparer. A l'ouverture d'un de ſes canaux en 1738, on découvrit avec ſurpriſe deux eſcaliers en demi-cercle, qui, pour l'uſage du temple voiſin deſcendoient à la ſource; enſuite un grand aqueduc & vers le rocher deux murailles épaiſſes & bien taillées qui contenoient les eaux & les conduiſoient à un réſervoir qui les

répandoit en cascade dans une salle pavée : un large corridor plus haut d'une marche, soutenu sur de petites colonnes de marbre régnoit autour : au milieu s'élevoit d'une toise un socle quarré où regne aujourd'hui la Nymphe de la fontaine. Au même lieu se trouva un amas de médailles, cornalines, bas-reliefs, statues & bronzes renversés. En réparant les outrages des Goths & du temps, on suit l'ancien plan autant qu'il est possible. Plusieurs terrasses qui s'élevent sur le rocher se communiquent par des escaliers à deux rampes. De là on découvre le temple dont nous avons parlé, la source, le nymphée (*a*), le bassin des Romains & un canal large de huit toises sur trois cents de long coupé de trois ponts, revêtu de parapets de pierre & de quais qu'on a dessein de bâtir d'une maniere uniforme jusqu'à la ville.

Pres des murs les eaux rempliſſent un abrevoir, un lavoir magnifiques, & des reservoirs pour les teinturiers. Vis-à-vis de la fontaine est un vaste terrein orné de plattes-bandes, arbres en quinconce, vases, statues colossales & bancs de marbre. En face du parterre fermé de grilles, se

(*a*) Portiques des anciens ornés de statues au bord des eaux pour prendre le frais.

trouve un long cours planté à quatre rangs d'arbres. La vue au-delà decouvre la campagne & ſe perd dans l'horiſon. Je m'étends ſur les beautés de cet ouvrage comme moderne & bien moins connu que les monuments antiques. La ville que je décris, par la viciſſitude des temps, reçut toutes ſortes de gouvernements & de religions. M. Séguier, un de ſes ſavants habitants, qui par amitié pour le Marquis Maffei, paſſa une partie de ſa vie dans l'état de Veniſe, m'a fait voir une rareté qu'il en a rapportée. Ce ſont des poiſſons pétrifiés communs dans les montagnes de Verone dont j'avois ſouvent entendu parler : la figure, l'écaille, l'arête de l'animal ſe trouvent ſi reellement dans les pierres ſciées, qu'on ne ſait comment expliquer cette merveille.

En quittant la ville de France la plus riche en édifices antiques, nous voulions voir le triple pont du Gard élevé, dit-on, ſous Agrippa pour porter l'eau, de monts en monts par un aqueduc de neuf lieues, au temple de Diane & à l'amphithéâtre de Nimes. Le retardement de la poſte qui conduiſoit le Maréchal de Thomond aux Etats, nous força d'admirer ces merveilles à l'aide du plus brillant clair de lune qui en augmenta peut-être

le charme. De là à Lyon, les chemins du Dauphiné ne ſont pas trop bons ; mais j'ai infiniment à me louer de cette belle ville, du Marquis de Rochebaron qui y commande, de la Comteſſe de Groſley à qui Madame Dargental m'a fait l'honneur de me recommander, & de M. Bordes, homme de beaucoup d'eſprit qui m'en a fait voir la bonne compagnie, le beau théâtre bâti par M. Soufflot, la place de Bellecour, la plus ſpacieuſe qui ſoit en France, & l'Hôtel-de-ville d'une grande architecture. On y rajuſte une ſalle magnifique pour y tenir les aſſemblées de l'Académie. Je ſuis très flattée de la grace qu'on m'a faite, ainſi que dans les Lycées d'Italie, d'inſcrire mon nom dans ce temple des Muſes. Les Ingénieux membres qui l'habitent m'ont même admiſe dans une de leurs aſſemblées particulieres : M. de Fleurieu leur ſavant Sécrétaire y lut un bon diſcours ſur les dialogues des anciens ; M. de Bory, Gouverneur de Pierre-Scize, de jolies poéſies, & M. Bordes, une très belle ode ſur la guerre. Voici le remercîment que j'ai fait ſur mon élection ; je n'avois pas le temps de le rendre plus digne du ſujet & de ma vive reconnoiſſance.

Aux

Aux lieux où le Rhône amoureux,
Vers le midi fuyant sa source,
D'une Naïade (*b*) suit la course :
Que de biens ! quel climat heureux !
L'industrie en fait l'opulence ;
Des Disciples de Cicéron (*c*)
Y renouvellent l'éloquence.
Sur ces bords voisins du Lignon
Bory tire de sa guitharre
Des sons dignes d'Anacréon :
Le goût y regne, & l'Hélicon
Y trouve un enfant (*d*) de Pindare ;
Le temps y ramene un Platon (*e*).
Le Chroniqueur (*f*) de la contrée,
Abbé savant, dit que Lyon,
Bien plus antique qu'Ilion,
Fleurissoit au siecle d'Astrée.
Par les Druides inhumains,
Si le culte de ce bel âge
Y devint cruel & sauvage,
Plancus y porta des Romains
Les vertus, les arts, le courage :

(*b*) La Saône.
(*c*) Les Jésuites.
(*d*) M. Bordes.
(*e*) M. de Fleurieu.
(*f*) L'Abbé Pernetti.

Les Goths gâterent ſon ouvrage ;
Mais dans le temps des Amadis
Vénus y fit régner ſon Fils.
De lui naquit ſur ce rivage
(Chez un Peuple qui l'encenſa)
L'Eſprit galant qui me plaça
Dans leur célebre Aréopage.

M. Bordes me répondit ainſi :

Non, malgré votre modeſtie,
Ce n'eſt point la galanterie,
C'eſt un plus noble ſentiment,
Un tribut plus pur & plus juſte
Qui vous couronna dignement,
Des palmes de l'autel d'Auguſte (*g*) :
De ces deux Aveugles fameux
Que le Pinde admire & révere,
De Mylton & du grand Homere
Vous eûtes les dons précieux,
Doriclée, (*h*) un ſort moins contraire
Vous donna de plus deux beaux yeux.

(*g*) Erigé à Lyon, où ſe diſtribuoient les prix d'éloquence & de poéſie, & qui y ſert aujourd'hui de Type à l'Académie.

(*h*) Nom des Arcades.

Je fus engagée à dîner avec mes savants Confreres : M. de Maupertuis qui attend ici l'instant de retourner en Prusse, paroissoit empressé d'être de la partie. Il apprit mon dessein d'aller voir M. de Voltaire, & fit aussi-tôt dire qu'il étoit incommodé. En dépit de sa haine, dès que le pied de mon Compagnon de voyage fut rétabli, nous volâmes a Geneve, & arrivâmes à propos. L'objet le plus intéressant de notre course etoit au moment d'aller pour quelque temps chez l'Electeur Palatin. Cet Orphée qui attire à lui tout ce qui passe à cent lieues à la ronde, eut la bonté de retarder son départ, de nous loger dans sa charmante habitation, de quitter son lit de Sybarite, & de m'y mettre, moi qui, par goût, couche à Paris sur un chevet de Carmélite, & depuis deux mois par nécessité sur la paille, de cabaret en cabaret. Enfin je ne pouvois dormir aux délices à force d'en avoir. Je me consolerois de cette insomnie, si le génie du Maître de la maison, croyant le posséder sous ses rideaux, s'étoit emparé de moi & me rendoit digne de la couronne de laurier dont cet Homere m'a hier à table galamment coëffée. Il joint à l'élegance d'un homme de Cour toutes les graces & à-propos que l'esprit répand sur la politesse ;

& me paroît plus jeune, plus content, en meilleure santé qu'avant son séjour en Prusse. Sa conversation n'a rien perdu de ses agréments, & son ame plus libre y mêle encore plus de gaieté. J'en ai moins joui que je ne le désirois. Il a fallu voir Geneve & les jolis lieux de plaisance qui l'environnent; répondre aux prévenances qu'on a bien voulu m'y faire en faveur de mon hôte, & voir deux de ses pieces sur un théâtre hors d'un fauxbourg, n'étant pas permis d'en avoir dans la ville. Je ne vous dirai point si le Spectacle étoit bon: la nouveauté des Acteurs, la célebrité de l'Auteur, sa présence, tout me fit illusion, tout me plut & me prit des heures que j'aurois voulu passer à causer avec lui. Ajoutez que pendant les cinq jours que je l'ai vu, sa bonne crême & ses truites trop séduisantes me donnerent une indigestion. Il fait bonne chere & a toujours chez lui la meilleure compagnie de Geneve, lieu où, proportion gardée, il y a plus de gens d'esprit qu'ailleurs. Madame Denis y vit fort aimée, & le mérite. Je l'ai revue avec grand plaisir, & la trouve heureuse d'être la consolation d'un Oncle admiré de toute l'Europe; qui, vainqueur de l'envie, jouit de son vivant de l'approbation que les Génies rares

n'obtiennent gueres que de la poſtérité. Je vous plais & me complais en vous parlant longuement de cet homme fameux. Je l'ai quitté à regret, d'autant plus que, ſi nous n'avions pas laiſſé nos malles ici, nous l'aurions accompagné ſur le chemin de Manhein (comme il eut la politeſſe de nous le propoſer) & ſerions revenus par la Lorraine, pour y admirer les merveilles du Sage qui y regne. Au lieu de prendre cette agréable route, il a fallu retourner à la capitale des Gaules en balconnant ſans ceſſe : j'appelle ainſi voyager ſur un chemin étroit au bord des précipices, comme on fait ſouvent en Italie & autour de Geneve. Là j'ai appris une merveille de la nature trop ignorée, quoique très près de nous, & qui mérite pourtant bien nos attentions & nos étonnements : il eſt en Suiſſe une chaîne des Alpes longue de vingt-cinq lieues, nommée les glacieres, où les curieux oſent faire de petits voyages ; mais pour une telle entrepriſe il faut choiſir ſon temps & conſulter ſes forces. Ces monts tout de glace & ſans doute inhabitables, n'ont point degelé depuis la création : on en

montre d'immenſes lambeaux tombés, ſelon la tradition de la République, bien avant ſa fondation. Le ciſeau du temps donne à leurs cimes cent formes ſurprenantes ; l'art, pour éterniſer les grands hommes de la nation, ne pourroit-il pas auſſi les ſculpter dans ces marbres tranſparents ? Les bergers des vallons devroient du moins y repréſenter leurs belles & immortaliſer ainſi l'objet de leurs amours. Tant de roches de criſtal entaſſées juſqu'au ciel, ſont les prodigieux magaſins d'eau d'où découlent imperceptiblement nos grands fleuves tels que le Pô, le Rhin, le Danube, le Rhône. Leur cours inaltérable, leur ſource intariſſable, de l'infini de leur auteur ſont la vive image. Mon eſprit ſe perd dans ſes vaſtes admirations, & j'oublie que je ſuis à Lyon & que nous allons enfin revoir nos Penates ; quand je leur aurai rendu mes hommages, j'irai viſiter les vôtres, & vous dirai tout ce que j'ai oublié ou n'ai pas dû vous mander. Vous m'accuſez peut-être de louer ſouvent, ce n'eſt point fadeur, ni que je trouve que tout le mérite ; mais je ſuis heureuſe,

le beau côté me frappe toujours plus vivement ; c'eſt celui dont je vous entretiens, le reſte s'efface de ma mémoire. Je vous ai fait parvenir les longs détails que vous m'avez demandés par des moyens ſûrs, autant qu'il m'a été poſſible : vous avez, je le vois, preſque tout reçu ; j'ai conſulté les gens éclairés & les livres ; je ne réponds pas de leurs erreurs, & crains bien d'en avoir ajouté. Penſez que je vous indique ſeulement les objets à chercher dans les meilleurs voyageurs. Combien faut il que je vous aime, pour avoir trouvé les momens de tant écrire au milieu des amuſemens du monde & des fatigues de la route ! Vous voulez payer ma peine en m'aſſurant que vous vous donnez celle de garder mes lettres : puiſque vous prenez ce ſoin obligeant, nous les commenterons donc enſemble à loiſir. Adieu ; je vous manderai à Paris quand nous pourrons aller vous voir dans votre château du Perche.

En cette retraite agréable,
Mais qui l'eſt beaucoup moins que vous ;

Au coin du feu le soir à table,
En confiance & loin des fous,
Que tous nos moments seront doux!
L'amitié dont l'œil favorable
Embellit tout, sera pour nous
Le vrai plaisir inépuisable.

FIN.

De l'Imprimerie de J. M. BARRET.

1764.

ERRATA du Tome III.

Page 45, ligne 16; & dans des corbeilles de jonc, *lisez* & ſervent dans des corbeilles de jonc.

Page 47, ligne 18; ni Shakeſpear ni Adiſſon, *lisez* ni de Shakeſpears ni d'Adiſſons.

Page 67, derniere ligne; marbres de Paros ou d'Arunde, *lisez* d'Arondel.

Page 76, ligne 11; habitation du Souverain, *lisez* d'un Souverain.

Page 191, ligne 7; mais ſi notre langue, *ſupprimez* mais.

Même page, ligne 9; *après le mot* ſuffrages, *ajoutez* tous deux dans leur genre ont un feu toujours modéré par la raiſon; mais.

Page 206, ligne 21; La, *lisez* le.

Page 211, ligne 19; Alexandre, *lisez* Alexandre VII.

Page 219, ligne 6; Mais la providence permet, *ſupprimez* Mais.

Page 231, derniere ligne; M. Guillelmi, *lisez* M. Giacomelli.

Page 245, ligne 11; vingts, *lisez* vingt.

Page 246, à la ſeconde colonne des notes, ligne 15; *après ces mots*, de marbres rendiſſent, *ajoutez* auſſi bien que l'émail.

Page 247, ligne 10; dont beaucoup de murs font le couvent & une place, *liſez* dont beaucoup de murs entiers font ceux du couvent & d'une place.

Page 254, à la premiere colonne des notes, ligne 10; deux mille ſpectateurs, *liez* vingt mille.

Page 263, ligne 17; verſés, *liſez* verſé.

Page 277, ligne 10; d'Oſiris, *liſez* de Serapis.

Page 312, à la ſeconde colonne des notes, ligne 4; Calabriette, *liſez* Calabrette.

Page 313, ligne 12; Godolin, *liſez* Cogolin.

Page 314, ligne 21; *après ces mots*, payer les figures grecques, *ajoutez* du lieu que je vous décris.

Page 331, ligne 2; Xeucis, *liſez* Zeuxis.

Page 339, ligne 16; Ruſpiglioſi, *liſez* Roſpiglioſi.

Page 347, à la date; *A Marcareze, terre du Prince Ruſpiglioſi*, liſez *A Macareze, terre du Prince Roſpiglioſi.*

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenants nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé ANDRE' PERISSE, Libraire à Lyon, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Œuvres de Maaume du Boccage*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & debiter par-tout notre Royaume pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hotel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Régistre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris dans trois mois de la date d'icelles, que l'im-

preſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele ſous le contreſcel des Préſentes, que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglements de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de l'expoſer en vente le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sr. DE LAMOIGNON, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sr. DE LAMOIGNON, le tout à peine de nullité des Préſentes; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes Ayants-cauſes pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons que la copie des Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier, ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Verſailles le vingt-troiſieme jour du mois d'Août, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-un, & de notre Regne le quarante-ſixieme.

Par le Roi en ſon Conſeil.

LE BEGUE.

Régiſtré ſur le Régiſtre XV. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n. 463, fol. 217, conformément au Réglement de 1723. A Paris le 14 Septembre 1761. MOREAU, Adjoint.

PQ 1981 D48 1764 t.3
Du Boccage, Marie Anne (Le
Fiquet
Recueil des oeuvres de M
Du Boccage

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY